

HISTOIRE

DU

PERE LA CHAIZE

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 111 exemplaires.

Bruxelles. — Imprimerie A. Lefèvre, rue St-Pierre, 9

HISTOIRE

DU

Pere La Chaize

JESUITE ET CONFESSEUR

DU ROI LOUIS XIV

où

L'on verra les intrigues secrettes qu'il a eues à la Cour de France et dans toutes les Cours de l'Europe, et les particularitez les plus secrettes de sa vie. Ses Amours avec plusieurs Dames de la première qualité, et les agréables aventures qui lui sont arrivées dans le cours de ses Galanteries.

DEUXIÈME PARTIE



A BRUXELLES

chez HENRY KISTEMAECKERS, *éditeur*

65, rue des Palais, 65

—

1719-1884





PRÉFACE

L'heureux et prompt debit de ce Livre, dont il s'est vendu quatre Editions en moins d'une année, m'ayant fait connoître que mon travail n'avoit pas été desagreable au Public, j'ai cru être obligé de degager ma parole, en lui donnant la seconde partie que j'avois promise. Je ne sais, Lecteur, si elle vous plaira autant que la premiére ; mais je puis vous asseurer qu'elle n'est ni moins exacte ni moins diversifiée. Vous n'y trouverez que peu ou point d'intrigues Politiques, parce que j'avois renfermé dans ma premiére partie tout ce qui en étoit venu à ma connoissance, mais en recompense vous en trouverez beaucoup d'autres que l'amour seul a conduites comme il les avoit fait naître, et si je m'étois imposé une loi de ne point vous prevenir en faveur de mon ouvrage; j'oserois vous promettre quelque plaisir dans la lecture que vous en ferez. Mais, comme je vous l'ai dit dans mon autre Preface, c'est à vous d'en juger : tout ce que je pourrois vous dire là-dessus seroit inutile.



HISTOIRE

DU

Pere La Chaise

JÉSUITE ET CONFESSEUR

DU ROI LOUIS XIV

Contenant les particularitez les plus secrétes de sa vie. Ses Amours avec plusieurs Dames de la premiére qualité, et les agréables aventures qui lui sont arrivées dans le cours de ses galanteries.

COMME le simple et naturel recit que nous avons fait de la conduite du Pere La Chaize, dans la petite histoire, qui parut il y a quelques mois, suffit pour en

donner une idée assez générale, nous ne ferons point ici une ennuieuse repetition de ce que nous avons déja expliqué. Le Public a été informé par nos soins de sa naissance qui est fort mediocre, de la figure de son visage et de sa taille, de la portée de son genie, de la subtilité de son esprit, et de sa facilité à dissimuler et à feindre des sentimens et même des passions tout opposées à celles qu'il ressent; en quoi certes il excelle à un tel point, que si l'on a dit de Scaramouche, qu'il portoit un visage à ressort, lequel il montoit et demontoit à son plaisir, la même chose peut être dite de lui, du moins avec autant de raison que de cet admirable comique : étant certain qu'une longue étude, jointe avec une facilité naturelle, lui a rendu cet art si familier, qu'on ne pourroit lui donner un nom plus convenable, que celui de pantomime serieux, ou de comedien perpetuel. Nous n'avons pas oublié non plus son humeur vaine, ambitieuse et vindicative, qui l'a porté à tout sacrifier, honneur, repos, et le salut de la France même, pour satisfaire à ses intérêts, ou à ceux de son Ordre, qu'il a épousez par rapport aux siens; c'est-pourquoi, sans nous arrêter davantage, ni sur le portrait d'un homme desormais si bien connu, ni sur les matiéres de politique, dont nous avons décrit dans notre précedente histoire la meilleure partie de ce qui en étoit venu à notre connoissance, nous nous contenterons de rapporter dans celle-ci quelques unes de ses intrigues amoureuses, ou pour mieux dire, de ses débauches effrenées, suites naturelles et nécessaires de la lubricité de son temperament, et sur tout de cette morale infernale, qui lui fut premiérement inspirée par le Pere de Vaux, et enseignée ensuite par le Pere d'Aubrai, sous qui il étudia la Théologie de la Société.

Ces deux illustres precepteurs d'un si digne élève, trouvant en lui les dispositions du monde les plus heureuses et les plus propres pour en faire un jour un des puissans soutiens de l'Ordre, ne lui cacherent rien de tout ce qui étoit nécessaire qu'il fût : et comme il n'étoit pas besoin de passer beaucoup de tems à le persuader, et qu'au contraire son esprit lui faisant tirer de lui-même les consequences, alloit au devant de ce qu'on vouloit lui insinuer, ils furent tout étonnez qu'au bout de trois ou quatre ans le disciple avoit tellement profité de leurs leçons, qu'il auroit pu en faire à ses maîtres. De sorte que ces deux Peres ravis d'un si heureux succez, et s'applaudissant eux-mêmes de leur propre ouvrage, resolurent de l'envoyer à Paris pour y faire montre de ce nouveau Docteur en Doctrine Jesuitique. Le voilà donc dès l'âge de vingt-six à vingt-sept ans produit sur le grand Théatre du Monde, et chargé d'un des plus difficiles rôles qu'on puisse y jouër, puis qu'au lieu d'un seul et unique personnage, dont les autres hommes sont d'ordinaire assez embarrassez, il en avoit cinquante à representer presque en même tems. Il falloit qu'il contrefît le Philosophe avec les Philosophes, le Théologien rigide et sévére avec les Docteurs Ecclesiastiques, l'homme du monde avec les grands Seigneurs, le bigot avec les devots, le relâché avec ceux dont la vie étoit licencieuse, le flatteur et le complaisant avec tout le monde, et que toujours également scelerat et impie, il jouât le Ciel et la Terre; s'abandonnant dans les plus sales débauches au sortir de chez un devot chez qui il avoit condamné jusques aux plus innocentes libertez. Tout cela est si vrai que nous pourrions même en dire beaucoup davantage sans craindre que qui que ce soit, autres que des Jesuites, pussent nous taxer d'imposture; cependant pour

ne point passer pour declamateur, venons aux ſaits qui nous serviront de preuves.

Dès que le Pere ſut arrivé à Paris, sa premiére application ſut à s'acquerir la connoissance des savans et des beaux esprits, sur tout de ceux qui avoient entrée à la Cour, où il auroit été bien-aise de s'intriguer tant pour y trouver de quoi repaître son ambition, que dans l'esperance d'y ſaire quelque agréable conquête; car quoi qu'il semble d'abord qu'une ſemme de qualité jeune et belle, ayant tant de jeunes Seigneurs à choisir, ne puisse pas naturellement les negliger pour se donner à un Jesuite qui tient toujours beaucoup de la graisse du Moine, quelque soin qu'il prenne de se l'approprier, il est pourtant certain que le goût des ſemmes est si dépravé, que plusieurs d'entr'elles ne ſont point difficulté non seulement de recevoir leurs caresses, mais même de leur ſaire de grandes avances; soit parce qu'elles s'imaginent qu'une longue oisiveté les rend plus vigoureux que les autres, ou que le secret est plus sûr entre leurs mains, ou peut-être pour tous les deux ensemble : quoi qu'il en soit on a vu de tous tems des ſemmes aussi ſriandes de capuchons, que les capuchons le sont de ſemmes; ce qui a donné lieu au commun Proverbe, qu'un Moine est la perdrix d'une ſemme.

La premiére avec qui il fit connoissance ſut Madame Scarron, aujourd'hui Marquise de Maintenon. Le Pere des Marets l'avoit mené chez cet agreable cul de jatte, qui en ce tems-là étoit tenu pour le plus joli esprit de France; et comme le Pere La Chaize remarqua que sa maison étoit presque toûjours remplie de beau monde, et qu'il pouvoit y ſaire quantité de bonnes connoissances. il mit en usage toute la flatterie et la complaisance pour s'acquerir l'amitié du petit bossu, qui la lui accorda

volontiers, apparemment parce qu'il ne le connoissoit pas bien; car au cocuage et à quelque petit maquerelage près, Scarron étoit un des plus honnêtes hommes du monde. Notre bon Pere, qui reconnut d'abord l'air du bureau, voyant que de quatre visites qui se rendoient au Poëte burlesque, il y en avoit au moins deux pour la commodité de l'entrevuë entre differentes personnes qui ne se haïssoient pas, et une pour lui à cause d'elle, resolut de s'intriguer à quelque prix que ce fût. Madame Scarron lui paroissoit fort jolie, elle étoit jeune, elle avoit de l'embonpoint autant qu'il lui en falloit, de l'esprit pour quatre, de la tendresse pour six, et il jugeoit que quand il en seroit venu au septiéme, son cœur et son lit étoient encore assez larges pour les loger tout à l'aise. Tout cela étoit fort tentatif, ainsi il ne restoit à notre amoureux Casuiste que le scrupule de contribuer lui-même à capricorniser son pauvre ami; mais cette inquietude ne lui ayant duré qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour faire un argument en forme suivant le systéme d'Escobar, appuyé et autorisé par l'excellente doctrine de la Probabilité, dans laquelle il trouva écrit positivement et expressement, que sans aucune crainte de peché mortel ni demi, il pouvoit embellir le pennache du Sieur Scarron de quelque nouveau branchage, il resolut de se produire sur les rangs de ceux qui prétendoient courir cette bague libidineuse. Il est vrai, disoit-il en lui-même, qu'il est mon ami, et même qu'il se confie beaucoup en moi, mais sa femme est encore plus obligée de lui être fidéle: quand je la regarderois toute ma vie avec l'indifference d'une statuë, que je lui baiserois seulement pas le bout des ongles, il n'en seroit pas moins *cornua cum cornibus per omnia secula seculorum*, et au fond continua-t-il en chantant tout haut, « cocu pour cocu »,

Il vaut mieux l'être d'un ami,
Que d'une autre personne.

Le bon homme Scarron qui de son cabinet entendit ces fragmens au travers de la cloison, car il faut savoir que le Pere étoit alors dans la chambre du Poëte, s'en vint à lui tout effarouché, en trainant son cul de jatte.

Que Diable chantez-vous là, mon Pere, lui dit-il?

Moi, répondit le Jésuite tout surpris, je ne chante pas.

Qu'est-ce donc que j'ai entendu tout à l'heure.

C'est, répondit le Pere, un lourdaut de valet qui est entré dans la chambre, comme un sot, croyant apparemment qu'il n'y avoit personne; mais, aussi-tôt qu'il m'a aperçu il s'en est allé.

Scarron, qui avoit autant de pénétration, et qui connoissoit aussi bien les Jesuites qu'homme de son tems, ne se payant pas tout-à-fait de cette réponse : corbleu, mon Reverend, lui dit-il, ne vous avisez pas d'aller faire l'amour à ma femme.

Je crois, reprit le Pere, que vous êtes fou.

Fou tant qu'il vous plaira, mais ne songez point à me faire sot; car vous n'y trouveriez pas votre compte.

Et que feriez-vous? reprit le Jesuite en riant.

Ce que je ferois, reprit le comique bossu, je sais bien ce que je ferois.

Mais encore, reprit le Pere.

Je ferois, repartit Scarron, puis que vous le voulez savoir, une satire contre vous quatre fois plus piquante que celle que je fis il y a un an ou deux contre Despreaux, quand il voulut se mêler de rimailler sur les visites que Madame Scarron reçoit de quelques personnes de qualité.

De par tous les vingt-quatre, repliqua le Compagnon

de Jesus, donnez-vous en bien de garde, vous diffameriez toute la Société : à quoi pensez-vous? je suis un pauvre Religieux qui n'ai point d'autre maîtresse qu'une haire de deux cens livres pesant, et un cilice èpais de deux pouces.

Hé bien, reprit Scarron, je vous crois, vous êtes un saint homme de Dieu, vous n'y pensez pas; mais prenez garde que je ne vous trouve pas menteur.

Cette burlesque conversation auroit peut-être duré plus long-tems, si elle n'avoit été interrompue par Madame Scarron, devant qui le Pere prenant un air composé et doucereux, dit mille jolies choses, quoi qu'assez indifferentes, jusques à ce que Scarron étant retourné à son cabinet, il suivit aussi la Dame, qui de son côté s'en alloit à sa chambre : alors il déploya toute sa Rhetorique, et prenant son texte sur la predication d'un certain Jacobin, qui le jour precedent avoit prêché à St. Roch contre les gorges découvertes, il lui prouva par bonnes raisons que quand on l'avoit aussi belle qu'elle, on étoit obligé en conscience de la montrer. Je gagerois bien, dit Madame Scarron, que vous ne diriez pas cela en Chaire. Vous en devez être persuadée, Madame, répondit-il, mais ne savez-vous pas bien entre vous et moi, que dans cette occasion c'est presque toûjours l'Orateur qui parle et jamais l'homme? Il faut de nécessité que nous nous accommodions à la foiblesse de la plûpart des auditeurs qui ne faisant consister la Religion qu'en exterieur et en superstition, regarderoit un Predicateur comme un impie, s'il n'avoit pas bien tonné contre les modes et les plaisirs de la vie. Il est vrai, dit-elle, qu'il y a de l'excez dans la rigidité de quelques-uns : pour moi je ne saurois croire que le Seigneur s'amuse fort à regarder si une femme a la gorge découverte ou

non. Madame, reprit le Pere, voulez-vous une maxime générale et infaillible, laissez agir la nature dans toute sa simplicité, elle ne vous portera jamais à rien de criminel. Cette régle pourroit s'étendre un peu trop loin, repartit la Dame, qui lisoit la pensée du Pere dans ses yeux enflammez, il est bon de lui donner quelques bornes. Ha, Madame, reprit-il, que la nature est belle dans toutes ses operations, qu'elle est innocente et qu'elle donne de plaisirs! J'en crois quelque chose, repliqua-t-elle, mais cela n'empêche pas qu'il ne faille lui donner des bornes, ne fusse que pour assaisonner ces mêmes plaisirs dont elle nous est si liberale; car enfin sans cela on s'en dégouteroit; c'est ce que Madame la Duchesse de Vantadour me faisoit l'honneur de me dire l'autre jour : il faut que je vous méne chez elle, c'est une Dame qui a beaucoup de mérite et de vertu, et encore plus de beauté; et je ne doute point qu'elle ne soit bien aise de vous voir. Helas! Madame, reprit le rusé Pere, je vous ai bien de l'obligation, mais si j'y vais, ce ne sera que pour avoir le plaisir de vous accompagner; car je vous jure que depuis que je vous ai vûë, j'ai perdu toute la curiosité que je pouvois avoir conçuë de voir et de connoître les Dames de la Cour, et que je serois content si je pouvois passer mes jours auprès de vous. La declaration est assez galante pour un Religieux, repartit la belle. Hé mon Dieu, reprit-il, Madame, les Religieux non plus que les autres hommes, ne sont pas de fer; vous êtes la plus aimable personne de la Terre, comment donc pourois-je m'empêcher de vous aimer? Je n'en fais point le fin, Madame, je ne vois jamais Monsieur Scarron que je n'envie son sort. Quoi, dit la Dame, pour être mon mari, vous ne vous soucieriez pas d'être perclus de tous vos membres? Non, Madame, répondit

l'amoureux Pere tout embarrassé, et je le souhaiterois de tout mon cœur. Ah ! ne desirez pas cela, dit-elle aussitôt, vous seriez trop malheureux, car je n'aimerois pas un corps dont tous les membres fussent invalides; et en même tems elle detourna la tête en riant. Le Pere qui comprit bien sa pensée, lui répondit sur le champ, Madame, quand je dis perclus, je n'entens pas au delà de ce qu'est Monsieur Scarron. Et que savez-vous comment il est ? repliqua-t-elle. Ma foi, dit-il, je n'en sais rien, mais je veux dire que je voudrois qu'il me restât toûjours assez de vigueur pour vous rendre service.

La Dame qui étoit de bonne humeur, rit de tout son cœur de cette repartie, ce qui inspirant de la hardiesse au Reverend Pere, il s'expliqua en termes si significatifs, qu'elle ne put plus douter de ses desseins; et afin qu'elle n'en pretendît cause d'ignorance, il voulut confirmer ses paroles par des effets sensibles ; mais comme par malheur le cœur ne lui en disoit pas à elle comme au Jesuite, elle l'arrêta tout court. A cela, lui dit-elle, mon bon Pere, je vois fort bien ce que vous demandez; cependant il n'y a pas moyen de vous l'accorder ; j'en suis fâchée pour l'amour de vous, mais franchement je n'aime pas la Robe Clostralle, cherchez fortune ailleurs, et me laissez en repos, si vous ne voulez que j'en avertisse Monsieur Scarron. Qui fut bien étonné, ce fut le Docteur Jesuite ; car il voyoit bien qu'il n'y avoit rien à faire, étant à presupposer que toute femme qui repousse de cet air un assaut amoureux, n'agit ni par honte ni par timidité, et n'est pas novice en pareilles rencontres. Il changea donc tout d'un coup de batterie, et sans se déconcerter non plus qu'elle : Parbleu, lui dit-il, Madame, puis que vous avez peu de compassion du pauvre Jesuite amoureux, menez-le du moins chez la devote Du-

chesse, peut-être qu'elle aura plus de charité que vous. J'y consens, répondit Madame Scarron, pourvu que vous me fassiez un plaisir. Vingt-cinq, si vous voulez, repartit le Pere, vous n'avez qu'à parler, je suis à vous sans reserve, de quoi s'agit-il ? Vous connoissez bien, lui dit-elle, le pauvre Comte d'Apremont, qui est en prison à la Bastille, il faut que vous lui portiez une lettre. Quoi, Madame, interrompit-il tout d'abord, vous voulez que je porte une lettre de votre part à votre amant ; ah c'est me traiter avec trop de rigueur : je vous adore moi-même, vous me refusez cruellement toute sorte de douceur, et comme si c'étoit peu, vous voulez m'obliger d'être votre Mercure d'amour. Il faut avouer, reprit la Scarron, que vous êtes bien impatient à juger ; cette lettre est si peu de moi que Monsieur Scarron vous la donnera lui-même : elle vient de la Marquise de Quoédor, car enfin je vois bien qu'il faut vous faire la confidence toute entiére, et que sans cela vous ne feriez rien pour nous ; vous savez que ce Comte est en prison pour avoir engrossé la petite de Malleville ; ses parens ont prétendu l'obliger à l'épouser, et comme il n'en a rien voulu faire, ils ont été se plaindre au Roi, qui étant extrêmement rigide sur cet article, et croyant peut-être faire par là sa cour aux Dames, a fait mettre le pauvre d'Apremont dans un lieu où il n'est pas si bien que dans le lit de sa maitresse : et qui plus est, il a défendu qu'on laisse entrer qui que ce soit pour le voir ; mais comme votre robe vous donne des privilèges que les autres n'ont pas, je ne doute point qu'on ne vous accorde l'entrée, si vous y allez, comme si vous étiez son Confesseur ordinaire ; que si on vous la refuse, vous n'avez qu'à aller au Gouverneur de la Bastille, et lui dire, que vous ne desirez le voir que pour le disposer à s'acquitter du devoir de sa

conscience en épousant cette fille. Laissez moi faire, reprit le Pere, je le verrai et lui parlerai, ou il n'y sera pas, reposez-vous en sur moi. Mais auparavant que je me charge de rien, je vous declare que je veux savoir tout le secret de l'histoire. Cela est juste, repliqua Madame Scarron, et puis que vous voulez bien vous mêler de cette affaire, il faut que vous en soyez instruit ; mais comme il est d'une extrême consequence, ne trouvez pas aussi mauvais que j'exige de vous un serment qui m'assure que vous ne le revelerez jamais à personne. Le Pere La Chaize le lui promit et lui jura là-dessus tout ce qu'elle voulut, de sorte qu'entiérement assurée de ce côté-là, elle lui conta que la Marquise de Quoédor avoit eu quelques années auparavant un commerce d'amour avec l'aîné Marivaux, et que la Malleville, après avoir fait tous ses efforts pour lui débaucher son amant, et n'en ayant pu venir à bout, avoit surpris quelques-unes de leurs lettres dont elle avoit fait trophée par tout.

Vous jugez bien, continua la Scarron, quel déplaisir ce fut pour la pauvre Marquise, elle en pensa mourir de déplaisir, et elle fut cause en quelque façon qu'elle rompit avec Marivaux, car elle croyoit que ce fût par sa faute que les lettres étoient tombées entre les mains de la Malleville: lui au contraire soutenoit que c'étoit la sienne; joignez à cela qu'un commerce de deux ou trois ans consecutifs les ayant peut-être bien rassasiez l'un de l'autre, ils n'étoient pas fâchez d'un pretexte pour se quitter. Quoi qu'il en soit la Marquise écouta d'un esprit plus doux les soupirs et les tendresses du Comte d'Apremont, qui la poursuivoit sans relâche depuis quelques mois. C'est un jeune homme de l'âge de dix-sept à dix-huit ans, qui n'est pas mal fait, et ne manque pas d'esprit, et qui outre cela est d'une beauté de fille. D'Apre-

mont s'aperçut bien-tôt de l'agreable changement de la Marquise en sa faveur, et redoubla ses assiduitez et ses empressemens. Enfin un beau matin il fut la voir avant qu'elle fût levée. La Marquise ayant su que c'étoit lui, le fit entrer et le reçut avec toutes les maniéres obligeantes dont elle put s'aviser. D'Apremont en étoit charmé, mais sa timidité naturelle le retenant, il se contentoit de baiser avec la derniére ardeur une main et un bras qu'elle avoit négligemment allongé sur sa couverture, et n'osant rien entreprendre de plus, il demeuroit à genoux dans la ruelle du lit à faire des protestations d'amour plus qu'il n'en faudroit pour jetter vingt femmes à la renverse. La Marquise qui avoit ses desseins, bien-aise d'avoir trouvé un amant si respectueux, et si passionné tout ensemble, le pria d'aller chercher un miroir qui étoit sur sa toilette, ce qu'il fit aussi-tôt ; après quoi la Marquise feignant de raccommoder ses coëffes et ses fontanges découvrit ensuite un peu sa gorge, puis ses tetons, et les frottant avec la main devant le miroir, les livroit en proye aux regards amoureux du Comte, qui toûjours aussi timide qu'auparavant, n'osoit non plus y toucher que s'ils avoient dû le brûler, ou le mordre. Ha bien, lui dit la Marquise, que dites-vous ce ce sein? Ha, ma belle Princesse, répondit-il tout transporté, il est le plus beau du monde. Croyez-vous, Comte, ajouta-t-elle, qu'une femme comme moi fût une conquête digne de vous ? en disant cela, elle le regardoit d'un œil amoureux qui signifioit encore plus que ses paroles ; ce qui ayant ranimé le courage du pauvre enfant, il mit bas une partie de cette honte puerile qui l'avoit retenu jusques alors, et se jettant amoureusement entre ses bras il baisa mille fois ce beau sein et cette belle bouche qu'on lui abandonnoit avec si peu de me-

nagement. La Marquise m'a dit même qu'il coula sa main un peu plus bas, et que devenant à chaque moment plus hardi, il se disposoit à faire voir réellement et de fait que sa longue retenuë ne provenoit pas d'impuissance. Mais comme elle n'étoit pas tout-à-fait si pressée que lui, et qu'ainsi que je vous l'ai dit, elle avoit ses vûës, elle l'arrêta tout aussi court, et en aussi beau chemin que je vous ai arrêté tantôt, mon cher Pere.

Quoi, Madame, interrompit La Chaize, vous joignez encore la raillerie avec la cruauté ? Ha ! c'est trop, Madame, et si vous êtes assez inhumaine pour n'avoir point pitié de mon amour, du moins devriez-vous charitablement me dispenser de l'insulte.

Je ne dis point ceci pour vous insulter, mon cher Pere, reprit la Scarron, c'est la vérité pure de l'histoire que je vous conte. La Marquise dit au Comte que son amour lui étoit cher, que le plus grand plaisir qu'elle pourroit avoir au monde seroit de se voir aimée de lui constamment et sans reserve, mais qu'elle avoit lieu d'en douter, parce que tous les hommes, et les jeunes gens sur tout, ne s'attachoient d'ordinaire à aucune femme, et n'avoient d'autre but que celui de satisfaire l'injuste vanité qui les pousse à se faire aimer de beaucoup, pour après cela les quitter là et aller ensuite proner leur bonne fortune à toute la terre. Le Comte eut beau lui jurer et protester qu'il n'étoit point de ce nombre, et qu'il mourroit plutôt mille fois que de lui faire la moindre infidélité, ou de donner la moindre connoissance de son bonheur à qui que ce soit. La Marquise persista toûjours à dire qu'elle ne pouvoit se fier en ses promesses, et qu'enfin elle ne lui accorderoit jamais la derniére faveur qu'il ne lui eût auparavant donné une preuve de son amour si grande et si forte, qu'après cela elle n'eût plus rien à

craindre. Le Comte qui ne demandoit pas mieux que cette épreuve, se jetta à ses genoux, pleura, et lui baisa les mains, la suppliant de lui ordonner tout ce qu'elle voudroit, et qu'elle verroit par sa promptitude et son exactitude à lui obéir, si véritablement il l'aimoit. Prenez garde, lui dit la Marquise, à quoi vous vous engagez, car je vous avertis franchement que je ne suis point femme que l'on doive faire expliquer pour après lui dire non ; faites y reflexion avant que je parle. L'amoureux Comte qui mouroit d'impatience de lui marquer la violence de son amour par quelque sacrifice considerable, lui jura par tous les Saints et Saintes de Paradis, qu'il feroit aveuglement tout ce qu'elle lui commanderoit. Nous verrons si vous serez homme de parole, lui dit-elle, sachez donc que ce que je desire de vous est que vous vous attachiez auprès de Mademoiselle de Malleville ; que vous lui marquiez toute la tendresse et l'empressement imaginable ; que vous n'oubliez rien pour vous en faire aimer, et qu'enfin vous mettiez tout en usage pour en obtenir les derniéres faveurs. Ce discours fut un coup de foudre pour le pauvre Comte, qui crut que la Marquise vouloit se défaire de lui. Quoi ! s'écria-t-il tout transporté, est-ce là, Madame, ce que vous voulez dire ? je n'aime que vous, et je vous aime avec la plus tendre et la plus sincére passion qui fut jamais, et vous voulez que renonçant pour toûjours aux douceurs que je m'étois promises de cet amour, je me donne tout entier à une personne qui n'a ni beauté ni esprit, et pour qui je ne me sens pas le moindre penchant ? Non pas cela, repliqua la Marquise, si vous m'aimez, je veux bien vous dire, Comte, que je vous aime aussi, et peut-être que je ne vous en dois guéres de reste la-dessus ; mais je crains la legereté naturelle aux gens de votre âge et

de votre volée ; c'est-pourquoi je veux mettre votre amour à l'épreuve la plus delicate qui fut jamais imaginée. Je veux que vous feigniez d'en aimer une autre; que vous lui écriviez des billets doux, que vous lui donniez le bal, la comedie, et des cadeaux; que vous vous declariez enfin hautement pour elle; mais je veux que dans ce même tems-là vous n'aimiez que moi, et qu'en secret vous me rendiez un compte exact de toutes vos demarches, et de toutes les douceurs qu'elle vous accordera, jusques à la derniére faveur dont je veux savoir toutes les circonstances; enfin, Comte, j'exige de votre amour que vous me fassiez un entier sacrifice de cette fille, de ses intérêts, et de tout le scrupule que vous pourriez avoir de la tromper. Si vous pouvez faire cela, je serai toute à vous, et vous trouverez en moi une amante fidèle et tendre, qui n'aura point d'autre but que celui de vous plaire. Le Comte qui auroit mieux aimé se battre vingt fois que de s'engager dans une affaire de cette nature, s'en défendit assez long-tems, remontrant à la Marquise que tout ce qu'il feroit et diroit, auroit toûjours un air si contraint, que Mademoiselle de Malleville s'en apercevroit infailliblement tout d'abord et ne voudroit point l'écouter. Mais la Marquise lui dit qu'elle connoissoit mieux cette fille que lui; que s'il vouloit s'y employer comme il faut, elle lui répondoit du succez, et qu'au reste si elle faisoit quelque difficulté d'en venir à la conclusion, il falloit qu'il promît hardiment le mariage. Vous êtes riche, lui dit-elle, de bonne Maison, et bien fait, ne doutez point que sur cette espérance la Malleville ne fasse tout ce que vous voudrez. Je ne sais, répondit le Comte, si elle se rendroit aussi aisément que vous le croyez; mais après tout, Madame, ce seroit toûjours un extrême embarras pour moi, car j'aimerois mieux

mourir que d'épouser cette fille, elle ne me revient point du tout. La Marquise lui promit là-dessus que quand ils en seroient là elle feroit agir tant de ressorts et de machines qu'elle le tireroit assurément de cette affaire. Enfin, mon Pere, pour vous abreger l'histoire, elle fit et dit si bien, tant par ses paroles que par ses caresses, qu'elle engagea le Comte d'Apremont à faire ce qu'elle vouloit de lui; et comme il n'agissoit jamais que par ses conseils, il a si bien réüssi, que la pauvre Malleville en tient aujourd'hui pour ses neuf mois, et qu'on croit qu'elle accouchera dans quinze jours ou trois semaines. Cependant le Baron de Malleville les ayant surpris en flagrant delit, il y a bien un mois, fit tout ce qu'un Pere jaloux de l'honneur de sa fille peut faire pour le reparer, il fit venir un notaire et un prêtre dans la chambre, et le pistolet à la gorge, voulut forcer d'Apremont d'épouser sa fille sur le champ. Le pauvre garçon qui n'avoit ni armes ni bâton pour se défendre, fut obligé de filer doux, et de promettre au Pere tout ce qu'il voulut sur cet article : de sorte que le contract écrit, il souscrivit sans difficulté à toutes les conditions qu'on y voulut insérer, témoignant même qu'il ne demandoit pas mieux. Le Pere voulant signer aussi, et ne se doutant plus de rien, posa ses deux pistolets sur la table pour prendre la plume; mais d'Apremont à qui la frayeur n'avoit point fait perdre le jugement, s'en saisit d'abord, et menaçant à son tour le Baron de le tuer, s'il branloit ou faisoit le moindre cri, il ouvrit la porte et s'enfuit, ses deux pistolets dans ses deux mains, sans qu'aucun valet eût la hardiesse de l'arrêter. Si d'Apremont avoit eu tant soit peu de prudence, il se seroit caché jusques à ce que son affaire eût été accommodée : mais au lieu de cela il n'a point voulu sortir de la maison que pour aller,

comme à l'ordinaire, à l'Opéra, aux Thuilleries, et au Cours la Reine; de sorte qu'il a été arrêté par ordre du Roi, aux pieds de qui le Baron et sa femme sont allés se jetter, et lui ont representé la chose avec des couleurs si naïves, que jusques ici il n'a rien voulu entendre pour sa défense, et a même ordonné que personne ne lui parlera non plus que s'il étoit criminel d'Etat. Voila, mon cher Pere, l'état où est presentement la chose. Or comme la Marquise est sensiblement touchée du desastre de son amant, elle souhaiteroit de lui écrire, et encore plus de le voir, afin de prendre avec lui des mesures justes pour le tirer de cette méchante affaire.

Madame, répondit La Chaize, je ne sais pas bien avec quelle exactitude il est gardé, mais je suis fort trompé, ou je procurerai à ces amans la satisfaction qu'ils souhaitent. Je m'interesse dans l'affaire de Madame Quoédor comme dans la mienne propre, et vous verrez dans la suite que je n'y travaillerai pas inutilement, donnez moi seulement la lettre et me laissez agir, vous verrez si je m'entends à quelque autre chose qu'à dire mon Breviaire.

Ho ! je n'en doute nullement, beau Pere, répondit la Scarron en riant, si je vous avois laissé faire tantôt, je crois que vous m'en auriez donné une preuve assez forte. Mais allons dans la chambre de mon mari, nous lui demanderons la lettre de la Marquise, car c'est lui qui l'a, il s'en étoit chargé pour la rendre lui-même, mais on lui a refusé la porte tout à plat, nous verrons si vous serez plus heureux que lui. En disant cela, elle passa dans la chambre du Poëte à qui elle apprit ce qu'elle avoit resolu avec le Pere La Chaize, qui se vouloit bien charger non seulement de rendre la lettre, mais aussi de

conduire toute l'intrigue, et qui s'en promettoit une heureuse réüssite.

Vous y aurez de la peine, répondit le petit bossu, en s'adressant au Jesuite, car le Roi a declaré qu'il vouloit que le Comte d'Apremont épousât Mademoiselle de Malleville, et quand il a dit une chose, vous savez bien qu'il n'est pas aisé de l'en faire dédire.

J'avouë cela, dit La Chaize, mais le Roi ne s'est expliqué si decisivement que parce qu'il a été prevenu par le Pere et la Mere, qui lui ont conté la chose tout à leur avantage, ainsi ne doutez pas qu'il ne change bien-tôt de sentiment, quand on lui en aura donné une autre idée. Quoi qu'il en soit, reposez-vous sur moi, et si je ne viens pas à bout de ce que j'entreprends, dites que je ne suis point un homme propre à l'intrigue. Sur cette assurance Scarron lui remit la lettre entre les mains, lui recommandant le secret sur toutes choses; et dès le même jour l'officieux Pere se rendit à la Bastille; mais le Concierge lui ayant refusé l'entrée, il fut contraint d'aller trouver Monsieur le Marêchal de la Meilleraye, qui pour lors en étoit Gouverneur. Le Marêchal lui dit qu'il ne devoit point s'étonner de ce que le Concierge n'avoit pas voulu lui permettre de voir le prisonnier qu'il demandoit, parce que c'étoit l'ordre exprès du Roi, auquel il n'osoit contrevenir lui-même, et que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit d'en parler le soir pendant le couché au Cardinal, et que le lendemain il lui donneroit réponse. Le Jesuite eut beau lui representer qu'il ne venoit à autre intention qu'à porter l'esprit de son penitent à obéir sans murmure aux ordres du Roi, en reparant l'honneur à une jeune Demoiselle à qui il l'avoit ôté, et que le credit qu'il avoit auprès de lui, lui persuadoit qu'il ne s'y employeroit pas inutilement. Tout cela

ne fit pas le moindre effet sur la resolution du Marêchal qui lui declara qu'il ne feroit rien sans ordre. Si bien que La Chaize contraint de se payer de cette monnoye se retira.

Le lendemain matin dès qu'il fut jour il ne manqua pas de se trouver dans l'antichambre du Marêchal, où il attendit avec une extrême impatience qu'il fût visible, il y demeura environ deux heures qui lui durerent deux siécles. Enfin le Marêchal ayant su qu'il étoit là, le fit entrer, et lui dit qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas de bonnes nouvelles à lui apprendre; mais que le Cardinal lui avoit défendu si absolument de laisser parler d'Apremont à qui que ce fût, Religieux ou non Religieux, Confesseur ou non, qu'il n'oseroit faire autrement. La Chaize se plaignit extrêmement de cette rigueur qu'il appelloit tyrannie, disant qu'il étoit inouï parmi des Chrétiens, qu'on privât un malheureux prisonnier des consolations spirituelles qu'il pouvoit goûter dans le sein de son Directeur, et par le moyen de l'auguste Sacrement de Penitence : ajoûtant, comme il avoit dit auparavant, que c'étoit justement le vrai secret pour n'obtenir jamais du Comte ce qu'on souhaitoit de lui, qu'il connoissoit fort bien son naturel, et qu'assurément, s'il ne lui parloit pas, il ne falloit en rien esperer. Le Maréchal lui répondit que c'étoit de quoi il ne se mettoit pas beaucoup en peine, et qu'il lui étoit assez indifferent, si d'Apremont épousoit la Malleville ou non, et que pour lui il obéïssoit simplement aux commandemens du Roi. Cette séche réponse ayant ôté toute esperance au Reverend Pere, il commença à se repentir de s'être embarqué dans une entreprise, dont il craignoit de ne sortir pas à son honneur, et cherchant en son esprit fertile en inventions de quelle ruse il pouvoit se servir pour en venir à

bout, il s'avisa de faire parler au Baron de Malleville, afin qu'il sollicitât lui-même en sa faveur auprès du Cardinal. La chose lui parut assez facile, il ne falloit que persuader au Baron, que le Confesseur, mu d'un saint zèle, et d'une charité Chrétienne envers son penitent, ne vouloit que le resoudre à l'acquit de sa conscience, prétexte assez specieux pour faire donner dans le panneau un homme tel que Malleville, qu'on n'avoit jamais accusé d'avoir inventé la poudre à canon, et qui d'ailleurs se laisseroit infailliblement aveugler par l'envie qu'il avoit de voir sa fille mariée à celui qui l'avoit seduite. En effet il ne se trompa point, Malleville répondit au Jesuite qui vint lui en parler de la part du prétendu Confesseur, qu'il étoit infiniment obligé au zèle de ce saint Religieux, qui sans le connoître vouloit bien entrer si charitablement dans ses intérêts, et brûlant d'impatience de s'entretenir avec lui, il demanda au Jesuite son ami, en quel couvent il étoit, et s'il ne pouvoit pas bien l'aller voir dès l'heure même. Il demeure, repartit le Pere, dans notre Maison de la Ruë Saint Jacques, où je l'ai laissé lors que je suis venu, et comme il n'y a pas loin, je ne doute nullement que nous ne le trouvions encore si vous voulez vous donner la peine d'y venir. Très-volontiers, dit Malleville en se levant pour aller dire qu'on mît les chevaux au carrosse, vous me ferez un plaisir extrême de me le faire voir. Le Jesuite lui parla encore quelque tems de la grande autorité que ce Confesseur s'étoit acquise sur l'esprit du Comte, lui assurant que c'étoit le plus sûr moyen pour le reduire à ce qu'on voudroit. Ce qu'il y a de bon en ceci, est que le Pere le disoit à la bonne foi comme il le pensoit, sur la parole de La Chaize, qui n'avoit eu garde de lui faire confidence du mystére; car outre que

ce Pere étoit homme de bien, du moins à en juger par l'extérieur, il étoit encore intime et ancien ami du Baron, de sorte qu'il n'y a point d'apparence qu'il eût voulu contribuer en rien à le tromper.

Dès que le carrosse fut prêt, ils monterent dedans, et se firent conduire au Collège des Jesuites, où ils trouverent effectivement le Pere La Chaize, qui augurant bien de son affaire, puis que le Baron étoit venu lui-même le voir si-tôt, le reçut avec tant de démonstration d'affection, et une humilité si affectée, que si Tartufe eût été de ce tems-là, il n'auroit été que son écolier. D'abord le St. homme lui témoigna une douleur sensible de l'affliction dont il avoit plu à Dieu de le visiter, avouant que c'étoit une des plus rudes qui pût arriver à un homme de qualité, qui avoit l'honneur et la crainte de Dieu devant les yeux, et l'exhortant ensuite à recevoir cette petite épreuve de sa main paternelle, qui n'envoyoit jamais des maux à ses enfans qui ne tournassent enfin en bien, soit d'une façon, soit de l'autre : il lui insinua adroitement, que tout bien examiné, ce qu'il estimoit alors un malheur lui seroit un bonheur, si le Comte d'Apremont, qui étoit riche et d'une haute naissance, épousoit enfin sa fille, qui vraisemblablement n'auroit pas pretendu à un mari de ce rang. Après quoi il lui dit, que c'étoit la moindre chose que le Comte d'Apremont pouvoit faire que de reparer l'honneur d'une fille de qualité, jeune et bien faite, qui ne s'étoit donnée à lui que par un excez de tendresse ; et que s'il vouloit bien lui obtenir la permission de voir le Comte, et de lui parler en toute liberté, il oseroit bien lui promettre de travailler si utilement, qu'il consentiroit de lui-même à épouser Mademoiselle de Malleville, sans qu'il fût besoin d'user de contrainte pour cela. Le Baron qui ne souhai-

toit autre chose au monde, embrasse le Pere La Chaize en pleurant, lui disant, que s'il pouvoit faire cela, il lui devroit l'honneur, qu'il estimoit plus que la vie. Je vous remets, lui disoit-il, mon Reverend Pere, mes intérêts entre les mains, et ceux de toute ma famille, travaillez, je vous supplie, du mieux qu'il vous sera possible, Dieu qui verra votre bonne œuvre sera votre recompense. Alors notre hypocrite feignant d'être attendri par les larmes du pauvre vieux Baron, se mit aussi à pleurer, l'appellant son frere, et l'exhortant toûjours à se confier en Dieu, qui auroit soin de lui.

Après qu'ils eurent essuyé leurs larmes mutuelles, ils consulterent ensemble sur la maniére dont ils agiroient pour obtenir au Pere La Chaize la permission de voir le Comte; et il fut resolu que dès le lendemain matin ils s'en iroient tous deux au lever du Maréchal de la Meilleraye qu'ils prieroient de demander cela au Roi plutôt qu'au Cardinal, de qui le Baron de Malleville n'étoit pas bien voulu ; parce qu'il étoit ancien domestique de Monsieur le Prince, dont la haine contre le Cardinal a produit des effets si terribles, et si éclatans, qu'elle ne sauroit être ignorée de personne. L'affaire ayant donc été ainsi arrêtée, ils se separerent avec force embrassades après s'être donné parole pour le lendemain, à huit heures du matin, que le Baron devoit le venir chercher. Le bon vieillard, à qui la fâcheuse aventure de sa fille ne laissoit guéres goûter de repos, ne dormit point toute la nuit, il se leva dès le point du jour, et craignant de venir trop tard, il se rendit à la Maison des Jesuites à sept heures. On avertit le Pere La Chaize qui descendit aussi-tôt, et fit mille caresses au Baron; je suis bien aise, lui dit-il, que vous soyez venu de bonne heure, vous assisterez à la Messe que je vais dire devant St. François Xavier,

afin que par son intercession il plaise à Dieu toucher le cœur de celui que la raison et toutes loix divines et humaines doivent vous donner pour Gendre. Le pauvre Malleville ne sachant comment reconnoître tant de graces, s'épuisoit en remercimens et en benedictions, louant Dieu de ce qu'il lui avoit suscité un si saint homme, de qui il n'esperoit pas moins que le mariage de sa fille, et la paix dans sa famille. La Messe fut célébrée avec toute la lenteur et l'ostentation d'un hypocrite, qui cherche à en imposer à ceux qui le voyent, de maniére que huit heures sonnerent avant qu'il eût dépouillé ses habits Sacerdotaux, ce qui l'obligeant un peu à se hâter, il revint trouver l'impatient Baron, et montant avec lui en carrosse, ils s'en allerent ensemble à la Bastille, où ils trouverent Monsieur de la Meilleraye tout prêt à sortir. Serviteur, Mr. de Malleville, dit-il au Baron dès qu'il l'aperçut; hé bien, qu'y a-t-il pour votre service ? Peu de chose, Monsieur, répondit-il, je souhaiterois seulement que vous me fissiez la grace d'accorder à ce Reverend Pere la permission de voir le Comte d'Apremont, vous n'ignorez pas les sujets que j'ai de me plaindre de lui, et la reparation que j'ai droit d'en exiger; cependant il est assez mal-honnête, pour ne vouloir pas y acquiescer volontairement, je serois pourtant bien-aise que ce ne fût point les loix qui l'y contraignissent; et comme ce bon Religieux, qui est son Confesseur, a beaucoup de pouvoir sur son esprit, il seroit à souhaiter pour moi, qu'il pût le voir, et lui parler, peut-être que ses saintes remontrances opereroient plus sur lui que tout ce qu'on pourroit faire et dire d'ailleurs. Le Maréchal lui répondit, qu'il seroit ravi de lui rendre ce service, et beaucoup d'autres, mais que le Roi n'ayant mis aucune exception dans la défense qu'il lui avoit faite

de ne laisser voir d'Apremont à personne, il ne pouvoit de sa propre autorité lui accorder ce qu'il demandoit. Sur quoi Malleville le pria de vouloir donc en parler à Sa Majesté, ce que le Maréchal lui promit. Comme il n'en avoit pas esperé davantage, il fut assez content de cette promesse, ne doutant point que le Roi, qui n'avoit fait cette défense qu'en sa faveur, ne lui accordât volontiers tout ce qu'il demanderoit là-dessus : en effet, il apprit le jour suivant par le même Maréchal, que desormais la porte seroit ouverte non seulement au Pere La Chaize; mais aussi à tous ceux qui viendroient avec lui, ou par son ordre.

Il est aisé de juger que le Baron et le Jesuite furent également aises de cette nouvelle, l'un y trouvoit son compte, et l'autre croyoit bien l'y trouver, quoi que dans le fond il n'eût agi et travaillé que pour sa propre ruine, comme on le verra dans la suite.

Le Comte d'Apremont qui n'ignoroit pas la sévére défense que la Cour avoit faite à son égard, ayant été averti que son Confesseur venoit le visiter, et voyant arriver un Jesuite qu'il ne connoissoit point, ne put s'empêcher de fremir dans la crainte que ce ne fût quelque annonciateur de mauvaises nouvelles, qui fût envoyé pour le resoudre à la mort ou au mariage, deux extremitez qui lui paroissoient aussi fâcheuses l'une que l'autre, quoi que bien des gens de bon sens y trouvassent une notable difference. Quoi qu'il en soit, le Pere qui remarqua d'abord son inquietude : je vois bien, lui dit-il, que ma venuë vous donne de la peine, vous me prenez pour un de ces funestes Ambassadeurs, qui n'apportent jamais avec eux que la mort. Mais vous vous trompez, je suis l'homme du monde le moins propre à me charger de semblables commissions, et si j'avois l'honneur d'être

connu de vous, vous sauriez qu'en quelque lieu que se trouve mon visage, il n'est point de mauvais augure; et afin que vous n'en doutiez point, dit-il, ouvrez cette lettre, je suis bien trompé, si elle ne dissipe une partie de vos chagrins. En disant cela, il presenta la lettre de la Marquise du Quoédor au Comte, qui en reconnut l'écriture à la simple suscription, et qui sans se donner le temps de répondre à l'officieux Pere, qui la lui présentoit, l'ouvrit avec impatience, et y lut ce qui suit.

Lettre de la Marquise du Quoédor au Comte d'Apremont :

« Je ne saurois, cher Comte, vous exprimer la douleur » que je ressens de votre detention; je reconnois un peu » tard que j'ai trop exigé de votre amour, et que je ne » devois pas vous exposer autant que j'ai fait. Cependant » j'avouë que j'ai encore de la peine à m'en repentir, » quand je songe que desormais je ne serai plus en » proye à la cruelle inquiétude et à la crainte de perdre » un amant, dont j'estime la possession au dessus de » toutes les richesses du monde. J'ai mis votre tendresse » et votre fidelité à la plus perilleuse épreuve dont jamais » femme se soit peut-être avisée; mais puis que vous » avez eu la force d'y resister, vous m'aimerez sans » doute toûjours; et par consequent je serai la plus » heureuse personne de France. Pardonnez, mon cher » Comte, à la delicatesse d'un cœur, qui, s'étant donné » à vous sans reserve, tâchoit à connoître si vous étiez » à lui de même. Au reste ne vous allarmez point de » votre prison, elle ne peut pas durer long-tems. Sou- » venez-vous seulement de dire toutes les fois qu'on » vous interrogera, que vous n'avez rien promis; et

» plaignez-vous fortement de la violence que Malleville » vous a voulu faire pour épouser sa petite guenon. » Les voyes de fait sont defenduës en France, je m'en » suis consultée à deux ou trois bons Avocats, qui m'ont » tous assurée que cela seul étoit suffisant pour détruire » toutes leurs prétentions. Que s'ils le nient, les pistolets » de Malleville, que vous avez chez vous, serviront de » preuve, et après tout, je ne saurois croire, que le Roi » oblige un homme de votre qualité à épouser une petite » guenon comme cela; tout ce qu'on pourra exiger de » vous sera quelque argent pour la marier, et en ce » cas-là, cher Comte, faites fond sur ma bourse, il est » bien juste que j'en fasse les frais, puisque c'est pour » moi que l'affaire vous est arrivée. D'ailleurs tout ce » que j'ai de bien est plus à vous qu'à moi-même : c'est » le moindre des endroits par où je prétens vous prouver » que mon amour ne cède point au vôtre. Cependant » comme il ne faut rien negliger, priez Monsieur Scar- » ron d'aller trouver votre mere, afin qu'elle agisse » auprès du Roi pour votre liberté. Vous devez être » persuadé que de mon côté je ne m'y épargnerai pas. » Le Marquis de Keravion mon frere m'a déja promis » qu'il en parleroit à Monsieur le Cardinal. Vous savez » qu'il est assez bien dans ses bonnes graces, et je me » flatte qu'il réüssira avec d'autant plus de facilité, que » naturellement Son Eminence ne veut pas trop de bien à » Malleville. Adieu, mon cher Comte, je vous embrasse de » tout mon cœur. Consolez-vous dans l'esperance de me » revoir, ce n'est qu'une petite traverse qui finira bien-tôt. » Après cela l'amour vous appelle entre mes bras, pour y » jouir de la plus entiére conquête que vous ferez jamais.

» *La Marquise*

» Du Quoédor. »

Que je suis heureux, s'écria le malheureux Comte, et que cette surprise est agreable pour moi! Je vous avouë, mon Reverend Pere, que je n'ai pu vous voir sans craindre que vous m'apportassiez la mort; et tout au contraire je vois que vous me donnez la vie. Je vous avois bien dit, répondit le Jesuite, que mon visage, quelque figure qu'il ait, n'est pas de si mauvais augure que vous le pensiez. Si je n'avois eu de bonnes nouvelles à vous apporter, et si je n'avois cru pouvoir vous rendre d'agreables services, je vous assure que je ne serois point venu ici. Celui que je reçois de vous aujourd'hui, reprit le Comte, en m'apportant une marque si tendre du souvenir de la belle Marquise qui régne sur mon cœur, est tel que je ne saurois assez vous en remercier. Cependant, repartit le Pere, je compte cela pour rien, au prix de ce que je veux faire pour vous. Quand je sers quelqu'un, je ne le fais jamais à demi. Vous me faites trop de grace, dit le Comte, mais enfin, mon Reverend Pere, que pourriez-vous faire davantage pour moi? Je prétens, repliqua-t-il, amener tous les jours jusques dans votre chambre celle que vous aimez, et vous donner les moyens de ne point épouser celle que vous n'aimez pas. Des esperances si agreables remplirent l'esprit du Comte d'une si grande joye, qu'il ne pouvoit trouver des paroles assez fortes pour en exprimer sa reconnoissance au Pere: il l'appella son liberateur, son ange gardien, lui promit une couronne dans le Ciel, et à force de vouloir bien dire, il dit cent sottises, dont le Pere ne put s'empêcher de rire en lui-même. Or comme il étoit plus à propos d'en venir à une explication particuliére de toutes choses que de perdre le tems en fariboles, La Chaize apprit au Comte en peu de mots de quelle maniére il avoit su son histoire, et comment Monsieur et Madame Scarron, qui

le connoissoient particuliérement, l'avoient chargé de cette lettre. Il lui dit ensuite la tromperie qu'il avoit faite au vieux Baron de Malleville, qu'il avoit obligé à solliciter lui-même pour lui faire accorder l'entrée dans la Bastille sous le caractére specieux de Confesseur. Enfin il l'informa de toutes les circonstances et l'avertit du personnage qu'ils devoient jouer à l'avenir l'un et l'autre. A l'égard de votre affaire, dit-il, nous n'avons que trois moyens pour vous en faire sortir; mais que je crois infaillibles. Le premier est de faire solliciter auprès de Monsieur le Cardinal, afin qu'il vous fasse relâcher en payant quelque somme honnête, comme, par exemple, dix mille écus qu'il faut que vous offriez pour le mariage de la fille, sans vous faire tirer l'oreille. Le second et le meilleur est, que quand il vous sera donné des Commissaires, il faut nier absolument que vous lui ayez jamais rien promis sur le mariage, et soutenir que bien loin de cela, quand elle vous a accordé la derniére faveur, ce n'a été qu'en considération de mille louïs d'or, dont vous étiez convenu avec elle, et que vous lui payâtes sur le champ. Avec cette condition qu'elle ne prétendroit jamais davantage de vous. Mademoiselle de Malleville est plus âgée que vous, quoi qu'elle n'ait pas encore vingt-cinq ans, ce qui me fait croire qu'on ne pourra faire passer ceci pour une subornation; et s'il ne faut que des temoins pour vérifier ce que vous avancerez, nous tâcherons d'en trouver parmi ses propres domestiques : pour de l'argent on fait tout. Il ne faut point douter que cela ne réüssisse, mais en tout cas il ne sera pas difficile de vous faire évader de la prison; c'est un dernier recours qui ne nous manqueroit pas, si nous étions assez malheureux pour en avoir besoin. Vous voyez, Monsieur, ajouta-t-il, que nous avons plus d'une corde à notre arc, ne vous

impatientez donc point, je vous assure que tout ira bien. Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez faire réponse à votre belle Marquise, servez-vous de ce papier et de cette encre que j'ai eu la précaution d'apporter, et surtout expliquez-vous en peu de mots, de crainte que nous ne soyons surpris par quelqu'un.

Le Comte dont la joye n'étoit pas mediocre, voulut recommencer ses remercimens, mais le Pere l'arrêtant dès les premiéres paroles, le pria de ne point perdre le tems en discours inutiles, l'assurant qu'il en croyoit plus qu'il ne pourroit lui en dire ; de sorte que d'Apremont n'ayant pas la permission de parler, écrivit la lettre suivante à la Marquise.

Lettre du Comte d'Apremont a la Marquise du Quoédor :

« Jamais surprise ne fut plus agreable que la mienne
» l'a été ce matin, quand le Pere La Chaize m'est venu
» apporter votre lettre. Que je serai heureux si vous
» continuez dans les tendres sentimens que vous m'y
» témoignez, et s'il vient à bout de tout ce qu'il me fait
» esperer; il ne me promet pas moins qu'une entiére
» victoire sur mes ennemis, et de vous livrer tous les
» jours à mon amoureuse ardeur, en attendant que mon
» affaire soit terminée. Je n'oserois quasi me flatter de
» tant de biens à la fois. Cependant, ma chére Mar-
» quise, si je suis assez malheureux pour en être frustré,
» que ce ne soit point à vous que je m'en doive prendre.
» Il ne m'a point voulu dire de quel stratagème il pré-
» tend se servir pour vous introduire ici, mais il ne peut
» être que bien imaginé, car ce Pere est homme d'esprit
» et d'intrigue. Abandonnez-vous à sa conduite, ma

» charmante Marquise, je vous en supplie, et s'il est vrai » que vous m'aimiez autant que vous me le dites, risquez » quelque chose pour moi. Vous êtes trop bonne de » m'offrir si liberalement votre bourse pour me tirer » d'affaire avec la Malleville, vous devez être persuadée » que j'en userai avec toute la discretion d'un homme, » dont le bien, le sang et la vie sont tout à vous. La » preuve que je vous ai donnée de mon amour est bien, » je l'avouë, la plus grande que vous pouviez exiger de » moi, mais si elle ne vous suffit pas, commandez-moi » tout ce qu'il vous plaira, et vous verrez si je serai » moins exact dans un tems que dans l'autre. Adieu, » ma chére ame, je vous attends dès demain matin, ne » me faites point languir plus long-tems, et songez que » d'ici à ce bienheureux moment, les heures vont être » des années pour moi, mais des années d'une impa- » tience et d'une inquietude la plus cruelle du monde.

» D'Apremont. »

Le Comte ayant achevé sa lettre, la remit entre les mains du Pere qui se chargea de la rendre dès le jour même. Il prit ensuite congé de lui, après lui avoir promis tout le secours qu'il pouvoit esperer de ses soins ; et pour commencer à lui tenir parole, il s'en alla tout droit chez Mr. et Madame Scarron, qu'il trouva dans une extrême inquietude de ce qu'ils ne l'avoient point vu depuis quatre jours, et qui dans la persuasion qu'il avoit negligé leur commission, ne le reçurent qu'en grondant; mais il leur fit aisément changer de note en leur montrant la réponse qu'il apportoit du Comte, et leur apprenant les difficultez qu'il avoit trouvées à son entreprise, et la maniére ingenieuse dont il les avoit surmontées ;

de sorte qu'au lieu de le quereller davantage, ils le louerent, on ne peut pas plus, et admirerent l'adresse avec laquelle il avoit engagé le Baron à le servir lui-même dans ses desseins. Et pour ne priver pas plus long-tems la Marquise du plaisir qu'elle en devoit recevoir, ils l'envoyerent chercher sur le champ. Comme elle avoit déja été informée par Scarron, que le Pere s'étoit chargé de la lettre, elle ne tarda pas un moment à venir, impatiente au dernier point de savoir le succès de sa commission. Pour abreger, le bon Jesuite lui remit la réponse du Comte entre les mains, et elle la lut avec tous les épanchemens de joye et de tendresse d'une amante passionnée, après quoi elle pria le Pere de lui expliquer comment il avoit resolu de s'y prendre pour tirer le Comte de prison ; ce qu'il lui expliqua aussi particulierement qu'elle pouvoit le souhaiter, et d'une maniére si claire et si apparente, que Monsieur et Madame Scarron demeurerent d'accord avec elle, qu'il y avoit assez lieu d'en bien esperer. Il ne restoit donc plus dans l'esprit de la Marquise d'autre difficulté que celle de savoir comment elle pourroit voir son cher amant ; ce qu'elle desiroit avec beaucoup d'ardeur ; mais l'ingenieux Pere qui ne se faisoit pas un embarras de si peu de chose, lui mit tout d'un coup l'esprit en repos, en lui disant qu'elle n'auroit qu'à s'habiller en Jesuite, et le suivre comme si elle étoit son frere compagnon. Cette invention qui étoit aussi sûre qu'aisée fut approuvée de la Marquise avec joye, et la partie fut arrêtée pour le lendemain. Cependant il fut aussi resolu que Scarron iroit trouver la Comtesse d'Apremont, pour l'avertir de solliciter et faire solliciter auprès du Cardinal, tandis que la Marquise de son côté feroit agir son frere pour le même dessein. Mais comme la seule voye de la brigue

et de la cabale n'auroit peut-être pas été assez sûre, il ſut trouvé bon dans cet équitable conseil d'y joindre la fausseté et l'imposture, et toutes choses mûrement deliberées, et examinées sur la plus sévére doctrine des vingt-quatre, il fut trouvé que sans aucun scrupule pour la conscience on pouvoit seduire deux ou trois domestiques du Baron de Malleville, afin qu'ils rendissent faux-témoignage contre leur Maitresse en faveur du Comte.

Le Droit ayant été ainsi resolu, toute la difficulté consistoit desormais dans le fait, qui ne dependoit pas entiérement d'eux; car sans cela il n'auroit pas tenu plus long-tems que l'autre. Néanmoins comme la forte envie que l'on a d'une chose y fait ordinairement trouver de la facilité, les uns et les autres s'informerent si adroitement, et avec tant de soin, qu'enfin il fut découvert que le valet de chambre du Comte avoit encore actuellement commerce avec la fille de chambre de la Malleville; ce qui leur donna moyen d'y réüssir; car sous promesse d'une grosse recompense ils engagerent ce garçon à gagner la fille de chambre, à qui on lui donna ordre d'offrir mille écus pour elle, et autant pour un autre domestique du Baron, quel qu'il fût, si elle pouvoit le mettre aussi dans les intérêts du Comte, sans parler d'une protection éternelle et de la table dans la maison tant qu'ils voudroient y manger. Une somme si considerable jointe avec les caresses et les menaces du valet de chambre firent bien-tôt succomber cette fille à la tentation, qui ne tarda pas long-tems à mettre dans son parti un laquais avec qui elle avoit peut-être affaire. Quoi qu'il en soit, huit jours ne se passerent point que la Marquise n'eût reçu de la fille de chambre et du laquais une declaration par écrit toute telle qu'elle la demandoit, afin que ni l'un ni l'autre ne fussent plus à lieu de s'en

dedire. Mais pour expliquer les choses dans l'ordre qu'elles se sont passées, nous dirons que le lendemain matin le Pere La Chaize ayant fait porter chez Scarron un habit de Jesuite qui n'étoit pas neuf, afin qu'il en fût moins soupçonnable, il en habilla la Marquise, à laquelle il coupa aussi les cheveux, et dans cet équipage elle entra avec lui dans un fiacre, et se fit conduire à la Bastille dont les portes furent ouvertes sans difficulté, parce que l'ordre du Roi étoit qu'on laissât entrer tous ceux qui seroient conduits par le Confesseur. Quelque bien déguisée que fût la Marquise sous cet habit doctoral, le Comte la reconnut dès le premier moment qu'il la vit; son cœur s'émut, la rougeur lui monta au visage, ses yeux devinrent plus enflammez, et à peine put-il moderer son transport jusques à ce que le Concierge eût refermé la porte de la chambre. Mais alors il s'abandonna tout entier à l'excez de sa joye, et de son amour. La Marquise qui n'étoit pas moins touchée que lui, lui rendit caresses pour caresses et douceurs pour douceurs avec usure; si bien que pendant un gros quart d'heure ce ne furent que des protestations d'un amour éternel, tendres sentimens, et delicatesses de cœur. Cependant comme tout cela est peu pour des gens qui s'aiment bien, ils auroient fort souhaité de passer à quelque chose de plus réel, si l'importune presence du Reverend Pere ne les en eût empêchez : ils le regardoient à tous momens d'un certain air chagrin et inquiet, qui marquoit assez les mouvemens de leur ame. Mais quoi! il falloit prendre patience; car il n'y avoit point d'antichambre, et de le prier de sortir, cela ne se pouvoit, parce qu'il auroit fallu nécessairement que le Jesuite feminin fût sorti avec lui; je laisse à juger quelle étoit la peine de ces deux amans, ils me font souvenir du supplice de Tantale,

qui se trouvant plongé dans l'eau jusques à la gorge, n'a pas la liberté d'en boire une seule goutte pour soulager l'ardente soif qui le devore, ou bien de ce couvent de Moines et de Religieuses qui couchoient toutes les nuits ensemble dans un même lit, sans que pour cela ils pussent en venir à aucune conjonction, à cause des grosses grilles qui les separoient les uns des autres, ce qui fit dire à quelqu'un, que le Fondateur de ce Couvent a trouvé un nouveau genre de supplice pour tourmenter les hommes. Nos amans étoient donc à peu près dans la même gêne; ce que le charitable Pere ayant remarqué il leur dit d'une maniére obligeante, et remplie d'une pieuse compassion, qu'il voyoit assez qu'un tiers leur étoit pour lors fort incommode, et qu'il étoit bien fâché d'être obligé de demeurer là; mais, ajouta-t-il, si je ne puis pas vous laisser dans une liberté aussi entiére que je le souhaiterois, vous ne devez point aussi me regarder comme un obstacle invincible à vos plaisirs, je ne suis pas si ennemi de nature, que vous le pensez peut-être; croyez-moi, je connois la foiblesse humaine plus que qui que ce soit au monde, ce qui fait que les jeunes gens me trouvent toûjours assez traitable dans une rencontre où j'ai quelquefois besoin moi même d'indulgence. Ainsi vous pouvez librement passer sur ce lit sans crainte que je vous interrompe en rien, il suffira seulement de tirer les rideaux; cependant je vais reciter l'Office de Notre Dame des prisonniers à l'intention de votre heureuse délivrance. Nos amans qui n'auroient osé penser, que la charité du bon Religieux se fût étenduë jusques-là, le remercierent en peu de paroles, et sans se faire plus long-tems prier, passerent dans la solitude d'un lit à doubles rideaux, à l'ombre desquels comme deux Anachorètes retirez du monde, ils s'exercerent sur

la dure de quatre matelas, à macerer cette malheureuse chair, qui fait broncher les plus justes, tandis que de son côté le St. Homme de Dieu disoit son Breviaire auprès de la fenêtre. Comme la ferveur de nos deux solitaires étoit extrême, leur retraite fut assez longue. S'il m'étoit permis de pénetrer jusques au dedans, je pourrois instruire le Lecteur des ravissemens, des extases, et de toutes les admirables choses qui s'y passerent; mais comme je n'en sais rien que par le rapport du Pere La Chaize lui-même, qu'un respect humble retint toûjours dans son poste, je ne saurois en dire autre chose, sinon que par trois fois on vit trembler les dehors de leur retraite sacrée, ce qui lui fit juger, que par trois fois ils s'étoient appliquez avec ardeur aux exercices convenables à leur vocation. Alors jugeant en sage Directeur, qu'ils avoient assez travaillé pour un jour, il les convia de sortir, et de remettre la réïteration d'une si sainte œuvre à une autre fois. Mais le Comte, dont la vigueur répondoit à la force de son zèle, lui repondit du fond de sa retraite : mon Reverend Pere, nous n'avons fait jusques ici que nous acquiter fort simplement de notre devoir; permettez nous de faire presentement quelque chose qui puisse être mis dans les coffres de surerogation, ce sera, si vous voulez, à l'intention de vos parens et amis trépassez. Dieu vous le rende, répondit humblement le benoît Pere, et tout aussi-tôt il remarqua le lit dans une si extraordinaire agitation, accompagnée d'un si doux murmure de voix basses, et de soupirs entrecoupez, qu'il ne put s'empêcher d'admirer les graces inestimables dont la nature avoit doué le Comte. Un moment après l'un et l'autre sortirent dans un tel desordre, qu'il étoit aisé de juger qu'ils s'étoient donnez à des soins bien plus importans que ceux de con-

server leurs ajustemens. Mais comme il n'auroit pas été bien séant d'aller dehors en cet état, la prudente Marquise remit ses haut-de-chausses, reboutonna sa soutane, et parce qu'elle n'entendoit pas fort cette espèce d'habillement, l'officieux Pere eut la bonté de lui aider à raccommoder son collet et le reste.

Ils concerterent ensemble les mesures qu'il falloit prendre pour tirer bien-tôt le Comte de prison, et après maints et maints baisers le Pere La Chaize ayant tiré la sonnette, le Concierge vint ouvrir la porte à lui et au feint Jesuite qui l'accompagnoit. La Marquise qui se trouvoit fort bien de cette visite, en témoigna de son mieux sa reconnoissance au Pere ; et le pria instamment de vouloir continuer de lui rendre le même service, du moins trois ou quatre fois la semaine, ce qu'il lui promit et tint avec la plus grande fidélité du monde. La belle de son côté agissant fort honnêtement, lui fit present d'une bourse de cent Louïs, et d'une Rose de Diamans qui en valoit autant. Le Comte ne fut pas ingrat non plus, de sorte que le bon Pere ne retira pas moins de trois cens Louïs de cette petite affaire.

Cependant comme sa charité, quelque grande qu'elle fût, n'alloit pas jusques à travailler toûjours pour les plaisirs des autres sans songer aux siens propres, il avoit obligé la Scarron de lui tenir parole, en l'introduisant chez la Duchesse de Vantadour qu'il jugeoit d'humeur, sur ce qu'elle lui en avoit dit, à s'accommoder assez d'un homme de Robe, pourvu qu'il fût vigoureux. La Duchesse l'avoit très-bien reçu, ce qui lui ayant donné la liberté d'y retourner cinq ou six fois, il s'étoit mis auprès d'elle sur un pied à pouvoir esperer une assez bonne part en ses faveurs. En effet il sembloit que ces deux personnes fussent faites l'une pour l'autre, tant

il y avoit de rapport entre elles. Car il ſaut savoir que la Duchesse de Vantadour ne cedoit en rien au Pere La Chaize, ni en dissimulation, ni en tartuſerie, c'étoit une ſemme en apparence toute confite en devotion, et dont l'exterieur ne representoit qu'humilité et penitence, une demarche simple, un air contrit, des yeux abaissez, ne portant point de fontanges, point de galons ni de ſrange, pas même un habit de couleur; elle étoit vêtuë ordinairement d'une robe noire dont les manches lui tomboient jusques sur les mains, et qui par en haut lui couvroit la gorge et les épaules jusques au col, portant une croix d'or flottante sur l'estomac, longue de demi pied, et large d'un pouce, qui étoit toute remplie de saintes Reliques, à son côté un Rosaire rattaché en trois ou quatre endroits, afin qu'il ne trainât pas à terre, et tenant toûjours dans ses mains des heures aussi grandes et grosses qu'un des tomes de Cirus. Outre cela elle s'étoit renduë la Directrice d'une certaine Confrérie de Dames Hospitaliéres qui ont soin des morts et des malades, et avoit pris pour sa coadjutrice dans ce pieux exercice la fameuse Brinvilliers, avec qui elle avoit une amitié très-étroite. Au reste en quelque compagnie qu'elle se trouvât, elle invectivoit sans cesse contre le luxe et la vanité, et ne parloit jamais que de Dieu, des Saints, du Paradis, et de l'Enfer. Qui n'auroit cru en voyant cette ennemie irreconciliable et declarée de tout ce qui avoit la moindre ombre de libertinage, que c'étoit une sainte Prophetesse envoyée de Dieu pour la reformation de la Cour ? Effectivement beaucoup de gens la croyoient telle, et il ne manquoit pas de maris ni de peres qui la prêchassent à leurs ſemmes et à leurs filles, comme le plus parfait modèle sur lequel elles pussent se conformer : mais ceux qui la connoissoient particuliére-

ment en faisoient un autre jugement. Il est vrai que le nombre en étoit petit, tant elle possedoit merveilleusement l'art d'imposer aux gens. Et je ne sais si le Pere La Chaize avec toute sa pénétration, auroit pu y rien voir, si la Duchesse instruite de son humeur et de son caractére par la Scarron sa confidente, n'avoit bien voulu se laisser reconnoître à lui, pour lui donner la liberté de lui demander ce qu'elle avoit assez envie de lui accorder. D'ailleurs la Scarron lui en avoit dit assez pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas s'arrêter aux mines et aux simagrées. Il ne faut donc pas s'étonner si deux hypocrites, qui n'étoient retenus l'un et l'autre que par les foibles barriéres de leur hypocrisie, les ont franchies, quand ils ont voulu.

Quoi qu'il en soit, un Samedi qui fut la propre veille de la Nôtre Dame de Mi-Août, à bon jour bon œuvre, la Duchesse ayant confessé et communié le matîn, et l'après-midi enseveli un mort de sa propre main, et changé de chemise à plusieurs malades de l'Hôpital, elle s'en vint chez elle fort fatiguée et toute en sueur; ce qui l'ayant obligée de changer de linge, elle se fit deshabiller, et ne prenant ensuite sur elle qu'un petit manteau de satin blanc doublé de noir, avec une simple jupe de même, elle se coucha sur un lit de repos pour y prendre le frais tout le reste du jour. Un moment après on lui vint dire que le Pere La Chaize demandoit à la voir; et comme il étoit déja homme sans consequence, elle dit qu'on le fît entrer; de sorte que pour la premiére fois il la vit dans un état qui n'inspiroit rien moins que la mortification. Ses bras étoient nuds jusques au dessus du coude, sa gorge découverte avec tant de negligence qu'on pouvoit aisément découvrir plus de la moitié des tetons qu'elle avoit fort beaux, et sa jupe legére et mince

laissoit apercevoir sans empêchement la forme des cuisses et des jambes qu'elle mettoit en telle situation qu'il lui plaisoit. Le Pere fut si frappé de cet objet tentatif, qu'il ne put empêcher que sa rougeur et son air deconcerté ne marquassent visiblement combien il en étoit vivement touché. La Duchesse y prit garde et fut bien aise de reconnoître le prompt effet que ses charmes avoient fait sur lui. La conversation commença néanmoins fort serieusement, elle la fit tomber sur le déplaisir qu'elle avoit de voir le Duc son mari plongé dans les plus infames débauches, se plaignit du mépris qu'il témoignoit pour elle en toutes rencontres; et continuant toûjours la confidence, elle avoua au Pere qu'il lui étoit extrêmement dur de se voir ainsi traitée par un brutal qui n'avoit pas la moindre ombre de raison, et qui d'ailleurs ressembloit plutôt à un singe et même des plus malotrus, qu'à un homme.

Je vous avouë, dit-elle, mon Reverend Pere, que je ne saurois faire réflexion à son indigne maniére d'agir avec moi, et à ce qu'il est, et ce que je suis, sans desirer fortement qu'il me fût permis de choisir un autre mari, puis qu'il ne veut pas être le mien; car enfin; mon cher Pere, continua-t-elle avec la derniére ouverture de cœur, vous voyez bien ce lit, il y a deux ans tout entiers que j'y couche seule, sans que depuis ce tems-là il ait daigné en user avec moi seulement une fois. Vous jugez bien que cela ne peut être agreable pour une jeune personne qui passe pour assez belle, et qui ne s'étoit point attenduë à cela en entrant dans le mariage. Je suis de chair comme une autre, et si je m'étois sentie assez de force pour garder le celibat, je n'aurois eu que faire de l'épouser pour vivre heureuse. Ma conduite fait assez voir dans le monde, que je ne suis point possedée du desir des

grandeurs, ni des richesses, ni de vanité. Je n'ai cherché dans le mariage que ce qu'il est permis d'y chercher.

En verité, Madame, répondit le devot Pere, le triste état ou je vous vois, me touche sensiblement, vous êtes à plaindre plus que personne du monde, et mon esprit ne sauroit même se persuader qu'avec une peine extrême, qu'un homme dont les yeux voyent, et qui n'est point privé du sentiment, puisse negliger la possession de tant de rares tresors.

Il est pourtant vrai, dit la Duchesse, qu'il les neglige, et ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est que dans le même temps qu'il me témoigne tant de haine et de mépris, il passe les jours et les nuits dans des lieux infames, avec des gueuses qui n'ont ni beauté ni agrément ni tendresse que pour son argent.

Si cela est ainsi, repartit le Casuiste, j'ose vous assurer, Madame, que votre mariage est dissous *ipso facto*, sans qu'il soit besoin que l'Eglise ni le Palais ordonnent rien sur cela.

Comment, mon Pere, reprit la Dame, n'ai-je pas toujours entendu dire, que le mariage est indissoluble, et que quand on y est une fois engagé, c'est pour toûjours, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, on puisse se dispenser des devoirs et de la fidelité à laquelle il engage naturellement ?

Il est vrai, Madame, répondit le Docteur Jesuitique, que les loix politiques l'ont ainsi ordonné pour empêcher le grand nombre de divorces qui sans cela arriveroient infailliblement, et qui troublant l'ordre des successions, troubleroit aussi consequemment celui de la Republique ; je demeure d'accord encore que l'Eglise, cherchant à entretenir, autant qu'elle à pu, la paix et la concorde entre ses enfans, et jugeant que si elle s'opposoit

en cela à des loix reçûës, il n'en pourroit arriver que de la brouillerie, les a approuvées. Mais je nie que le mariage ait été indissoluble dans son institution, ni qu'il le soit encore aujourd'hui essentiellement, puis que Dieu ni Jesus Christ n'y ont rien statué de nouveau. Lisez l'Ecriture Sainte, Madame, et vous verrez que quand les Juifs demanderent à Notre Seigneur, s'il leur étoit permis de repudier leurs femmes, en leur donnant la lettre de divorce, il répondit qu'il n'étoit point juste d'en user ainsi, quand il n'y avoit point de sujet légitime, et que si Moyse le leur avoit permis, ce n'avoit été qu'à cause de la dureté de leur cœur. Car, dit le Divin Sauveur, « du » commencement il n'étoit pas ainsi.» C'est pourquoi je vous dis, que si le mari delaisse sa femme, si ce n'est pour cause de paillardise, il commet adultere contre elle, et pareillement si une femme delaisse son mari et se marie à un autre, elle commet adultére. Vous voyez par là, Madame, que le cas de paillardise est expressement marqué pour une cause valable de dissolution en faveur du mari. Or personne ne doute que les obligations ne doivent absolument reciproquer dans le mariage, l'un n'a point de privilèges dont l'autre ne jouïsse aussi, et c'est ce que le Seigneur explique parfaitement en disant, qu'ils ne sont plus deux, mais une seule et même chair, et encore par ce mot de « pareillement ». Pareillement, dit-il, si une femme délaisse son mari, et se marie à un autre, elle commet adultére. Ce mot de pareillement explique toute la question, et dit clairement que si le mari a droit de repudier sa femme en cas de paillardise, la femme a le même avantage. Cela est absolument hors de controverse. Que les Loix humaines disent tout ce qu'elles voudront, elles ne sauroient infirmer celles que nous tenons de Dieu, et pourvu qu'on les prenne toû-

jours pour guides, on ne sauroit jamais pêcher. Ce que je dis, Madame, pour vous montrer, que, puisque Monsieur le Duc vous a tant de fois faussé la foi, qu'il vous a promise, et continuë dans son pêché d'une maniére si indigne d'un bon mari, et même d'un homme, vous pouvez en bonne conscience l'abandonner entiérement, et choisir un autre époux qui n'aimera uniquement que vous, et qui saura user de vos charmes. Je ne pense pas, Madame, qu'après ce que je viens de vous dire, il vous reste le moindre petit scrupule dans l'ame; mais en ce cas-là, continua le Docteur, vous n'avez qu'à faire un moment de reflexion sur ce que vous m'avez dit de la froideur du Duc à votre égard. Il y a deux ans qu'il ne vous a point touchée : ce procedé ne vous dispense-t-il pas entierement de toute la fidelité conjugale ; et de toutes les causes legitimes de divorce, y en a-t-il eu une plus forte que celle-là ? Que deviendroit le monde, et à quoi serviroit desormais le mariage, si tous les maris en usoient ainsi ? Non, Madame, il n'a été institué que pour la propagation du genre humain. Il faut qu'un mari couche avec sa femme, et qu'il s'acquitte de son devoir envers elle deux ou trois fois le jour plûtôt qu'une, sans quoi le mariage est nul de soi. D'une impuissance volontaire à une impuissance naturelle je ne mets point de difference, hors que la volontaire est beaucoup plus cruelle que l'autre à une femme qui voit qu'on la méprise, qu'on n'a de froideur que pour elle, tandis qu'on est de feu pour toute autre, et enfin qu'on fait largesse au dehors du bien qui lui appartient tout entier, et duquel cependant on ne lui fait pas la moindre part.

Ce que nous venons de dire n'est qu'un abregé fort simple du discours du profane Pere ; car il traita cette matiére *ex professo*, et n'oublia pas de citer quarante

Docteurs Jesuites qui tous approuvoient son sentiment. Mais comme tout le monde ne lit pas avec plaisir de pareils abus de choses saintes, nous avons tâché de couper le plus court qu'il nous a été possible sur cet article.

La Duchesse qui l'avoit écouté avec une merveilleuse attention pendant plus d'une grosse heure, parce qu'effectivement elle ne demandoit pas mieux que d'être persuadée, du moins en apparence, afin de pouvoir se donner une entiére licence, répondit au Casuiste d'un certain air qui marquoit autant de douleur que de mécontentement. Que me sert, mon Reverend Pere, que la Loi de Dieu me permette de songer à un hymen plus agreable, si celle des hommes me le défend, et me condamne à passer mes jours dans un perpetuel esclavage, et dans une cruelle privation des plaisirs les plus doux, et les plus innocens ? C'étoit justement là que le scelerat Docteur l'attendoit. Il lui dit que puisque les loix politiques ne lui permettoient d'esperer aucune justice des hommes, elle étoit dispensée d'y recourir, et lui fit voir par bonnes et valables raisons qu'elle étoit en droit de se choisir elle-même un époux à sa fantaisie, avec qui elle pourroit, si elle vouloit, contracter un de ces mariages qu'on appelle de conscience. Tout ce que vous devez observer dans ce choix, lui dit-il, est le secret. Mais songez, Madame, qu'outre que le Seigneur a prononcé, « malheur sur ceux par qui scandale arrive, » vous vous exposeriez à une infinité de disgraces et d'infortunes, si vous alliez vous donner à quelque jeune éventé, qui ne cherchant rien moins que le plaisir dans une conquête amoureuse, érigeroit à sa sotte vanité un trophée de toutes les faveurs que vous lui auriez accordées, et croiroit établir son honneur dans le monde, en ruinant le vôtre, et en vous exposant à la jalouse rage d'un cruel

qui ne demanderoit pas mieux qu'un pretexte pour vous tourmenter. C'est pourquoi, Madame, si vous m'en croyez, vous détournerez votre pensée de tous ces mignons de Cour, qui ne sont propres qu'à perdre une femme, et qui ne se contentant pas d'ordinaire de trois ou quatre maîtresses, se mettent par là hors d'état de s'aequitter bien de leur devoir envers une seule. Prenez donc garde de ne vous laisser point attirer par un exterieur si trompeur, c'est au solide qu'il faut aller, et vous ne le trouverez jamais mieux que dans quelque homme dont la profession l'engage à autant de secret que vous, et qui par cette même raison, n'étant pas en droit de voir plusieurs femmes, ne soit point suspect non plus, ni d'infidelité ni d'indiscretion.

Ce que vous dites là, répondit la Duchesse, est fort prudemment pensé, mais ajouta-t-elle en soûpirant, où le trouver cet homme qui ne seroit suspect ni d'infidelité ni d'indiscretion ?

J'avouë, repliqua le Tartuffe, qu'ils sont assez rares ; cependant, Madame, il y en a quelques-uns, et vous en connoissez fort bien un tout tel que je vous l'ai dépeint, il est encore jeune, et vous aime, Madame, avec une si sincére ardeur qu'on ne sauroit rien penser au delà.

Qui pourroit donc être cet homme-là ? répondit la Duchesse en le regardant d'un œil amoureux, et en allongeant de son côté un bras d'yvoire d'une certaine manié re qui mit toute sa gorge à découvert. Ce ne seroit pas vous, mon cher Pere ?

Hé, pourquoi non, charmante Duchesse, répondit-il, avec un amoureux transport ; je ne vous aime pas seulement, je vous adore, et je voudrois donner jusques à la derniére goutte de mon sang pour vous. En disant cela, il se jetta à genoux auprès de son lit, et lui prenant

la main la baisa bien cent ſois sans qu'elle ſît aucun eſſort pour la retirer ; ce qui l'ayant enhardi il colla sa bouche brûlante sur un teton qu'il voyoit presque tout entier, et levant les yeux pour voir si cette liberté n'avoit point plu à la Duchesse, il ne remarqua dans les siens qu'une ardeur semblable à la sienne, si bien que ne craignant plus rien de sa rigueur, il entreprit et fit tout ce que son amour lui suggera. Jamais plaisirs ne ſurent plus parſaits, car si le devot Compagnon de Jesus ne respiroit qu'amour et jouïssance, la Dame de son côté ne goûtoit pas une moindre délectation. Ils étoient presque toûjours pâmez dans l'excès de leurs délices, et s'ils revenoient pendant quelque moment de leurs profonds ravissemens, ce n'étoit que pour y retomber de nouveau ; en un mot, ce nouvel Anthée reprenant de nouvelles ſorces à mesure qu'il s'approchoit de cette source ſeconde du genre humain, parut infatigable, et donna sujet à la Duchesse de penser qu'elle avoit trouvé le plus rare trésor qui fût au monde. Aussi ſut-elle si contente, qu'elle ne put laisser partir son nouvel amant sans lui ſaire present d'une bourse de ses cheveux où elle avoit ſait broder son chiffre, et dans laquelle il y avoit cent Louïs. Le Pere fit beaucoup de diſficulté de recevoir cet argent, protestant à la Dame qu'il aimoit uniquement sa personne, qu'il estimoit plus que toutes les choses du monde, et qu'il seroit au desespoir, si elle pouvoit concevoir une autre pensée. Mais elle le pressa de le prendre d'une maniére si ſorte et si absolue, qu'il ne put s'en dispenser.

La Duchesse de Vantadour étoit une brune ſort touchante, ses yeux étoient les plus beaux du monde, quoi qu'ils ne ſussent pas des plus parlans, sa gorge étoit bien taillée, et pour la peau elle l'avoit des plus delicates.

Comme elle étoit extrémement gourmande du mets le plus delicieux pour une femme, elle aimoit avec autant d'ardeur ceux qu'elle éprouvoit capables de lui en fournir à son apetit, qu'elle haïssoit ceux de qui elle avoit quelque sujet de se plaindre, dont la vertu sincére pouvoit donner un mauvais jour à la sienne qui n'étoit que fardée, ou dont la mort devoit lui apporter quelque profit. Le Pere La Chaize d'ailleurs étoit jeune, d'assez belle taille, d'une humeur fort agréable, et vigoureux autant que Frere de la sainte Société quel qu'il fût ; ce qui n'est pas peu dire. Au reste homme à tout entreprendre, et à venir à bout de tout, ne faisant scrupule de rien, ne s'embarrassant d'aucune difficulté, et enfin dont le premier intérêt étoit de cacher ses amours avec la derniére precaution.

Tout le monde jugera facilement sur le portrait que nous venons de faire de ces deux personnes, qu'elles s'aimerent long-tems, et l'on ne se trompera point : le jesuite tout glorieux d'une si belle conquête, sacrifia tout pour la conserver, et la Duchesse ravie d'avoir rencontré un tel paillard, et, qui plus est, un homme si entiérement devoué à elle et à ses desseins, n'eut garde de songer à s'en défaire. Ce n'est pas que leur commerce fût absolument exempt de toute brouillerie, la jalousie mit d'abord quelque mesintelligence entr'eux. Car Le Pere s'étant aperçu que le Chevalier de Châtillon, Capitaine des Gardes de Monsieur, n'étoit pas moins avant que lui dans ses bonnes graces, s'en plaignit à elle comme d'une grande infidélité. Vous êtes, lui disoit-il, liée avec moi par un mariage de conscience qui n'est pas moins sacré, et qui n'emporte pas de moindres obligations que celui que l'on contracte en face de l'Eglise, et cependant vous me trahissez en faveur d'un jeune fou, dont les

moindres demarches sont sûës de toute la Cour, et qui n'aura pas plus de discretion pour vous que pour tant d'autres qu'il a deshonorées dans le monde. Il en auroit bien dit davantage, si la Duchesse lui avoit permis de continuer ; mais comme elle le connoissoit déja à fond, et qu'elle n'étoit plus avec lui sur un pied à chercher des détours, elle l'arrêta tout court au milieu de sa harangue, pour lui dire avec la derniére franchise, que s'il vouloit être de ses amis, il se dispensât de lui faire de semblables leçons, Qu'il étoit vrai que le Chevalier de Châtillon la voyoit, et qu'elle prétendoit entretenir commerce avec lui autant qu'il lui plairoit. Bien plus, continua-t-elle, je veux bien, pour vous guerir tout-à-fait de la jalousie qui commence à troubler votre cœur, vous faire une entiére confidence ; le Chevalier n'est pas le dixiéme qui pourroit se vanter d'avoîr été bien avec moi. Le duc d'Elbeuf, le Chevalier de Lorraine, le Prince d'Elbeuf, le Marquis de Saint André, l'Evêque de St. Mâlo, celui d'Evreux, et plusieurs autres savent aussi-bien comme je suis faite, que vous et lui ; je ne veux point même vous nier, que j'ai actuellement dessein sur le Marquis de Gêvres, et qu'autant que je trouverai d'hommes à mon goût, qui me témoigneront quelque empressement, je ne suis point femme à les refuser. Ce n'est pas tout, mon cher Pere, ajouta-t-elle, il faut vous dire, que si je me reserve cette grande liberté, je ne prétens pas vous la laisser à vous ; une femme peut bien suffire à plusieurs hommes sans peine, mais non pas un homme à plusieurs femmes ; c'est pourquoi je veux que vous me soyez fidèle, que vous n'aimiez et ne voyiez que moi, et en recompense je vous promets que vous serez toûjours mon amant favori, que vous aurez une entiére part en ma confidence, et que je ne vous cacherai rien

de ce que je ferai, non pas même mes intrigues les plus secrettes. C'est presentement à vous de voir si mon amour vous plaît à ce prix.

Qui demeura bien étonné fut le pauvre Compagnon de Jesus. Il s'étoit flatté qu'il seroit le seul possesseur de sa belle hypocrite, et qu'il la meneroit par le nez comme une autre femme ; mais il se trouvoit fort loin de son compte ; car au lieu de cela, c'étoit elle qui pretendoit le conduire à sa fantaisie, lui donner la loi, faire l'amour en sa presence, sans qu'il eût droit de s'en scandaliser, et, qui pis est, elle croyoit lui faire encore beaucoup d'honneur en le rendant ministre de ses plaisirs avec les autres. Tout cela étoit dur pour un homme qui pensoit bien être sur un autre pied; aussi ne put-il s'empêcher de marquer sa douleur par un silence et une rêverie qui ne lui étoient point ordinaires. Néanmoins faisant reflexion que faute du mieux, il falloit se contenter du bien, et songeant que c'étoit toujours beaucoup pour lui d'être admis au lit d'une Duchesse, et dans sa plus étroite confidence, il raccommoda du mieux qu'il put ce qu'il avoit dit auparavant, lui disant d'une maniére gaye et contente, qu'il n'avoit parlé que pour son propre intérêt ; que si elle connoissoit assez le Chevalier pour se pouvoir confier en sa discretion, il n'avoit rien à dire, et que pour lui, bien loin de vouloir s'opposer à ses plaisirs, il seroit ravi d'y contribuer par toutes sortes de services ; il l'embrassa en même tems avec une chaleur pareille à celle du premier jour, et lui protesta au milieu de ses caresses le plus pressantes, qu'il se croiroit toûjours heureux, pourvu que ses autres amans ne lui ôtassent point la part qu'elle lui accordoit en ses faveurs : ce que la Duchesse lui promit d'autant plus sincérement, qu'elle ne pouvoit jamais trouver un

homme qui lui fût plus propre de toutes les maniéres que le Pere La Chaize.

Cependant le Comte d'Apremont étoit encore à la Bastille, où par l'entremise du charitable Jesuite la Marquise du Quoédor continuoit de lui rendre des visites frequentes, mais moins agreables que les précedentes ; car quoi que la Comtesse d'Apremont, le Marquis de Queravion, le Marquis de Montchevreuil, et d'autres eussent parlé en sa faveur, le Cardinal paroissoit toûjours également sevére, si bien que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut des Commissaires qui terminassent la chose à bien ou à mal. Par malheur pour le Comte, ces Commissaires lui étoient absolument inconnus, et même lui avoient paru si rigides, ou plutôt si partiaux dans l'examen de son affaire, qu'il ne pouvoit en esperer une bonne issuë. Ce n'est pas que les témoins apostez n'eussent été entendus, mais le Baron irrité, comme on le peut croire, les avoit recusez, et les Commissaires sembloient fort pencher de son côté, alleguant que des valets ne peuvent être reçus en témoignage contre leur Maître.

De maniére que toutes choses bien examinées, le Comte et la Marquise crurent qu'il étoit à propos de parler d'accord à Malleville, et de tâcher par de belles promesses à l'obliger de consentir à l'élargissement du prisonnier, après quoi il se sauveroit. Pour cela il fallut avoir recours au Pere La Chaize comme à celui qui avoit quelque credit sur l'esprit du vieux Baron, et sur qui on pouvoit se confier. Le Pere faisoit quelque difficulté de s'en mêler, parce que, disoit-il, le Comte se sauvant après qu'il seroit élargi, au lieu de satisfaire à sa promesse, tout le poids de l'affaire lui en demeureroit sur les épaules, et que le monde ne se persuaderoit jamais qu'il n'eût point eu de part dans la tromperie. Le

Comte eut beau lui representer qu'il lui seroit aisé de rejetter tout le fardeau sur lui, et de se plaindre même hautement, et dans les termes les plus forts, de sa mauvaise foi. Le Jesuite ne goutoit point leurs raisons, et il demeura constamment inflexible, jusques à ce que deux cens Louïs presentez en belles espèces lui eussent fait voir les choses dans un tout autre jour. Alors feignant de se laisser attendrir par leurs priéres, il dit au Comte qu'il ne pouvoit resister au penchant qu'il se sentoit à lui rendre service, et que bien qu'il s'exposât visiblement à passer pour un fourbe, néanmoins il vouloit bien tout risquer, et même tout sacrifier s'il le falloit, pour un ami si généreux, qui selon son esperance ne l'abandonneroit jamais, au cas qu'il lui arrivât du chagrin pour lui avoir voulu faire plaisir. Le Comte ne manqua pas de lui promettre tout ce qu'il voulut, et la Marquise de même l'assura qu'il trouveroit toûjours en elle une amie reconnoissante qui ne le laisseroit manquer de rien : sur quoi le Jesuite s'engagea de ne rien negliger de ce qui dependroit de lui pour les rendre heureux. En effet, il fut rendre visite au Baron de Malleville sous couleur de lui rendre compte de sa négociation ; et feignant une grande joye, comme s'il avoit eu quelque chose de bien avantageux à lui apprendre, lui dit, qu'enfin il avoit plu à Dieu d'écouter ses soupirs et ses oraisons, et de benir ses soins auprès de son Penitent, de qui il avoit touché le cœur à un tel point, que desormais contrit et repentant de sa faute, il ne demandoit pas mieux que de la reparer hautement, en épousant sa fille le plus tôt qu'il se pourroit faire. Le bon homme ravi d'une si agréable nouvelle reçut le Pere comme un Ange du Ciel, et s'épuisa en remercimens. Il lui proposa ensuite de mener dès le lendemain un Notaire et un Prétre à la Bastille, pour

les marier sans plus de retardement ; mais le Jesuite qui ne l'entendoit pas de cette façon, lui remontra qu'il n'étoit point à propos de se precipiter ainsi dans une affaire de cette nature, parce qu'on croiroit toûjours que le Comte n'auroit épousé sa fille que malgré lui, ce qui ne tourneroit à l'honneur ni de l'un ni de l'autre, et que s'il vouloit l'en croire, il feroit les choses avec plus de bienséance et de modestie. Il lui dit encore que le jeune Comte s'étant enfin rendu de bonne foi aux remontrances paternelles qu'il lui avoit faites chaque jour, et se sentant même beaucoup de tendresse pour Mademoiselle de Malleville, il consentoit volontiers de l'épouser en face d'Eglise, et avec toutes les céremonies accoutumées, étant bien-aise de montrer en public combien sincérement il l'aimoit ; qu'il falloit donc se servir des bonnes dispositions où il étoit, et non pas le rebuter par une maniére d'agir dure, qui ne serviroit qu'à éloigner son esprit et son cœur. Le Comte d'Apremont, disoit-il, doit être votre gendre, il s'y resout, qui plus est, il veut marquer qu'il s'en fait un plaisir, pourquoi voudriez-vous le contraindre à changer de sentiment, et à devenir votre ennemi et celui de toute votre famille ? Car enfin vous ne pouvez douter que cela n'arrivât ainsi, si au mépris de son honnêteté vous vous opiniâtriez à ne vouloir de lui que par les voyes de la Justice ce qu'il veut bien faire de son propre mouvement. Je crois, ajouta-t-il, Monsieur, que vous êtes trop raisonnable, et trop Chrétien pour demeurer dans ces sentimens : si vous aimez Dieu et la paix qu'il nous a tant recommandée, comme je n'en doute nullement, vous la rechercherez par toutes sortes de voyes, bien loin de refuser celles qui vous sont offertes de la procurer à votre famille. Le vieux Baron, qui étoit un des meilleurs hommes de son

tems, se sentant touché par les pieuses remontrances du Reverend Pere, lui dit que l'honneur et la paix dans sa maison étoient les choses les plus précieuses pour lui, et qu'il ne rejetteroit jamais aucun moyen de les acquerir; mais qu'il craignoit que quand le Comte seroit une fois relâché, il ne se moquât de lui, et ne voulût point entendre parler du mariage. C'étoit là le vrai point de la difficulté, contre lequel il devoit toûjours se precautionner en homme sage. Mais qui ne se rendroit à une multitude de raisons artificieusement debitées par un des plus adroits enjôleurs de tout le Corps Jesuitique, et aux assurances d'un reverend et devot Religieux, qui se charge de l'affaire et répond du bon succez ? Il obtint donc du Baron presque tout ce qu'il pouvoit en desirer, à la reserve d'un seul point sur lequel il ne voulut jamais se relâcher, qui fut qu'auparavant de sortir de prison le contract de mariage seroit passé dans les formes, et l'on demeura d'accord que le lendemain le Baron se rendroit à la Bastille pour en régler les articles à l'amiable. Le Pere ayant ainsi arrêté ce frauduleux accommodement, il en fut porter la nouvelle à la Marquise qui l'en remercia, et lui dit, qu'elle vouloit se trouver à leur entrevûë sous le même deguisement dont elle s'étoit servie jusques alors : il alla ensuite avertir le Comte de la visite qu'il devoit recevoir le lendemain, afin qu'il fit apprêter à diner, et se preparât pour le personnage qu'il devoit jouer. Le Comte qui ne s'étoit pas attendu à une si prompte réussite dans leur negociation, eut toute la joye imaginable, et promit à son zelé entremetteur, que si l'affaire venoit à manquer, ce ne seroit pas par sa faute. En effet, le Baron s'étant rendu le jour suivant à la Bastille avec le Pere La Chaize, et le Jesuite Marquise, le Comte le reçut avec toutes les demonstrations d'amitié possibles,

et lui demanda pardon le plus humblement du monde de tout ce qui s'étoit passé, lui protestant qu'il tiendroit toûjours à honneur d'épouser sa fille. Je serois le plus ingrat des hommes, disoit-il, si après toutes les marques de tendresse et d'amour que j'ai reçues de Mademoiselle de Malleville, je refusois de m'unir avec elle d'un lien éternel. Non, Monsieur, si elle m'a aimé, je n'ai pas un amour moins véritable et moins sincére pour elle, vous le remarquerez dans la suite, et verrez que malgré les écarts, où le feu de la jeunesse et le manque de reflexion m'ont fait tomber, je n'en suis pas moins honnête homme. Enfin il combla son pretendu beau-pere de tant de civilitez, et lui fit des protestations qui avoient tant d'apparence de sincérité, qu'il ne put se défendre d'y ajouter foi. On servit le dîner qui fut aussi propre que le lieu et le tems le pouvoient permettre, et l'on y but plusieurs fois à la santé du beau-pere, du gendre, de l'épouse future, et à la prospérité du mariage esperé. Après quoi on parla des conditions sur lesquelles le Comte parut si honnête, qu'on ne pouvoit raisonnablement demander rien au delà de ce qu'il offroit. Cependant comme il étoit obligé d'en conferer avec sa mere et ses parens, il demanda trois jours pour leur donner avis de ce qu'il avoit conclu auparavant d'en venir à la signature du Contract. Tout cela alloit le mieux du monde, cependant le Comte qui n'auroit pas été content, s'il n'avoit joué une petite piéce de jeune homme à son futur beau-pere, avant même qu'il sortît de la chambre, avertit le Pere La Chaize de son dessein, qui retirant le Baron auprès de la fenêtre, comme pour lui parler en secret, se mit à l'entretenir avec chaleur sur le mariage de sa fille, les cérémonies qu'il y faudroit observer, et le train que son mari seroit obligé de lui donner. Cependant le Comte feignant

de les laisser en liberté par discretion, se jetta sur son lit dont les rideaux avoient été tîrez pas prévoyance, et le Compagnon du Pere étant entré dans la ruelle pour l'entretenir, ils commencerent une conversation muette, qui n'avoit pas moins de charmes pour eux que celle du Baron en avoit pour luî. Le lit branloit un peu ; c'étoit là tout le desordre, car d'ailleurs ils s'étoient mis l'un et l'autre dans une posture si propre à cacher leur jeu, que quand même la curiosité eût pris au Vieillard de les venir observer, il n'y auroit pu rien connoître. Mais le pauvre Baron étoit si attaché à son discours, qu'ils auroient pu, je crois, le faire tout à son nez, sans qu'il s'en fût aperçu. La Marquise prenoit un extrême plaisir à cette amoureuse tromperîe, et auroit été bien-aise de la recommencer trois ou quatre fois ; mais le Comte qui pour l'heure fut plus prudent qu'elle, parce qu'il en avoit de plus fortes raisons, lui fit comprendre que ce seroit trop s'exposer, et se levant fut joindre le Baron et le Pere, qui étoient encore enfoncez tous deux dans leur conversation. Les amitiez recommencerent de nouveau à la félicité des deux époux, et ensuite le Baron chargé d'embrassades et de protestations se retira, avec les deux Jesuites qui l'avoient amené.

Comme la joye, qu'il ressentoit d'avoir conclu une si bonne affaire, étoit extrême, il ne put se tenir d'en faire part à tous ses amis. Il en avertit particuliérement le Prince de Condé son Maître, qui s'étoit fort interessé dans cette affaire, parce qu'il aimoit le Baron comme un vieux serviteur de sa Maison, fort affectionné. Enfin la chose devint en peu de tems si publique, que le Cardinal en fut instruit dès le soir même par plus de quatre personnes, qui lui apprirent aussi la joye que le Prince de Condé en avoit témoignée. Le Ministre écouta cela d'une

maniére assez indifferente, mais la haine qu'il portoit au Prince, ne lui permettant pas de laisser passer aucune occasion, petite ou grande de le chagriner, il resolut de rompre ce mariage, qu'il se doutoit bien n'être pas volontaire ; ce qu'il fit en ordonnant aux Commissaires de juger le procez dès le lendemain à l'avantage du Comte, parceque, leur dit-il, que j'ai été informé qu'effectivement il avoit acheté le pucelage de cette fille par argent, et ne lui avoit point promis de l'épouser. Il n'en falloit pas davantage pour faire connoître aux Juges de quel côté étoit le bon droit, de sorte que n'en doutant plus, ils decreterent de leur « certaine science »: Que la Demoiselle Eleonor de Malleville, autorisée de Pierre-Louïs Baron de Malleville son pere en reparation de son honneur et promesse de mariage ; Contre Maximilien Auguste Comte d'Apremont défendeur, seroit déboutée de ses demandes comme non recevables, attendu que selon les dépositions de tel et telle, interrogez, confrontez et recollez plusieurs fois, elle n'avoit exigé de lui aucune promesse de mariage, mais seulement une somme de mille Louïs d'or, laquelle lui avoit été payée sur le champ en espèces courantes. Condamnant au surplus ledit Seigneur Comte à faire à ladite Demoiselle de Malleville une pension viagére de quinze cens livres pour son entretien; et à se charger de la nourriture de l'enfant qui proviendroit de la presente grossesse, au moyen de quoi il seroit relâché des prisons et mis en pleine liberté.

Telle fut l'équitable sentence des équitables Commissaires que le Cardinal avoit donnez au Comte d'Apremont, lequel fut agréablement surpris, quand on lui vint apporter sa délivrance bien signée, paraphée, et scellée en vêlin, de crainte que le papier ne fût pas assez fort.

Le Jesuite de son côté ne fut pas moins satisfait que le Comte : il avoit tiré cinq cens Louïs de cette affaire, s'etoit rendu ami des deux partis opposez, et se trouvoit entiérement à couvert du blâme, dont le Baron auroit pu le charger, si le Comte d'Apremont se fût sauvé après qu'il l'auroit mis hors de prison sur sa parole. La Marquise étoit dans une joye inexprimable voyant qu'elle pourroit desormais sans cruauté ni sans inquietude jouïr de son cher amant, et la Comtesse d'Apremont goûtoit toute la douceur de voir son fils tiré d'une affaire fort delicate, sans qu'il lui en coutât presque rien. Ainsi de tous les interessez il n'y eut que le pauvre Baron, sa femme et sa fille qui eussent lieü de s'affliger d'un succez si inopiné, et si contraire à leurs esperances. Le Pere La Chaize, qui feignoit toûjours de n'avoir eu aucune part dans la confidence du Comte, se plaignoit avec eux de sa mauvaise foi, entroit dans leur peine, et marquoit dans tous ses discours une extrême indignation de ce qu'il avoit voulu le rendre l'innocent ministre de ses mauvais desseins. Si bien que ce faux Jesuite à l'ombre de son hypocrisie trouvoit l'art de se ménager dans l'esprit des gens de bien dans le tems même qu'il les trompoit. Revenons à son intrigue avec la Duchesse de Vantadour.

Le Chevalier de Châtillon continuoit de la voir avec la derniére assiduité, se flattant, comme il est assez naturel aux jeunes gens qu'il en étoit le seul favorisé, ce n'est pas qu'il n'eût une assez grande experience des femmes pour savoir qu'il n'y a pas grand fond à faire sur toutes leurs protestations d'amour et de fidelité, mais comme l'excessive devotion de la Duchesse sembloit la tenir si éloignée de toutes les occasions de commerce, que quand elle en auroit eu toute l'envie du monde, il ne

lui auroit pas été possible de se satisfaire : outre que s'étant mise sur ce pied-là, elle s'étoit imposée à elle-même des mesures de bienséance et de modestie, qui font un obstacle presque invincible à toutes sortes d'amoureux desseins, il se persuadoit que tout cela joint à la nécessité de soutenir le caractére qu'elle avoit pris, ne lui permettoit pas de songer à aucune sorte d'engagement : car quant à celui qu'elle avoit pris avec lui, il le regardoit comme un effet tout particulier de sa bonne fortune et de son mérite, qui l'avoit forcée à franchir en sa faveur des bornes et des difficultez insurmontables pour tout autre.

Quelque prevenu que ce jeune Seigneur fût de soi-même, neanmoins il ne se reposoit pas si absolument sur la bonne foi de la Duchesse, qu'il n'éxaminât assez sa conduite : il remarqua les assiduitez du Pere La Chaize auprès d'elle, ses maniéres complaisantes et radoucies, quelques souris et quelques regards suspects jettez à la derobée, et jugeant fort sagement que si la Dame avoit à lui donner un compagnon dans ses travaux amoureux, elle ne pouvoit mieux choisir qu'un Religieux avec qui son honneur ne courroit que peu ou point de risque; il entra dans un soupçon si grand de la vérité, qu'il ne put s'empêcher d'en marquer quelque chose à la Duchesse qui le traita de fou et de visionnaire, et témoigna même un violent chagrin de ce qu'au lieu de l'amour et de la reconnoissance qu'elle avoit lieu d'attendre de lui pour tout ce qu'elle faisoit en sa faveur malgré ce qu'elle devoit à son époux et à elle-même, il étoit assez injuste pour la soupçonner d'un commerce criminel avec un saint Religieux qui ne la voyoit que pour la consoler dans ses afflictions et lui frayer le sentier de la felicité. (« A bon entendeur salut. ») Le Chevalier

se paya pour quelque tems de cette pieuse réponse, mais remarquant tous les jours des choses qui lui faisoient juger de plus en plus que leur commerce n'étoit pas tout-à-fait si pur et si degagé des sens qu'elle vouloit le lui persuader, il se résolut à les observer de si près qu'il s'assureroit de la vérité. Et se persuadant, que si le Reverend Pere étoit admis dans les privautez de la Dame, il jouïroit sans doute aussi bien des plaisirs de la nuit que de ceux du jour, il crut qu'il falloit épier auprès de la porte d'un certain escalier derobé, par lequel il avoit été plusieurs fois introduit. Il se trompoit pourtant dans ses conjectures; car bien qu'il fût vrai que la Duchesse comptât son Jesuite pour le meilleur de ses amans, toutefois elle n'avoit jamais voulu lui accorder une seule nuit, tant pour crainte du scandale qui auroit été extraordinaire si on étoit venu à en découvrir quelque chose, que parce que ces heures-là n'étoient ordinairement guéres vacantes. Mais comme le Chevalier ne savoit pas encore tout ce secret, il s'attendoit bien à surprendre mon galant au bonnet triangulaire en flagrant delit. Pour cela il quitta ses habits, se frotta le visage et tout le corps de bouë, prit un bâton en sa main, et quoi que ce fût au milieu de l'hiver, se couvrit de méchants haillons tout percez, et en ce pitoyable équipage il fut sur les onze heures prendre son poste à cent pas de la petite porte, où il se mit à demander l'aumône d'un ton aussi piteux, que s'il n'avoit pas su où coucher. Il n'est pas besoin de dire qu'il souffroit beaucoup, car il gêloit à pierre fendre. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui, c'est qu'il perdit son tems et sa peine, car il n'aperçut rien cette nuit-là. Neanmoins ne se rebutant pas, il retourna le lendemain au même lieu et dans le même équipage; mais à peine y eut-il demeuré une heure qu'il aperçut un homme

couvert d'un grand manteau gris, qui passa deux ou trois ſois devant la porte, examinant si personne ne le voyoit, et qui l'ayant remarqué s'en vint à lui le nez caché sous son manteau, et lui demanda ce qu'il ſaisoit là ; le ſeint mendiant lui répondit, qu'il attendoit la charité des gens de bien, qu'il étoit un pauvre malheureux étranger, dont l'extrême disette et le manque de connoissance le mettoient dans la nécessité de coucher dehors, et d'y mourir de froid, si quelque bonne ame n'avoit compassion de lui. Sur cela l'homme au manteau gris tira un écu de sa poche, et le lui mit dans la main, lui disant qu'il allât chercher gîte quelque part avec cet argent, et qu'il se retirât de là. Le mendiant lui donna mille benedictions, et voulut commencer à dire son chapelet, et reciter les sept Pseaumes Pénitentiaux à son intention ; mais le manteau gris qui ne demandoit que son absence et non pas ses priéres, lui commanda si absolument de se retirer, qu'il fut contraint de rengainer ses oraisons ; alors ſeignant de ſaire quelques efforts pour se lever, il s'écria tout d'un coup lamentablement que ses jambes étoient gelées, et qu'il ne pouvoit plus se remuër ; et ſaisant là-dessus mille exclamations, il sembloit se desesperer. Mais il ſallut bien-tôt changer de note, car l'inconnu jugeant qu'il y avoit de la ſorfanterie dans le fait du gueux supposé, tira son épée, et lui en donna trois ou quatre grands coups sur la tête et sur les épaules, accompagnez d'autant de Mor..... qu'il le tueroit, de sorte que pour éviter la ſurie de ce Diable de frappeur, il gagna au pied le plus vite qu'il put.

Cette malheureuse aventure fit faire des reflexions bien chagrines au pauvre Chevalier, car naturellement il n'étoit pas homme à se laisser battre gratis. D'ailleurs il jugeoit par la vigoureuse charge qu'il avoit soufferte,

qu'elle ne partoit pas de la main d'un Jesuite, et qu'ainsi il falloit qu'il eût quelque autre rival dont il ne se doutoit point. Il rêva toute la nuit aux moyens dont il se serviroit pour le découvrir. De reprendre ses haillons du soir précedent, il étoit trop dangereux, et même assez inutile, puis qu'ayant parlé en propre personne à celui qu'il cherchoit, il n'avoit pu néanmoins le reconnoître. D'y aller avec ses gens bien armé, et jetter d'abord sur le quarreau celui qui entreroit, c'étoit s'exposer à tuer quelqu'un de ses plus intimes amis, ou à être tué lui-même : enfin à force de songer il trouva le secret de les surprendre dans l'action propre sans peril ni danger, et de se venger, s'il le trouvoit à propos, et voici comme il fit. Il y avoit au bas de cet escalier derobé, dont nous avons parlé, un petit reduit où l'on mettoit quelquefois du charbon, il s'y cacha le soir après qu'il eut pris congé de la Duchesse, et le fit si adroitement que personne ne s'en aperçut. Sur le minuit ou environ il vit entrer un homme qui avoit ouvert la porte avec un passe-partout, et qui étoit aussi couvert d'un manteau, dont il ne put distinguer la couleur à cause de l'obscurité, mais il ne douta point que ce ne fût celui du soir passé; et dans cette pensée il attendit avec beaucoup d'impatience autant de tems qu'il jugea qu'il en falloit pour les premiéres amitiez et pour se deshabiller et se mettre au lit. Après quoi bien resolu de tuer celui qui l'avoit si maltraité, il monta en haut tout furieux le pistolet à la main, et ouvrant la porte de la chambre avec un passe-partout dont il étoit aussi muni, il s'en alla tout droit au lit, en jurant comme un Bas-Breton qui voit sa charrette embourbée. Mais il fut bien surpris quand il reconnut le Chevalier de Lorraine son plus intime ami, et qui plus est le favori de Monsieur Frere du Roi.

Que Diable ſaites-vous ici, Monsieur? lui dit-il.

Parbleu, Chevalier, répondit Monsieur de Lorraine, tu vois, *cy trastullamo un pocco*, et toi que veux-tu dire avec ton pistolet rouillé?

Par la ventre... repartit Châtillon, il n'est point si rouillé qu'il n'eût bien chassé la boure dans le corps à tout autre qu'à vous, que j'aurois trouvé ici.

Je vois bien ce que c'est, reprit le Chevalier de Lorraine, tu baisois Madame de Vantadour, et tu croyois être le seul, j'ai été dans la même pensée que toi, mais nous nous sommes trompez tous deux.

Par votre ſoi, Mr., interrompit Châtillon, dites-moi si c'étoit vous que je vis hier comme j'étois déguisé en gueux.

Le Chevalier de Lorraine lui répondit, que non-seulement ce n'étoit point lui, mais qu'il ne savoit pas même de quoi il lui parloit. Si cela est, dit Châtillon, nous avons donc plus d'un confrére, et là-dessus il lui conta en peu de mots ses soupçons à l'égard du Pere La Chaize, et l'aventure de la nuit passée à la reserve des coups de plat d'épée qu'il lui cacha discrétement. Le Chevalier de Lorraine lui apprit en revanche tout ce qu'il avoit pu découvrir de son côté, et s'étant ainsi mutuellement animez contre la pauvre Duchesse, qui étoit plus morte que vive, ils la traiterent comme la derniére des garces, lui dechirerent la chemise, lui donnerent vingt claques sur les fesses, la traînerent accorche-cul par la chambre, et encore eut-elle assez de peine à les empêcher de rompre les vitres, et de jetter les meubles par les ſenêtres. Ce ne ſut qu'à force de priéres et de supplications qu'ils lui firent grace du vacarme. Mais à cela près elle eut à souffrir d'eux toutes sortes d'indignitez. Cependant comme elle avoit le corps très-beau, leur

appetit brutal s'étant reveillé à force de la voir nuë, ils se coucherent avec elle dans le lit, et la prirent l'un par derriére, et l'autre par devant, tous deux en même tems; puis par en haut et par en bas ils exercerent sur son corps tout ce que la Dupré leur avoit appris des plus sales débauches, et lui firent confesser que jamais elle ne s'étoit trouvée à semblables nôces.

Cependant comme si cette nuit eût été particuliérement destinée aux aventures, il en arriva une autre dans la même maison, qui les obligea de donner quelque relâche à la malheureuse Duchesse. Le Duc de Vantadour avoit fait débauche tout le jour de son côté avec le Prince d'Elbeuf, Liguerac, le Prince de Morbec, Ambreville, le petit du Val, et cinq ou six autres coupe-jarêts comme ces deux derniers. Quand ils furent bien souls de vin et de femmes, ils proposerent d'aller tirer les manteaux sur le pont Saint Michel, divertissement qui pour lors étoit fort en vogue parmi les jeunes gens de la Cour. Ils en atrapperent trois ou quatre, deux montres, autant d'épées et quelque trente pistoles d'argent monnoyé, et malheureusement pour le Duc de Vantadour, tout cela fut donné en garde à ses valets, parce qu'il n'y en avoit point d'autres. Le dessein étoit de le porter ensuite dans un certain lieu attitré, où on leur donnoit à boire et à manger pour la valeur des choses qu'ils avoient attrapées : mais lors qu'ils étoient sur le point de se retirer, ils furent joints par les Archers du Guet, qui les voulurent arrêter : il fallut se défendre, car de se laisser prendre par ces coquins, il n'auroit été ni sûr ni honorable : les voila donc aux mains, et comme les voleurs étoient une douzaine contre les autres, qui ne faisoient que sept en tout, ils en mirent d'abord deux sur le quareau, de sorte qu'il n'en restoit plus que cinq. (Par parenthèse, quand nous

disons les voleurs, nous entendons la bande du Duc; car ce terme est équivoque.) Quoi qu'il en soit, pendant tout ce carnage les valets craignant d'être saisis chargez du butin, et n'ayant pourtant pas envie de le laisser, gagnerent au pied le plus promptement qu'ils purent; les Archers qui s'en aperçurent, se doutant que ceux-là étoient les véritables voleurs, et que ceux avec qui ils avoient affaire, n'étoient entrez dans la querelle qu'accidentellement, quitterent ceux-ci pour courir après les ſuyars. Ce n'étoit pas ce que le Duc demandoit, car si ses valets avoient été pris, il n'y auroit eu guéres d'apparence, qu'il s'en ſût tiré bagues sauves; de maniére que pour éviter ce desordre il se mit à poursuivre ceux qui poursuivoient ses gens. Par bonheur pour lui, les drôles eurent assez d'esprit pour laisser tomber d'espace en espace une partie de leur butin, ce qui retarda la course des Archers, en sorte qu'ils ne purent les joindre qu'à l'Hôtel de Vantadour, où ils s'étoient retirez. Le Duc y arriva un moment après eux, et trouvant sa maison investie par une trentaine de ces hapechars; car la troupe avoit considerablement grossi en chemin, il leur demanda avec la même fierté que s'il n'avoit rien vu, ce qu'ils cherchoient, et ne voulant rien écouter leur dit qu'ils étoient des insolens et des coquins, qu'il les feroit tous pendre, et leur commanda de se retirer dans le même moment, ce que les Chevaliers du Guet ayant refusé, disant qu'ils vouloient avoir les voleurs qui s'étoient sauvez dans son Hôtel, il donna un coup de sifflet, et aussi-tôt il sortit vingt grands coquins armez de mousquetons et de pistolets qui firent ſeu sur le Guet, lequel se déſendit encore, si bien que la tuerie recommença de nouveau avec un grand bruit de coups de ſeu, d'armes blanches, et de plusieurs voix conſuses.

Le Chevalier de Lorraine, et le Chevalier de Châtillon, qui étoient alors occupez à tourmenter la pauvre Duchesse, comme nous l'avons expliqué, surpris de ce tintamare, s'habillerent au plus vîte, prirent leurs armes et descendirent en bas, où ils trouverent encore le Duc dans la mêlée, qui se battoit comme un Lion, et n'étoit pas peu embarrassé avec ses gens; parce qu'à mesure qu'ils tuoient des Archers, il en arrivoit d'autres. Nos deux Chevaliers le voyant ainsi intrigué, se jetterent de son côté à la faveur de la nuit, feignant de se trouver là par hazard, et payerent si bien de leur personne, qu'enfin le Guet se retira avec sa courte honte, laissant six blessez et quatre morts étendus sur la place. Le Duc qui ne se doutoit nullement du manège que ces deux Messieurs venoient de faire chez lui, les remercia de leur honnêteté, ensuite de quoi ils se conseillerent tous ensemble, et il fut resolu que pour éviter ou le Châtelet ou la Bastille, ou peut-être quelque chose de pis, chacun s'absenteroit jusques à ce que l'affaire fût étouffée.

A quelque chose malheur est bon; c'est un vieux proverbe que je trouve bien pensé, et dont la Duchesse éprouva lors la vérité. Car si tout cela ne fût point arrivé, il est certain que les deux Chevaliers n'auroient pas manqué de publier à la Cour les desordres de sa conduite dans la chaleur de leur mécontentement; au lieu que leur bannissement volontaire les ayant obligez d'abord au secret, et le tems ayant un peu moderé leur ressentiment, ils furent dans la suite assez honnêtes pour s'en taire, et se contenterent de ne la plus voir.

Quelqu'un dira, sans doute, que voila une discrétion bien admirable en deux hommes du caractére et du genie de ceux-ci, particuliérement après une infidélité comme celle de la Duchesse, et les traitemens injurieux qu'ils

lui avoient faits. Qu'il y ait de la vraisemblance à la chose ou non, elle est pourtant comme je la rapporte, c'est tout ce que je puis dire là-dessus. Après quoi j'avouerai que franchement il n'y avoit guéres lieu de l'esperer ainsi; la Duchesse elle-même n'osoit s'en flatter. Elle croyoit toûjours que les Chevaliers alloient la perdre de reputation dans le monde, et ne pouvant se resoudre à essuyer toutes les railleries cruelles qui lui en seroient faites, elle resolut de s'aller confiner dans la Basse-Normandie, en attendant qu'elle sût comment tout iroit. Ce qui la porta à choisir cette retraite si éloignée preferablement à une autre plus proche de Paris, fut le voisinage de sa belle-sœur la Comtesse de St. Geran : non pas que son amitié et son attachement pour cette vertueuse Dame, qui lui touchoit de si près, fût le motif de son choix ; elle en avoit un au contraire tout opposé aux mouvemens de la bienveillance, et même de la nature comme on le verra bien-tôt.

Le Comte de St. Geran, qui étoit frere de la Duchesse, possedoit quantité de belles terres, qu'elle regardoit quasi comme siennes, parce que le Comte n'ayant point d'enfans, elles devoient lui revenir comme à la plus prochaine heritiére ; mais Dieu ayant permis qu'au bout de dix années de stérilité la Comtesse devint grosse, toutes les esperances de la Duchesse de Vantadour s'évanouïrent. Il y avoit déja quelques jours qu'on lui avoit écrit cette nouvelle, quand elle eut le malheur d'être surprise par le Chevalier de Châtillon avec le Chevalier de Lorraine, et cette derniére aventure ayant achevé de la resoudre à quitter Paris, elle prit avec elle la Brinvilliers, sa bonne amie, et s'en alla à sa terre de Ste Marie du Mont, dans le dessein d'empêcher les suites de cette fâcheuse grossesse qui devoit

lui enlever tout d'un coup soixante ou quatre-vingt mille livres de rente.

La Brinvilliers lui avoit promis de donner à la Comtesse un certain bouillon agréable, qui sans lui faire aucun mal, ne laisseroit pourtant pas d'agir avec tant de force, que son fruit se perdroit, comme si au lieu d'une véritable grossesse, elle n'avoit eu qu'une interruption de ses ordinaires. Mais quand cette habile operatrice fut arrivée, elle trouva que la grossesse étoit si avancée qu'il n'y avoit plus moyen de se servir de cette voye. La Duchesse en fut au desespoir, et pria la Brinvilliers d'empêcher l'heureux accouchement de la Comtesse à quelque prix que ce fût. La Brinvilliers lui répondit que cela ne seroit pas difficile, pourvu qu'elles eussent une ou deux personnes affidées qui portassent l'enfant dans la mer, ou qui l'enterrassent aussitôt après que Madame de St. Geran auroit accouché. S'il ne tient qu'à cela, dit la Duchesse, notre dessein ne peut manquer de réüssir, n'avons-nous pas assez de beauté pour mettre entiérement dans nos intérêts quelqu'un de ses domestiques, et si l'amour seul ne suffit pas pour les gagner tout-à-fait, ne pouvons-nous pas y joindre les presens, et l'esperance d'une grande fortune ? Nous y trouverons notre compte de toutes les façons, ajouta-t-elle ; car enfin quel plaisir seroit-ce pour nous de demeurer dans ce triste desert sans société d'aucun homme ? Nous sommes jeunes, profitons d'un tems si agreable, et qui dure si peu. La Brinvilliers, qui étoit tout-à-fait de la complexion et de l'humeur de la Duchesse, entra fort dans son sentiment : tout ce qui lui faisoit de la peine, étoit que peut-être ces marauts-là, après avoir joüi de leurs plus douces faveurs, auroient assez d'ingratitude pour le divulguer. Mais son esprit ingenieux trouva d'abord un expedient

pour prevenir ce malheur, qui ſut de s'en servir pour une experience de ses poisons, après que l'une et l'autre s'en seroient servies pour apaiser le ſeu de leur passion, et que par leur moyen elles auroient détruit l'enſant de la Comtesse. La Duchesse applaudit à la pensée de la Brinvilliers d'autant plus qu'elle y trouvoit un autre avantage ſort considerable, touchant le secret du crime qu'elles avoient eu premiérement en vûë ; car en ſaisant mourir ceux qui en auroient été les ministres, et qui seuls en auroient connoissance, il étoit vraisemblablement impossible que jamais il fût découvert. Il ne restoit donc plus qu'à se determiner sur le choix de ceux qui devoient être leurs malheureuses victimes. La Duchesse avoit un Maitre d'Hôtel nommé du Bois, qui ſaisoit l'homme d'esprit et l'empressé auprès de tout le monde, et qui d'ailleurs n'étoit point mal fait. Comme il savoit que la Brinvilliers étoit ſort amie de la Duchesse, il tâchoit de se mettre particuliérement bien dans son esprit par toutes les honnêtetez dont il pouvoit s'aviser. Ce fut sur ce pauvre homme qu'elle jetta les yeux, et le Valet de chambre de la Comtesse ſut celui que la Duchesse élut parmi tous ses domestiques pour en ſaire ce qu'elle avoit resolu.

La Brinvilliers ne tarda pas long-tems à venir à bout de son Maître d'Hôtel. Elle ſeignit pendant quelques jours de prendre un singulier plaisir à ses services, causoit volontiers en particulier avec lui, et dans toutes ses conversations lui témoignoit tant d'amitié qu'il se persuada ſacilement qu'elle sentoit pour lui quelque chose de plus touchant encore : quand on a bonne opinion de soi, on se flatte toûjours aisément sur ce chapitre. Que ne peut-on point penser lors qu'une ſemme donne aussi beau jeu que le ſaisoit la Brinvilliers, et qu'effecti-

vement elle en veut venir à la conclusion. Le pauvre du Bois se crut tendrement aimé, et l'amour d'une femme de qualité le comblant d'honneur au dessus de toute son ambition, il l'aima éperdument, et jusques au point de tout sacrifier pour elle. Neanmoins l'extrême difference qu'il y avoit de lui à elle, le retenoit dans un respect dont il ne seroit jamais sorti, si la Brinvilliers ayant remarqué l'effet de ses artifices, n'eût ſait les premiéres avances, et ne se fût expliquée en termes si intelligibles, que le pauvre miserable ne put plus douter de sa pretenduë bonne ſortune. Jamais homme ne fut si content, il estimoit sa conquête au dessus de tous les Empires du monde. et n'auroit pas voulu changer son bonheur avec celui du plus glorieux Monarque.

D'un autre côté la Duchesse ſaisoit les doux yeux au valet de chambre de sa belle sœur, lui disoit souvent qu'il étoit digne d'une meilleure ſortune, et qu'elle vouloit le tirer de la nécessité de servir. Elle admiroit son adresse à peigner, jusques à ne vouloir point qu'aucun autre que lui touchât à ses cheveux, pendant tout le tems qu'elle demeura là. Cependant un jour qu'elle avoit destiné pour l'employer à toute autre chose qu'à cela, elle prit soin d'écarter ses femmes en leur donnant à chacune quelque commission ; ainsi ce garçon resta seul dans la chambre, et elle se mit dans une negligence si affectée, que tout autre que lui en auroit été ému. Que le Lecteur se represente une très-belle femme qui n'a ni jupe ni bas, et qui n'est couverte pour tout habit que d'une chemise ſort fine, et d'une robe de chambre qui n'étant point ſermée par en haut, laisse tous les tetons entierement découverts : voila l'équipage où étoit la Duchesse quand elle lui dit de la venir peigner. Ce pauvre garçon brûlant dans son harnois s'approcha tout

interdit, sans savoir quasi ce qu'il vouloit faire; son teint étoit enluminé comme celui d'un Cherubin, ses mains tremblantes; et ses yeux enflammez, au lieu de regarder aux cheveux, étoient attachez sur ces deux tetons, qu'il sembloit devorer. La Duchesse qui voyoit son trouble, jugeant aussi qu'il étoit tems de le faire parler, et qui plus est d'agir, lui dit en rougissant par une feinte pudeur. qu'est-ce, La Porte? c'est ainsi qu'il s'appelloit, il me semble que tu regardes mon sein fort attentivement, ne te feroit-il point d'envie? Helas, Madame, répondit-il, que trop pour mon repos; permettez-moi, je vous supplie, de me retirer; car je brûle, je n'en peux plus. Comment, reprit la Duchesse, si tu es si malade pour le voir seulement, que deviendrois-tu si je te permettois de le manier? Ha! repondit-il, j'en mourois, Madame. Il faut que nous voyons cela, dit-elle ; en même tems elle l'embrassa par les reins assise qu'elle étoit, et l'attira sur elle. Le drôle, qui n'étoit point stupide, ne se fit pas prier plus long-tems, et usa si bien de la liberté qu'on lui accordoit, que pour ce matin la Duchesse en fut satisfaite. Le lendemain suivit de même et plusieurs autres jours après ceux-là. Mais comme cela n'étoit proprement qu'un accessoire à ce qu'elle vouloit de lui, et que pour l'y resoudre à coup sûr, il falloit prendre bien ses mesures, elle lui fit un jour des caresses extraordinaires, lui accorda toutes les libertez que sa passion lui put suggerer, enfin l'enyvra de plaisirs, et pour le mettre entiérement hors d'état de lui rien refuser, lui fit present de cinquante pistoles, et lui promit en pur don une petite Terre de quinze cens livres de rente, dont elle s'engagea de lui passer dans peu un Contract de rente simulé; lui jurant au reste que ce n'étoit que le moindre des bienfaits qu'il pouvoit attendre d'elle : qu'il falloit

qu'il se retirât du service, et qu'elle l'entretiendroit honnêtement dans le monde. Après tant de promesses si avantageuses, et accompagnées de tant de marques d'une véritable passion, elle lui fit enfin confidence de son secret, mais ce ne fut pas sans avoir auparavant exigé de lui les sermens les plus execrables, et s'être informée avec la derniére precaution s'il l'aimoit assez pour executer aveuglément tout ce qu'elle lui demanderoit. Enfin elle fit tant de cérémonies auparavant de s'expliquer, et se servit de tant de detours, que La Porte qui pensoit qu'on lui alloit demander d'assassiner le Roi, ou d'entrer en commerce avec le Diable, fut tout étonné quand il vit qu'il n'étoit question que de noyer un enfant ou de l'enterrer après qu'on l'auroit tué; de sorte que regardant cela comme une petite bagatelle, il promit sans balancer à la Duchesse de la servir en cela et en toute autre chose avec une fidélité et un attachement, dont elle lui sauroit sans doute bon gré.

La Brinvilliers de son côté avoit si bien fait auprès de son Maître d'Hôtel, qu'il étoit entré dans le même complot, avec d'autant plus de facilité qu'il servoit sa Maîtresse en même tems qu'il obligeoit celle dont il recevoit tant de marques d'amour.

Toutes choses ainsi preparées, et la Comtesse de St. Geran se trouvant près de son terme, la Duchesse de Vantadour jugea qu'il étoit tems de faire leur coup. Elle pria donc sa belle-sœur de venir passer quelques jours à Sainte Marie, qui est un lieu fort agreable, particuliérement dans la saison qu'il faisoit alors; car le Printems étoit déja assez avancé. La Comtesse ne mena avec elle qu'une femme de chambre, qui étant encore de trop pour les desseins de la Duchesse, on trouva moyen de l'envoyer à la maison de sa Maîtresse pour y

prendre une certaine cassette ingenieuse qu'on vouloit voir, et dès qu'elle ſut partie, on servit la collation; mais à peine eut-on fini de manger que la Comtesse se sentit saisie d'un sommeil si pressant, que malgré tous les efforts qu'elle fit pour y resister, elle ſut obligée de s'aller mettre au lit, où elle s'endormit, ou pour mieux dire, tomba dans une léthargie si proſonde qu'on eut bien de la peine à l'en retirer au bout de quatre jours. Cependant la Brinvilliers qui s'étoit mise sur le pied de Medecin depuis long-tems, s'empressoit en apparence pour la secourir, et lui coula dans la gorge par un entonnoir une certaine liqueur, dont la violence la fit accoucher sur le champ sans qu'elle en ressentit rien. Il n'y avoit alors dans la chambre que la Duchesse, elle et le Maître d'Hôtel avec le Valet de chambre, qui étoient de la conspiration : de maniére que la Duchesse ne doutant nullement du secret se rejouïssoit avec sa bonne amie de leur heureuse réüssite, et prenant ce petit enſant nouveau né, lui enſonça le poulce dans le crane, ne croyant pas qu'il en fallût davantage pour le ſaire mourir; après quoi elle le remit entre les mains de ces deux hommes, et leur dit de le porter dans la mer. Cela ſait elle mit dans le lit de la Comtesse une grande quantité de sang de bœuſ caillé, et aussi-tôt fit appeller toutes ses femmes et leur montra ce sang, comme s'il fût sorti tout ſraîchement du ventre de la Comtesse. Et la Brinvilliers raisonnant là-dessus doctoralement, dit que tout cela étoit provenu de la retention de ses ordinaires, et lui avoit tellement enflé le ventre, qu'elle s'étoit toûjours flattée d'être grosse; ajoutant à cela, que les vapeurs grossiéres et malignes de cette pourriture étoient la cause des grands maux de tête dont la Comtesse s'étoit toûjours plainte, et particuliérement de la léthargie où

elle étoit tombée; enfin elle parla si savamment de la cause et des effets que personne ne douta de la vérité de son dire. On prit donc tout ce sang que l'on mit dans une grande chaudiere de cuivre, pour le faire voir à la Comtesse quand elle seroit revenuë à elle; et l'on feignit de prendre tous les soins imaginables pour la reveiller, mais dans le fond on ne fit rien de ce qu'il falloit jusques au quatriéme jour, parce qu'on étoit bien aise de laisser corrompre ce sang à un point qu'il ne fût plus possible d'y rien connoître. En effet quand la Brinvilliers jugea qu'il étoit venu dans un tel état, que les plus habiles Chirurgiens y auroient été trompez, elle donna à la Comtesse un contrepoison qui lui ranima les esprits si efficacement qu'elle revint, mais si foible, si abattuë, et dans un si pitoyable état, qu'il y avoit tout sujet de craindre pour sa vie. Néanmoins comme elle étoit d'un assez bon temperament, elle reprit ses forces peu à peu, et sa santé se retablissant elle se leva un mois après. Cependant elle étoit dans une affliction sans égale de la fausse couche qu'elle croyoit avoir faite; car on lui avoit montré tout ce sang pourri, et elle ne se doutoit point du tour qu'on lui avoit joué. Le Comte son mari fut celui qui connoissant mieux le caractere d'esprit de la Duchesse, et sachant presque indubitablement que sa femme étoit grosse, en soupçonna davantage la supercherie. Mais comme il auroit été absolument inutile de marquer ce qu'il en pensoit, puis que c'étoit une chose où l'on ne voyoit goutte, il aima mieux dissimuler que de se plaindre en vain ou mal à propos.

A l'égard de l'enfant que nous avons laissé entre les mains du Maître d'Hôtel et du Valet de chambre, il ne fut ni jetté dans la mer ni enterré, comme les ordres de la Duchesse portoient. Ces deux miserables touchez de

compassion du sort de cet innocent, et saisis de l'horreur d'un crime où ils ne se portoient que par un excès de complaisance, resolurent ensemble de le sauver, et au lieu de le jetter dans la mer, comme ils avoient promis, le porterent à un village nommé Saint Sauveur, qui est à trois lieuës de Sainte Marie, où ils le confierent à la garde d'un homme et d'une femme de leur connoissance pour le nourrir, et leur donnerent 20 écus, après les avoir chargez de tenir cela secret sur peine de la vie; leur faisant entendre, que s'ils en parloient à qui que ce fût au monde, il y avoit un grand Seigneur qui les feroit poignarder infailliblement, et que si au contraire ils en avoient soin comme de leur propre fils, et le faisoient passer pour tel, un jour viendroit que cet enfant reconnu leur feroit leur fortune et les enrichiroit d'une telle maniere qu'ils n'auroient plus besoin de travailler ni eux ni leurs enfans. Après cela ils revinrent à la maison, et dirent à la Duchesse et à la Brinvilliers qu'ils l'avoient porté trois ou quatre lieuës de là, et l'avoient jetté dans la mer, avec une grosse pierre au cou. Depuis ce jour-là ils consultoient assez souvent ensemble sur le dessein qu'ils avoient formé d'avertir de tout le Comte et la Comtesse, parce que l'amour des deux Dames, et les grands biens qu'ils en attendoient, les empêchoient de satisfaire aux mouvemens de leur conscience. Cependant ce fut ce même retardement qui leur causa la mort. Car la Duchesse et la Brinvilliers craignant ce qui effectivement seroit enfin arrivé; et ne voulant point souffrir dans le monde des gens qui sussent tant de leurs affaires, envoyerent ceux-ci au Royaume des morts par la plus courte voye, du moins le Valet de chambre, car il ne vêcut pas un quart d'heure après que la Brinvilliers lui eut donné le poison. Pour ce qui est du Maître

d'Hôtel, comme elle s'en doutoit moins, elle voulut faire sur lui un essai d'un poison lent dont elle avoit depuis peu inventé la composition : de maniére que ce pauvre malheureux se sentit consumer pendant plus de deux mois d'une fiévre lente qui le fit devenir sec comme un véritable squelette : alors voyant qu'il approchoit de sa derniére heure, et jugeant bien que ni le Valet de chambre ni lui ne mouroient pas sans quelque secours étranger, il envoya chercher le Curé du Village, afin qu'il vint recevoir sa confession, après laquelle il lui avoua les choses comme elles étoient, le chargeant qu'après sa mort il donnât avis de la chose comme elle s'étoit passée, au Comte de Saint Geran, et peu après il mourut.

Le Curé ne s'acquitta pourtant point de la commission dont il s'étoit chargé; il avoit remarqué dans la confession du défunt, que la Duchesse de Vantadour étoit une femme qui par le moyen de son amie la Brinvilliers pouvoit facilement mettre un homme au rang des trépassez; et comme il ne se sentoit encore aucune tentation d'aller prendre séance parmi eux, il aima mieux, de crainte d'accident, tenir son secret par devers lui, que de s'exposer, en le declarant, à la haine et à la vengeance d'une personne si puissante et si redoutable. Ainsi la Duchesse contente de son expedition, et jouïssant de son crime s'en retourna à Paris, où nonobstant tout ce qui lui étoit arrivé avec les Chevaliers de Lorraine et de Châtillon, elle imposa plus qu'auparavant à tout Paris et à la Cour, par ses mines de devotion; et dans le secret de l'alcove se donna carriére avec ses amans, et principalement avec son cher Pere La Chaize, lequel nous laisserons encore pour quelque tems, parce que le Lecteur sera sans doute bien aise d'apprendre la suite de l'histoire que nous venons de reciter, et qui est si véritable dans toutes ses

circonstances, qu'il n'y a pas un Avocat au Palais qui n'en ait connoissance.

Il y avoit environ dix ans que Madame de St. Geran avoit accouché sans s'en être aperçûë, et de la maniére que nous l'avons raconté, quand cette Comtesse revenant de Vallogne, petite Ville du Coutantin, son carrosse rompit dans le Village de Saint Sauveur; plusieurs enfans s'assemblerent autour pour voir cet embarras, comme c'est l'ordinaire des petits villageois, et entre ceux-là le fils de la Comtesse se trouva aussi. Il étoit tout-à-fait blond, le teint assez beau, il avoit de l'esprit plus que n'en ont ordinairement ceux à qui la naissance ne donne qu'un sang grossier, et outre tout cela il ressembloit si parfaitement à Monsieur de Saint Geran son pere, que la Comtesse ne put s'empêcher de le remarquer, et cette ressemblance jointe avec les mouvemens de la nature, lui faisant aimer cet enfant dès qu'elle le vit, elle s'informa curieusement du paysan qui il étoit, à quoi il répondit franchement et sans déguiser; et lui raconta sur l'heure en quel tems et comment il lui avoit été remis, ajoûtant que ceux qui le lui avoient donné étoient morts. La Dame qui n'étoit pas connuë du Villageois, lui ayant demandé s'il connoissoit bien les personnes qui lui avoient apporté cet enfant, il répondit avec la même sincerité qu'oui, et que c'étoient le Maître d'Hôtel de la Duchesse de Vantadour et le Valet de chambre de la Comtesse de St. Geran, l'un nommé Du Bois, et l'autre La Porte. Alors la Dame faisant réflexion aux mouvemens secrets qu'elle avoit ressenti en voyant ce petit garçon, à la ressemblance extraordinaire qu'il avoit avec son pere, au tems, aux circonstances, et aux personnes, ne douta quasi point qu'il ne fût veritablement son fils, et dans cette pensée elle l'emmena avec

elle, et le presenta au Comte son mari, lequel n'ayant jamais pu se guerir des soupçons qu'il avoit conçus contre la Duchesse, entra tout-à-fait dans le sentiment de sa femme. Comme ils en prenoient un fort grand soin, ils ne demeurerent pas plus long-tems que jusque au lendemain à s'apercevoir de la fosse qu'il avoit dans la tête; mais ils ne pouvoient juger comment cela lui étoit arrivé; ils s'en informerent au pere et à la mere putatifs, qui leur dirent que quand ces deux hommes l'avoient apporté il étoit ainsi, et qu'ils leur avoient dit que c'étoit une personne qui l'ayant voulu tuer, lui avoit enfoncé le pouce dans le crane, qui avoit obéï comme une pâte molle sous le cachet sans rompre, et que depuis la marque lui en étoit toûjours demeurée. Cette nouvelle circonstance les persuada de plus en plus de ce qu'ils soupçonnoient fortement. Si bien que le Comte ne craignit point d'entreprendre sa sœur sur cette affaire. Il obtint même permission de faire publier des monitoires et des interdits dans toutes les Paroisses voisines : ce qui ayant fait parler le vieux Curé, il declara tout ce qu'il avoit appris du Maître d'Hôtel. Néanmoins comme cela ne faisoit pas une entière preuve, et que la Duchesse avoit de grands amis, le procez traîna dans une longueur extrême, et fut renvoyé de Jurisdiction en Jurisdiction, et de Cour en Cour, jusques à ce qu'enfin il fut terminé par un Arrêt qui declara le jeune homme fils legitime du Comte de St. Geran, toutefois sans condamner la Duchesse de Vantadour à rien. Mais cela n'empêche pas que tout le monde ne soit assez instruit de la verité de l'histoire; et il ne faut que la demander à ce jeune Comte; car son pere est mort presentement, il la contera d'un bout à l'autre, à qui voudra l'entendre, et lui montrera le creux qui est encore aujourdhui dans

son crane à l'endroit où la Duchesse avoit appliqué le pouce. Nous nous sommes peut-être un peu trop étendus sur l'histoire particuliére de la Duchesse de Vantadour, mais qu'importe, pourvu que le Lecteur ne soit pas ennuyé; mon principal but est de le divertir en lui apprenant ce qu'il ne sait pas : si je réüssis à ce que je me suis proposé, n'ai-je pas lieu d'être content ? Quoi qu'il en soit, je reviens au Pere La Chaize. La longue intrigue qu'il avoit euë avec la Duchesse ayant un peu rallenti leurs premiéres ardeurs, ils couroient grand risque de se lasser bien-tôt l'un de l'autre, quand la lettre du Pere de Vaux, qui l'appelloit à Dijon, vint tout à propos pour terminer, ou du moins donner trève à un commerce languissant, qui tendoit visiblement à sa fin. Le Pere fit part de ses ordres à la Duchesse, à qui il ne manqua pas d'exagerer la douleur qu'il ressentoit d'être obligé de la quitter; et la Duchesse qui ne lui devoit rien sur le chapitre de la feinte, s'acquitta parfaitement bien des cérémonies requises dans une pareille separation. Le Reverend fut aussi prendre congé de la Brinvilliers, qui lui jura une amitié éternelle, et lui offrit ses services au cas que dans la poursuite de quelque dignité il se trouvât incommodé d'un fâcheux concurrent. Des offres si honnêtes n'étoient point à refuser, aussi promit-il à l'obligeante Dame que dans l'occasion il prendroit la liberté de l'en faire souvenir. Enfin il partit et s'en alla à Dijon, où il trouva de la besogne toute taillée. Nous avons rapporté assez au long dans la precedente histoire, comment il s'y prit pour gagner la niéce du vieux Président; la fâcheuse aventure qui lui arriva, lors que voulant se sauver de la chambre de sa belle par la fenêtre, il demeura suspendu aux grilles de dessous, la colére des autres Jesuites contre lui, et le danger qu'il

courut d'être mis *in pace*, c'est-pourquoi nous y renvoyerons le Lecteur, nous contentant de reprendre le fil de sa vie au tems qu'il fut arrivé à Rome en qualité de Secretaire de l'Assistant General Barbin.

Quand on arrive dans une Ville où l'on n'a jamais été, on ne peut pas faire connaissance tout d'un coup avec les Dames, sur tout en Italie où elles sont extrêmement resserrées, et d'un accez fort difficile. Il faut attendre que le tems et l'occasion nous procurent cet avantage, et cependant prendre patience. Le Reverend Pere à l'honneur de qui nous écrivons l'histoire, se vit obligé bon-gré malgré qu'il en eut, de subir cette dure loi pendant quelques semaines, à la fin desquelles sa continence se trouvant poussée à bout, il résolut de s'adresser à celles dont l'extrême charité s'étend sur tout le monde sans distinction de personnes. Il avoit observé que dans une petite ruë assez voisine de la Maison de Jesus où il logeoit, il demeuroit une jeune Courtisane fort bien faite, qui se tenoit le plus souvent à la fenêtre, et qui n'étoit nullement chiche de regards favorables. Ce fut sur celle-là qu'il fit dessein, et comme elle ne demandoit pas mieux qu'une chalandise à Robe longue qui sont bien les meilleures en Italie, leur marché fut bien-tôt conclu. En ce païs-là du jeu des yeux on passe à la salutation, de la salutation au baiser envoyé du travers d'une ruë, et lors que cette espèce de baiser est favorablement reçu, on peut entrer librement dans la maison, assuré qu'il sera rendu d'une maniére plus réelle. C'est là le manège ordinaire des Etrangers, qui n'ayant point de connoissance, veulent en faire tout d'abord à quelque prix que ce soit. Le Pere La Chaize qui n'étoit pas tout-à-fait ignorant des coutumes du Païs, ne trouva point de plus court expedient que celui-là. Il s'en servit donc

avec tant de succez, qu'en moins d'un demi quart d'heure, tous preliminaires achevez, il ſut introduit dans la chambre privée, ou, pour mieux dire, publique de la belle Courtisane. Il en ſut si content, qu'après l'avoir payée ſort généreusement, il lui promit de la venir voir tous les jours, et peut-être de l'entretenir. Le tems qu'il prit pour ses visites ſut sur les cinq heures du soir, à la maniére de compter Françoise; le reste du jour étoit partagé entre Dieu, le monde, et les affaires, ou, pour mieux dire, il se servoit de ces apparences, pour se le donner tout entier à lui-même. Comme il savoit par experience que la Confession n'est pas un des moins assurez moyens *per venire al cibo di qualche nobile boucon,* dit l'Italien, il occupoit réglement le sacré Tribunal depuis les sept heures jusques à dix; à l'issuë de ce saint lieu, il alloit ſaire sa cour aux Prelats, de qui il étoit déja ou vouloit être connu, et l'après-dînée jusques à cinq heures étoit employée aux affaires de la sainte Societé.

Isabelle, c'est ainsi que se nommoit la Courtisane dont nous avons parlé, ménagea sa nouvelle connoissance ſort adroitement pendant cinq ou six semaines; mais enfin voyant que son attachement se tournoit en importunité, et que le Jesuite lui ſaisoit perdre beaucoup de visites plus lucratives que les siennes, ſorma le dessein de s'en déſaire absolument; mais non pas sans avoir tiré de lui quelque bonne somme. Elle connoissoit par experience que le bon Pere ne dementoit nullement l'esprit de son Ordre, qui est de prendre à toutes mains, prêter à usure, et acquerir du bien par toutes sortes de voyes. Sachant donc qu'il étoit possedé de cette sordide passion autant que qui que ce ſut, elle dit un jour, qu'une Courtisane de ses amies, se trouvant extrêmement pressée

par un Marchand à qui elle devoit la levée d'un habit, et par son hôte, auroit été bien-aise de trouver cinquante pistoles à emprunter sur des gages qu'elle donneroit en vaisselle d'argent jusques à la valeur de quatre-vingt, offrant outre cela cinq pour cent par mois d'intérêt. Le Jesuite ouvrit les oreilles à cette proposition, et répondit à Isabelle qu'en sa consideration il tâcheroit de lui faire ce plaisir, quoi qu'actuellement il n'eût pas dix sequins, mais que plutôt de souffrir qu'on fît affront à une de ses amies, il emprunteroit cette somme en dix bourses, en dût-il payer plus grand intérêt que celui qu'on offroit, n'y ayant rien, disoit-il, de plus juste que de se secourir les uns les autres. Isabelle le loua beaucoup de sa charité, et de son bon naturel, l'embrassa tendrement, et lui dit, qu'elle lui seroit autant obligée de ce plaisir, que si c'étoit elle-même qui le reçut, et le pria de faire en sorte que l'argent fût prêt le lendemain à la même heure, et que de son côté elle prendroit soin de faire apporter la vaisselle dans sa maison, où il pourroit la prendre et l'emporter chez lui. Le Pere fit d'abord quelques difficultez, disant que le tems qu'on lui donnoit étoit trop court pour trouver cet argent; mais enfin se sentant pressé par les instances de cette fille, il promit de faire ce qu'elle souhaitoit de lui, et que dans le fond il desiroit plus qu'elle. Cinq pour cent par mois, disoit-il en lui-même, si je compte bien, font soixante pour cent par an. On me donnera pour quatre-vingt pistoles d'argenterie en gage de cinquante, les trente pistoles de surplus seront justement pour les intérêts d'une année, et comme il n'y a guéres d'apparence que cette vaisselle soit retirée avant ce tems, je puis faire fond assez certainement sur un gain de trente pistoles. Voila de quelle façon le Pere faisoit son calcul en retournant chez lui,

mais qui compte sans son hôte court grand risque de compter deux fois.

Le lendemain dès que l'heure fut sonnée, il courut tout échauffé chez son Isabelle, à laquelle il fit bien valoir la peine qu'il avoit euë pour assembler la somme : il a fallu, dit-il, que j'aye emprunté quatorze pistoles d'un Jacobin qui n'a jamais voulu les donner que je ne lui aye fait un billet du double. J'ai mis un crucifix d'or que j'avois en gage pour dix autres. J'en ai pris vingt chez un Juif à qui je donne un pareil intérêt que celui qu'on m'accorde, et pour le reste de la somme, j'ai été obligé d'engager à un de nos Peres, la moitié de mes livres, et presque toutes mes nippes. Enfin, continua-t-il, ma chére Isabelle, j'ai fait pour l'amour de toi plus que je ne ferois pour retirer mon frere de la potence. Il examina ensuite la vaisselle qu'on avoit effectivement apportée, la pesa, et trouvant qu'elle étoit du poids qu'on lui avoit dit, il ne fit point difficulté de compter ses pistoles à la Courtisane, qui étoit venuë pour les recevoir. Après quoi il lui fit par dessus le marché une vigoureuse passade qui ne lui coûta rien, du moins selon ce qu'il croyoit, car il en alla tout autrement. Cette fille s'étant retirée sur les dix heures, il sortit aussi avec sa vaisselle sous son manteau pour l'emporter chez lui ; mais à peine eut-il fait cinquante pas qu'il entendit crier derriere lui à plein gosier, *ferma il ladrone*, *ferma il ladrone* : et un moment après, une escadre de Sbires vint lui mettre la main sur le collet en disant *ferma la Corte.* Cependant celui qui crioit si fort au voleur, le sayant joints se plaignit au Brigadier qui les commandoit, que cet homme qu'ils voyoient là deguisé en Jesuite étoit un voleur, qui venoit tout à cette heure même de lui dérober dans sa maison un bassin d'argent, une aiguiére, et deux flambeaux,

demandant qu'il fût visité. Le Brigadier se mit en devoir de le fouiller lui-même ; mais le pauvre Pere aussi confus que jamais homme le sera, tâchant à prevenir la honte inévitable, avoua, sans attendre qu'on le visitât, que bien véritablement il avoit avec lui la vaisselle, dont on parloit, mais qu'il étoit faux qu'il l'eût derobée, et qu'elle appartenoit à une fort honnête Dame, qui la donnoit en gage pour cinquante pistoles, qu'il lui avoit portées lui-même, et que pour s'acquitter entiérement de la commission, dont il avoit bien voulu se charger, il reportoit en échange les gages à celui qui avoit prêté l'argent. Cette défaite fut la premiére qui se presenta à son esprit troublé de la fâcheuse conjoncture où il se trouvoit : et comme elle étoit de prime abord assez apparente, parce qu'en Italie les gens d'Eglise se mêlent souvent de semblable negoce, le Brigadier feignant de le croire plutôt que l'accusateur, quoi qu'ils fussent d'intelligence, lui dit, que la chose se trouvant ainsi, bien loin de lui faire aucune insulte, il mettroit en prison celui qui avoit crié au voleur sur lui. Menez-moi seulement, lui dit-il, chez cette Dame, et si ce que vous dites est véritable, vous verrez la justice que je ferai de celui qui vous accuse. Le bon Pere s'imaginant que s'il ne tenoit qu'à cela, son procez étoit gagné, conduisit le Brigadier et son escadre chez la Courtisane. Mais elle nia tout à plat de connoître ni la vaisselle ni le Jesuite. Il eut beau lui representer qu'il n'y avoit aucun danger pour elle, la conjurer de dire la verité, et lui promettre à l'oreille qu'il ne demanderoit rien des cinquante pistoles, Isabelle se roidissant toûjours de plus en plus, témoignoit même une grande colére de ce que ce mechant homme sembloit vouloir l'embarrasser dans son crime, elle qui ne l'avoit jamais vu jusques à ce jour.

Alors le Brigadier feignant de ne douter plus que ce ne fût véritablement un voleur, l'abandonna à l'insolence de ses Sbires, qui le fouillerent par tout, lui prirent ce qu'il pouvoit avoir de reste ; et le maltraiterent beaucoup de paroles et de coups en le trainant en prison. Enfin heureusement pour lui, comme il en étoit déjà tout proche, il fut rencontré par un François nommé La Vallée, qu'il avoit connu chez la Courtisane, et qui étoit particulier ami du Brigadier. L'infortuné Pere lui conta sa malheureuse aventure et l'ingratitude de cette putain, qui, après avoir pris son argent, avoit la méchanceté de le livrer entre les mains de la Justice comme un bandit. La Vallée qui savoit tout cela mieux que lui-même, puis qu'il étoit un des Acteurs de la piéce, fit semblant d'être sensiblement touché de son malheur, et s'adressant à son ami le Brigadier, le pria instamment de laisser aller ce Reverend Pere : *Amico*, lui disoit-il, *quest'huomo non è un Ladro*, *come dice la cattiva Putana. egli è un Reverendissimo Padre Jesuito*, *ch'io conosco molto bene e doppo assai tempo*, *è stato ingannato da lei sotto colore di necessità*, *e adesso vorrebe bene fare impicarlo*, *per non pagare il denaro ch'a pigliato in prestito da lui. Caro*, continuoit-il, *se tu sei lo mio amico*, *lascia andare quel buon Religioso à la gratia di Dio che ti giuro per la Madonna santissima ch'è innocente. Et se non bisogna che qualchi denari per la buona mano*, *egli non è tant'ingrato che non te da volontieri una centinaia di sequini.* Le Pere jugeant bien que ce moyen seroit sans doute le plus expedient pour l'empêcher d'entrer en prison, ce qu'il craignoit quasi à l'égal de la mort, confirma ce que son ami avoit dit, et promit au Brigadier en foi de bon Religieux tel qu'il étoit, de lui payer dès le lendemain matin cette somme, ou à celui qui viendroit de sa part. Le Brigadier

se rendit fort difficile, alleguant qu'il étoit obligé en conscience de faire le dû de sa charge, et que si le Pere étoit innocent, comme il le vouloit croire, il se justifieroit assez facilement en prison. Mais enfin vaincu par ses larmes et les instances de son ami, il entra en composition, et se contenta des cent sequins, qu'on lui avoit offerts, pourvu qu'ils lui fussent payez sur le champ. C'étoit là l'embarras, car le Pere ne les avoit pas sur lui: de maniére qu'il couroit risque de n'en revêtir ni plus ni moins un pourpoint de pierre, si cet obligeant ami qui avoit déja commencé de moyenner sa liberté, n'eût achevé de lui faire la grace toute entiére en payant pour lui la somme dont on étoit convenu; moyennant quoi il échappa des mains terribles de ces harpies, instruit par experience une bonne fois à ne se fier plus à des miserables, qui faisant commerce public de leur infamie, sont capables par consequent de tout pour gagner de l'argent.

Le lendemain La Vallée fut revoir le Pere La Chaize qu'il trouva encore tout troublé de l'affaire du soir precedent, mais qui lui fit mille caresses comme à son liberateur prétendu. Il lui conta ensuite les cent sequins qu'il avoit donnez pour lui, et l'assura que desormais sa bourse et tout ce qu'il auroit seroit entiérement à son service. La Vallée le remercia de ses offres obligeantes, et pour les reconnoître du moins par quelques bons avis, lui dit que dans la suite il devoit être fort circonspect sur ses connoissances, tant parce que la plupart des Courtisanes de Rome voloient à toutes mains, sans honte, ni sans conscience; qu'à cause du danger qu'on couroit, en les voyant, de gagner quelque vilain mal, dont il ne seroit pas seant à un Religieux de se faire traiter, et qui d'ailleurs avoit dans ce pays une malignité si particuliére, qu'on avoit bien de la peine à s'en guerir quand une fois

on en étoit attaqué. Le Pere convint de tout cela avec lui; mais, dit-il, je ne saurois non plus me passer de femmes que de pain, et je n'en connois aucune ici : que faire dans une semblable rencontre, il faut bien malgré moi que je donne dans les premiéres venuës. Sur cela Monsieur de La Vallée, qui s'étoit déclaré son ami sans reserve, lui dit qu'il entretenoit depuis deux ans une fille des plus belles de Rome, de qui il avoit eu le pucelage, et qui n'étoit qu'à lui seul; mais que s'il vouloit entrer de moitié avec lui dans son entretien, il consentiroit de lui en faire part, pour lui marquer combien veritablement il étoit son ami. Vous en serez quitte, lui dit-il, pour quarante pistoles par an, ce qui est beaucoup moins que vous ne pourriez dépenser à courir tous les jours de Boucan en Boucan, et vous serez assuré de posseder une jolie personne qui ne sera qu'à vous et à votre ami. Le devot Pere consentit volontiers à cette proposition qui lui parut fort honnête et fort avantageuse, et dès le soir il fut voir la belle, et conclut le marché avec elle. Voila comment son aveugle passion le faisoit retomber dans un peril à mesure qu'il sortoit d'un autre; car La Vallée en qui il se confioit tant, n'étoit autre qu'un de ces braves d'Italie qui ne vivent que d'assassinats, de voleries, et de maquerelages; et la drôlesse qu'il lui avoit indiquée, n'étoit pas une moins infame coquine que celle qui lui avoit joué un si mechant tour. Ce dernier commerce dura bien environ trois ou quatre mois, pendant lesquels elle fit adroitement son personnage, et lui témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de ce qu'il lui avoit promis, il ne put se défendre de lui faire des presens pour plus de mille francs.

Cependant les Confessions continuoient, et il ne négligeoit rien pour s'intriguer auprès de quelque femme de

qualité; car, pour dire les choses sincérement, il ne voyoit les autres qu'à faute de mieux, et lui-même appelloit quelquefois cela balloter en attendant partie. Enfin à force de tems et de recherches, il trouva moyen d'avoir entrée en trois ou quatre des plus considerables maisons de Rome, et particuliérement chez une niéce du Cardinal Patron. Cette Dame, dont nous avons parlé en passant dans la premiére histoire, s'appelloit Dona Marguarita del Caniglio, et étoit mariée avec le Marquis Palentia, mais depuis deux ou trois années elle vivoit separée d'avec lui de corps et de biens : les uns disoient que c'étoit à cause de l'humeur Italienne du Marquis qui ne se contentoit pas des libertez naturelles qu'un mari est en droit de prendre avec sa femme; d'autres au contraire prétendoient qu'il ne l'eût quittée, que parce qu'elle en prenoit elle-même de fort illicites; quelques-uns ne croyoient pas l'époux bien conditionné en toutes ses parties, et personne ne savoit au vrai le sujet de la separation de ces deux personnes qui passoient d'ailleurs pour le plus beau couple de Rome. Dona Marguarita étoit une grande blonde, d'une blancheur à éblouïr, d'un air à charmer, et dont toutes les maniéres inspiroient de l'amour, et sembloient en promettre un heureux succez. Elle avoit dans sa maison une Demoiselle d'honneur qui avoit été élevée auprès d'elle, et qui sympathisoit extrêmement avec son humeur, son nom étoit Marianna Nollini. Cette fille, quoi que brunette, ne manquoit ni de beauté ni d'esprit; et outre cela elle avoit un penchant à l'amour si insurmontable qu'il lui étoit impossible de ne le pas faire paroître dans toutes ses actions les plus indifferentes. Ce n'est pas qu'elle ne prît un soin extrême de le cacher; car si le Cardinal Patron, qui étoit l'homme du monde le plus sévére, s'en fût aperçu, il l'auroit

infailliblement ôtée d'avec sa niéce; mais ses yeux la trahissoient, et pour peu que le bon vieillard eût entendu leur langage, il n'auroit pas douté de ce qu'ils vouloient dire. Heureusement pour elle et pour sa Maîtresse, il n'y prenoit point garde, tout son soin se bornoit à faire épier soigneusement les actions de l'une et de l'autre, et pourvu qu'on l'assurât que tout se passoit en bien et en honneur il étoit content.

Voila quelle étoit la maniére de vivre, et l'esprit de cette maison. Le Pere La Chaize le reconnut bien-tôt, et comme il causoit plus familiérement avec la Signora Marianna qu'avec la Marquise, il penetra dès les premiers jours jusques dans le plus secret de son cœur. Cependant comme une déclaration d'amour est toûjours une demarche fort grande dans un Religieux, il n'osoit en venir là. Toutes ses conjectures n'étoient fondées que sur des apparences qui pouvoient être trompeuses. D'ailleurs il y a des femmes d'un certain naturel en qui la honte domine au dessus de l'amour, quelque violent qu'il soit. Et il craignoit avec beaucoup de raison, que la Signora Marianna ne fût de celles-là; car en ce cas il se seroit exposé par une déclaration au danger de se ruiner absolument dans l'esprit du Pape qui l'estimoit déja beaucoup, de se perdre de reputation dans le monde, et d'être destitué d'un emploi qui lui donnoit moyen de se faire connoître avantageusement dans l'Ordre et parmi les Grands. Toutes ces considerations et plusieurs autres lui servoient de cavesson pour le retenir dans les bornes de la prudence malgré tout l'effort de sa passion, jusques à ce qu'il fût particuliérement informé des sentimens de la belle qu'il couchoit en jouë. Le moyen dont il se servit pour les découvrir fut la Confession. Il savoit que la Marquise et la Signora Marianna sa Demoiselle ne

manquoient point de venir se confesser tous les mois à leur Maison de Jesus. Il avoit aussi remarqué que cette derniére avoit pour Confesseur un certain Pere, qui selon la régle observée parmi les Jesuites occupoit le Confessional depuis dix heures jusques à douze, et qu'elle y venoit toûjours le voile tellement baissé, qu'il étoit impossible qu'elle remarquât celui qui étoit dedans. C'est la coutume en Italie, les femmes ne vont point à confesse le visage découvert, et sans doute il seroit à souhaiter, qu'elle fût introduite par tout ailleurs, on ne verroit pas tant de Moines sacrilèges occupez à regarder d'un œil impudique le visage et la gorge d'une Penitente, au lieu d'écouter ce qu'elle veut dire.

Le Pere La Chaize ayant donc observé toutes ces circonstances, il rêvoit aux moyens de s'en servir pour son dessein, en éloignant adroitement du sacré Tribunal le Pere Confesseur de Marianna, sans qu'elle en sût rien, quand le hazard lui procura ce qu'il souhaitoit; car ce Religieux étant tombé malade au commencement de la Semaine Sainte, le Confessional demeura vacant pendant ce tems-là, si bien que notre Jesuite eut toute la commodité qu'il put desirer, pour signaler sa devotion en remplissant la place du malade, jusques à ce qu'il fût gueri. Chacun des Peres admiroit la ferveur de son zèle; car dans le fond c'est une fatigue assez grande que de confesser, sur tout aux fêtes de Pâques, où l'affluence de Penitens est extraordinaire. Il en vint à ses pieds par centaines pendant que la semaine dura, de tout ordre, et de toutes espèces, de grands Seigneurs, des Bourgeois, des Artisans, des Valets, des Filous, des Courtisanes, des Coupe-jarets, et chacun d'eux se déchargeant de ses péchez, comme d'un pesant fardeau, lui fit confidence d'une infinité de vols, d'assassinats, d'enlevemens,

d'adultéres, de violemens, de parjures, et d'autres crimes encore plus énormes que ceux-là. Enfin le Samedi sur les onze heures il vit arriver celle qu'il attendoit : aussitôt il tira la petite jalousie du Confessional, et pour n'être point du tout reconnu, il mit un mouchoir devant son visage. Dès que la place fut vuide, cette belle Penitente ne manqua pas de s'avancer et de se prosterner à son tour aux pieds du Reverend Pere d'un air si humilié et si abattu, qu'elle auroit inspiré la contrition aux plus indevots. Le pieux Compagnon de Jesus attendoit avec impatience qu'elle commençât l'abondante kyrielle des sept péchez mortels. Mais il fut encore plus heureux qu'il ne pensoit, car au lieu de lui reciter en passant une longue suite de peccadilles, dont il n'auroit peut-être pas tiré grand éclaircissement, elle lui mit en main une Confession generale qu'elle avoit écrite sur une feuille de papier, suivant la coutume de beaucoup de gens de bien, qui dans la crainte d'oublier quelque circonstance, et d'ailleurs étant bien-aises de s'épargner la honte qui accompagne presque toûjours les Confessions, aiment mieux faire parler leur main que leur bouche.

Voici la fidèle traduction de cette Confession, que nous avons mise en François pour la commodité de ceux à qui la Langue Italienne n'est pas assez familiere.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, Amen. Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper Virgini, beato Michaëli Archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis Apostolis Petro et Paulo, omnibus Sanctis, quia peccavi nimis cogitatione, et tibi, Pater, verbo et opere, mea culpa. mea culpa, mea maxima culpa.

Quoi que par une perpetuelle rechute dans mes pechez, je me fusse mise dans une absolue nécessité de recommencer une Confession generale, cependant

j'avouë que depuis la derniére que j'ai faite, il s'est passé trois années. A l'égard de mes Confessions ordinaires, je les ai, par la grace de Dieu, confirmées depuis ce tems-là de mois en mois, sans interruption considerable.

Je confesse que par un défaut d'attention sur mon devoir envers Dieu, je me suis laissé aller une infinité de fois à des pensées frivoles et pleines de vanité, tant sur les honneurs et les richesses, que sur les plaisirs du monde, comme par exemple le Bal, l'Opera, la Comedie, les Festins, etc. sans qu'il me seroit possible d'en fixer ni le nombre ni la nature. J'ai promis à Dieu dans toutes mes Confessions de faire des efforts pour m'en corriger, cependant j'y suis toûjours retombée aussi frequemment qu'auparavant, même depuis ma derniére Confession.

Je confesse que j'ai souvent pris pour sujet de mes railleries ordinaires des Prêtres, des Religieux, et autres personnes consacrées à Dieu, et qui pis est, des priéres et des ceremonies d'Eglise, aussi bien que le Paradis et l'Enfer, ce qui m'est arrivé bien deux mille fois, et depuis ma derniére confession plus de dix fois.

Si je n'ai tué personne, je confesse que je n'en suis pas moins coupable, parce que j'ai desiré la mort de plusieurs, et particuliérement celle d'un Prelat vénerable et utile à l'Eglise, parce qu'il fait un obstacle perpetuel à mes plaisirs et aux libertez condamnables que je voudrois prendre. Le nombre de ceux à qui j'ai desiré la mort peut être de dix, et cela a toujours continué jusques à present, à l'égard de l'un d'eux.

La beauté de quelques femmes, l'esprit de quelques autres, et la liberté de plusieurs m'ont souvent portée à une telle jalousie contr'elles, que je les ai haïes de tout mon cœur, leur ai souhaité du mal, et les ai décriées par tout, disant d'elles tout le mal que j'en savois, interpre-

tant toujours les actions du mauvais côté, et leur imposant souvent des choses qu'elles n'avoient point faites; le nombre de celles-là est de plus de 20 et cela m'est arrivé plus de cinq cens fois, et depuis ma derniére confession près de trente fois.

Le très-saint nom de Dieu, de la Madona santissima, du Seraphique St. François d'Assise, des Bienheureux St. Pierre et St. Paul, del Santissimo di Padoua, et de notre très-saint Pere le Pape, que je devois nommer le premier, ont été pris par moi en vain, et dans des conversations frivoles, plus de mille fois en ma vie, et plus de cinquante fois depuis ma derniére confession.

Reverendissimo Padre, ben che tutto cio ch' havete inteso sianno gravi peccati, sonno pure simplice peccadille per rispetto à quel ch' intendera adesso.

Je n'ai jamais derobé, qu'il me souvienne, ni or ni argent, ni perles ni pierreries, ni aucune chose à personne, à la reserve de quelques livres d'amour, dans la lecture desquels je me suis delectée jusques à y passer les nuits entiéres après les jours.

Je me confesse d'avoir extrêmement envié la destinée de ces amantes heureuses, qu'on y voit si tendrement et si fidellement aimées par des hommes parfaitement aimables.

Je me confesse d'avoir pris un particulier plaisir dans les endroits où l'on décrit quelquefois d'une maniére si touchante leurs caresses mutuelles, leurs tendres baisers, aimables folies, et en un mot de l'entiére jouïssance de leurs amours.

Et enfin je confesse que cette lecture et ces plaisirs ont souvent excité en moi des desirs illicites, qui m'ont portée à des déréglemens encore plus condamnables.

Je me confesse d'avoir accordé la derniére faveur à

trois hommes differens, un Comte qui étoit marié, un Gentilhomme François, et un Capucin. Quelque honte que je me sente à en rapporter les circonstances, puis qu'elles agravent le péché, je vais vous les dire sincerement.

Le Comte venoit un soir chez nous à deux heures de nuit ou environ pour y voir quelqu'un. Comme il ne vouloit point être entendu il montoit doucement un escalier derobé par où je descendois, ainsi nous nous rencontrâmes tous deux avec une égale surprise. Je me doutois bien qui c'étoit, ce qui m'empêcha de crier. Le Comte n'en étoit pas de même, mais comme il étoit assez hardi, en tâtonnant pour reconnoître la personne qu'il tenoit entre ses bras, il porta la main sur mon sein, ce que je souffris sans m'effaroucher. Il me baisa ensuite à la bouche, à quoi je ne fis aucune resistance, et sa hardiesse croissant à mesure que ma facilité continuoit, il me coucha sur les degrez, où dans un moment il acheva ce qu'il avoit commencé. Je confesse que je pris un si extraordinaire plaisir dans ces caresses, que je lui en fis moi-même de fort grandes. et que dans le desir de continuer je fus sur le point de me faire connoître à lui; mais un reste de honte jointe à la crainte où j'étois qu'il ne me méprisât, et ne dît aux personnes de qui je depens, les choses comme elles s'étoient passées, fit que je moderai ma passion, et que je m'échappai d'avec lui sans qu'il ait pu découvrir qui je suis.

Je n'ai pas eu non plus grand commerce avec le Gentilhomme François, non pas que je n'eusse assez envie de le continuer, mais la violence dont il usa pour me connoître, et son indigne procedé à mon égard me firent prendre la resolution de ne le plus voir. Voici, mon Pere, les circonstances de mon péché. C'est un jeune

homme de l'age de vingt à vingt-deux ans, beau, bien-fait, d'un grand air, magnifique en habits, civil extraordinairement, et enfin tout propre à seduire le cœur d'une fille. Il passoit tous les jours deux ou trois fois sous mes fenêtres, et le hazard vouloit que je le visse presque toûjours. Au commencement je me contentai d'admirer sa taille, sa beauté, et sa bonne mine; je desirai ensuite de le connoître, et enfin ma passion devint si forte, que ne pouvant plus ni la vaincre ni la moderer, je me vis contrainte de me laisser entrainer au penchant insurmontable de mon amour. Helas! mon Pere, que le cœur d'une fille est foible, et que l'amour y fait de terribles desordres quand une fois il s'en est rendu maître! Je ne songeois plus jour et nuit qu'à cet homme, je n'aimois que lui, je ne desirois que lui, sans lui la vie m'étoit odieuse, et enfin je me vis reduite à cette extremité de le rechercher moi-même, ou de mourir dans les douleurs que ma passion me faisoit souffrir. Je me dis assez en secret, que j'allois commettre un péché assez desagreable à Dieu; mettre mon honneur et ma reputation en risque, et m'exposer aux mépris d'un ingrat qui me prendroit peut-être pour quelque abandonnée. Mais que toutes ces raisons ont peu de pouvoir sur l'esprit d'une fille amoureuse qui se sent brûler par un feu devorant; qui ne connoît plus d'autre felicité que la possession de ce qu'elle aime, et à qui tout ce qui n'est point amour paroît haïssable! Je cedai enfin, mon Reverend Pere; et je ne fais point de doute que toute autre en ma place n'eût fait comme moi. Compatissez donc, je vous supplie, à ma foiblesse, et ne me condamnez pas si sévérement que vous n'ayez encore quelque pitié de la fragilité de notre nature.

Pendant tout le tems que l'amour me tourmentoit de

la maniére que je viens de vous le confesser, mes reflexions ordinaires ne rouloient que sur le moyen de posseder mon amant sans mettre ma reputation au hazard. De l'introduire dans la maison où je demeure, je ne le pouvois sans m'exposer beaucoup. De lui donner rendez-vous chez une de mes amies, c'étoit me mettre pour jamais dans sa dependance, et à sa misericorde. De confier mon secret à quelque servante, ou à quelque vieille intrigueuse, c'étoit encore pis. Enfin à force de rêver je trouvai un expedient pour en jouïr sûrement et en liberté sans être connuë de qui que ce soit au monde, non pas même de lui.

Je pris des habits tout differents de ceux que j'avois accoutumé de porter, et les plus méchans que je pus trouver parmi les miens, je me couvris ensuite d'un grand voile noir comme si j'avois été quelque vieille de quatre-vingts ans, et lors que je vis passer mon cher François, je descendis comme pour aller à la Messe, et le suivis pas à pas jusques dans une petite ruë detournée, où en passant assez rudement, je lui glissai adroitement dans la poche un billet que j'avois écrit exprès. Il ne s'en aperçut point sur le moment, de sorte que je passai sans qu'il y prit garde. Voici ce que ce billet contenoit.

« Vous avez fait sans dessein et sans y penser une » conquête, dont vous seriez assez content si vous la » connoissiez. C'est une fille de qualité, dont l'amour est » devenu si violent, qu'elle mourra si elle ne vous voit » seul à seul dans une chambre. Indiquez lui une maison » qui soit fort éloignée du Quartier Farnèse, et ne vous » en éloignez point trop, elle s'y rendra sans faute un » des jours de cette semaine. Mais on vous avertit qu'elle » n'y viendra que masquée, et qu'elle exige de votre

» discretion la liberté de rester inconnue jusques à ce
» qu'elle juge à propos de se confier entiérement à vous.
» Adieu, Mr., menagez votre bonne fortune avec la pru-
» dence et l'honnêteté d'un galant homme ; elle dependra
» entiérement de votre maniére d'agir. On attend votre
» réponse avec impatience, faites qu'on la trouve demain
» matin sous l'image de St. Bonavanture, qui est dans
» une des niches de la Chapelle de Notre-Dame aux
» Cordeliers de la ruë Ste. Marguerite, et prenez garde
» sur tout de vous retirer quand vous l'y aurez mise,
» car on ne la prendra point tandis que vous serez dans
» l'Eglise. »

Le lendemain je ne manquai pas d'aller entendre la Ste. Messe sur les onze heures au Couvent des Cordeliers, je me mis à genoux tout auprès de l'image du Saint, et feignant de lui baiser les pieds par devotion, je retirai adroitement le billet que le François n'avoit pas manqué d'y mettre.

Je confesse, mon Reverend Pere, que cette profanation approche du sacrilège; j'en reconnois toute la noirceur, et en demande pardon à Dieu, et au grand Saint de tout mon cœur.

Je confesse encore que je n'eus pas la force d'attendre que la Messe fût achevée ; dès que j'eus le billet en main, je sortis avec precipitation pour voir ce qu'il contenoit. Je n'en mets point ici la teneur, parce que cela regarde plutôt sa conscience que la mienne, suffit que je lus les protestations de fidélité et de reconnoissance, dont il étoit rempli, avec toutes les émotions de cœur d'une fille entiérement préoccupée de passion. Il me marquoit à la fin que je le pourrois voir chez une certaine Maria, dont il me designoit precisément la demeure, m'assurant qu'il ne s'en éloigneroit point de toute la semaine. Mais je ne



le mis pas dans la peine d'attendre si long-tems, mon impatience qui ne cedoit en rien à la sienne, m'obligea de m'y rendre dès le jour suivant, au lieu d'aller à la Messe, comme j'en faisois le semblant.

Je lui accordai dans cette entrevûë tout ce qu'il put souhaiter de moi à la reserve de me demasquer, quelques instances qu'il m'en fît : au reste il me parut dans les privautez amoureuses encore cent fois plus aimable qu'auparavant; sa tendresse, son ardeur, ses transports, tout cela acheva de me rendre si folle de lui, qu'on ne sauroit l'être davantage. Cependant comme je remarquai qu'il étoit fort entreprenant, et que je me défiois toûjours de son humeur Françoise, j'eus la précaution d'attacher mon masque avec des chaînes d'argent assez grosses, et de les fermer avec un cadenas, pour lui ôter toute esperance de me voir le visage : et je continuai ainsi mes visites pendant près d'un mois, toûjours plus satisfaite et plus contente de mon amant; j'étois même sur le point de me déclarer entiérement à lui, de m'abandonner sans reserve à sa conduite, et de le suivre en France s'il avoit voulu m'y emmener. Mais heureusement pour moi son procedé injuste et violent vint au secours de ma foible raison dans le moment qu'elle succomboit sous l'effort de ma passion. Un jour que je l'attendois chez Dona Maria avec mon impatience ordinaire, je le vis entrer dans la chambre, d'un pas assuré, les yeux égarez, et le visage tout en feu; d'abord je crus qu'il étoit en colére, mais je reconnus bien-tôt que le vin seul causoit en lui cette alteration. Au lieu des caresses que mon amour avoit droit d'attendre du sien, je ne reçus de lui que des duretez et des mépris, il voulut premiérement m'obliger à me demasquer, me dit que toute femme qui s'obstinoit à ne point laisser voir son visage, étoit sus-

pecte ou de crime, ou d'infamie, ou de quelque défaut extraordinaire; et sur ce que je voulus lui répondre un peu fiérement, il perdit toute consideration pour moi, me traita de publique, de coureuse, de tireuse de laine, et me donna cent autres noms encore plus vilains que ceux-là. Jugez, mon Reverend Pere, quelle punition à une malheureuse fille, qui avoit tout sacrifié pour un ingrat, de qui elle ne recevoit que des outrages pour payement de son amour. Cependant son inhumanité n'en demeura pas là, il m'arracha mon masque avec violence, et parce qu'il étoit attaché comme je vous ai dit, il le coupa avec des ciseaux, quelques priéres et quelques efforts que je fisse pour l'en empêcher. Il me vit donc baignée de larmes et plongée dans la plus sensible douleur qu'on puisse imaginer. Mais ce cruel n'en fut pas plus touché pour cela, il me dit encore quelques duretez, et puis s'en alla, m'abandonnant ainsi à mon desespoir.

Telle fut, mon Reverend Pere, la fin de cette malheureuse intrigue, dans laquelle une passion dereglée m'avoit engagée sous le faux espoir de mille plaisirs, qui se changerent dans les plus cruelles amertumes qui puissent tourmenter le cœur d'une amante. Je ne m'en plains pourtant pas, mon Reverend Pere, bien loin de cela, j'en remercie Dieu de tout mon cœur. Il n'y avoit, je pense, au monde que cet unique moyen capable de me retirer de cet égarement. Ni la sévérité de mes parens, ni le ménagement de ma fortune, ni la crainte du Ciel, ni celle de ma reputation, n'auroient point été assez forts pour m'obliger à me défaire d'un attachement que je preferois à toutes choses. Helas! qu'aurois-je fait, et que fussé-je devenuë, si le traître avoit pu se contrefaire encore quelques jours? Heureux outrages, favorables indignitez, que vous êtes venuës à propos!

Mon Reverend Pere, je me confesse à Dieu, à la Très-sainte Vierge, *al Santissimo di Padoua*, et à vous, de toutes les impuretez, attouchemens, pollutions, sales desirs, mauvais desseins, pensées criminelles, paroles condamnables, et généralement de toutes les fautes tant de commission que d'omission dans lesquelles ce commerce m'a fait tomber, et je remercie de toute mon ame Dieu, la Très-sainte Vierge, et le Très-saint de Padoue, du secours qu'ils m'ont envoyé pour m'empêcher d'y continuer.

Il sembloit, mon Reverend Pere, qu'après des graces de Dieu si particuliéres, et une experience si capable de ramener toute personne raisonnable, je devois me tenir sur mes gardes depuis ce tems-là d'une maniére à ne plus tomber en de semblables fautes. Je l'avois bien resolu ainsi, et je m'étois même flattée d'y réüssir. Mais helas ! mes plus fortes resolutions ne tiennent guéres dans les momens où la nature aidée de mon temperament produit en moi de certains mouvemens, qui mettent tous mes esprits en agitation, et me jettent dans un desordre dont je ne me sens nullement la maîtresse. Car alors, mon Reverend Pere, ce n'est plus moi qui agis, c'est quelque autre chose qui agit en moi sans qu'il me soit possible de m'y opposer. C'est aussi pourquoi je vous ai supplié de considerer mes chutes avec plus d'indulgence que de sévérité.

Il y a quatre semaines ou environ que je fus entendre Vêpres à St. François, je me plaçai dans la Chapelle des saintes austéritez, où je m'endormis insensiblement pendant deux heures, si bien que m'étant reveillée je me trouvai seule dans l'Eglise : je me disposois aussi à me retirer, quand j'aperçus au fond de l'Eglise un Pere Capucin dans une occupation si peu convenable à un homme

de son caractére, et si directement opposée à la pudeur, que je ne saurois vous l'exprimer honnêtement. Cette vûë me fit d'abord rougir, et la honte d'être le témoin d'une action si indecente, m'ayant empêchée de sortir, je demeurai dans un coin, pour lui épargner celle d'y être surpris, et à moi l'embarras d'une pareille rencontre, car la porte étant déja fermée, il eût fallu necessairement m'adresser à lui pour la faire ouvrir. Mon Ange-Gardien et tous les Saints de Paradis savent que telles furent mes intentions. Mais, helas ! que le Diable est mechant, et que la chair est foible ! Il me fut impossible de detacher mes regards de dessus cet objet lascif. Au commencement ce n'étoit que simple curiosité, la volupté s'y joignit ensuite, et j'entrai dans ces mêmes desirs, ces langueurs et ces transports que j'avois ressentis auparavant pour le perfide François dont je vous ai parlé. Ainsi troublée et presque hors de moi-même, je me laissai tomber sur le marchepied d'un Autel qui étoit là auprès. Ma chute et mes soupirs entrecoupez furent entendus du Capucin qui tourna la tête de mon côté, et qui m'ayant aperçuë ainsi couchée, et se doutant bien du sujet de ma foiblesse, s'en vint à moi, et feignant de s'empresser pour me secourir, ne fit autre chose que jetter de l'huile dans un feu qui n'étoit déja que trop allumé. Conclusion, mon Reverend Pere, il fit ce qu'il voulut, et quoi que j'eusse encore assez de force pour m'y opposer, je fis semblant de n'en rien sentir. Il appella après cela deux ou trois Peres à mon aide, qui à force d'eau et de vinaigre me firent revenir d'un évanouïssement qui n'étoit pas tout à fait aussi grand qu'ils pensoient. Depuis ce jour-là je ne suis point retournée à St. François, car je n'oserois pas regarder ce Pere en face; et

même je rougis de honte et de confusion toutes les fois que j'y songe.

Je ne doute point, mon Pere, que des foiblesses de cette nature ne vous étonnent beaucoup, j'avouë moi-même qu'elles sont extrêmes, et je ne prétends point ici les amoindrir par aucune raison ; au contraire je les condamne de tout mon cœur, je m'en repens sincerement, je fais une forte resolution de n'y plus retomber ; mais helas ! je n'oserois vous promettre positivement de la tenir.

Je me confesse de n'avoir jamais jeûné le Carême entiérement.

D'avoir mangé de la viande dix fois dans les jours défendus par notre Mere la sainte Eglise.

D'avoir obmis de jeûner les Vigiles des Saints plus de cent fois en ma vie, et depuis ma derniére confession deux fois.

D'avoir menti plus de quatre mille fois en ma vie, et depuis ma derniére confession plus de cinquante fois.

D'avoir travaillé huit fois à des ouvrages qui me plaisoient dans des jours des fêtes solemnelles.

D'avoir eu des distractions continuelles et volontaires pendant la Messe, en disant mes priéres, et sur tout en recitant mon chapelet.

D'avoir eu dans l'Eglise plus d'attention à voir quelque jeune homme bien fait qu'au service Divin.

D'être quelquefois venuë plutôt pour cela que pour prier Dieu.

D'avoir manqué d'entendre la sainte Messe aux jours commandez, plus de vingt fois. Et de l'avoir presque toûjours entenduë sans devotion.

Outre tous ces péchez je me confesse encore d'une infinité d'autres, soit de commission ou d'omission, en

pensées, paroles et actions, volontaires et involontaires, connus et non connus, desquels il ne me souvient pas.

Ideo precor beatam Mariam semper Virginem, beatum Michaëlem Archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos Apostolos Petrum et Paulum, omnes Sanctos et te, Pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum.

Le Reverend Pere Confesseur ravi d'avoir si heureusement découvert les secrets de sa pénitente les plus cachez, et particuliérement d'avoir penetré jusques au ſond de son cœur et de ses inclinations naturelles, relut cette confession par deux ſois avant que de la lui rendre, afin de n'en oublier aucune circonstance. Il lui fit ensuite une ſort légére reprimande, ou pour mieux dire, une exhortation pleine de douceur et de tendresse à ſuïr sur toutes choses le scandale qui étoit si desagreable à Dieu, et si expressément déſendu par le Seigneur Jesus; la ſaisant souvenir de cet axiome de charité Jesuitique, « qu'un peché caché est à demi pardonné ». Au reste il entra beaucoup dans la consideration des ſoiblesses humaines, et tomba d'accord avec elle, qu'il étoit presque impossible de resister toûjours à ces mouvemens impetueux que la chair produit quelquefois en nous, alleguant sur cela l'exemple de plusieurs grands Saints et Anachorètes, qui avoient succombé à la tentation comme les autres hommes. Enfin il tourna si adroitement son discours, que sans approuver le vice ni s'éloigner en apparence du caractére devot de Confesseur, il persuada pourtant à sa penitente, que si l'amour et ses suites pouvoient être mis au nombre des péchez, on ne pouvoit du moins les considerer que comme des péchez inévitables à la nature humaine, et par consequent ſort pardonnables. Après quoi il la renvoya en paix en lui ordonnant de reciter deux ſois le Rosaire devant l'image

de Ste. Magdelaine, et de jeûner le Samedi prochain à l'honneur de la Ste. Vierge.

Dès que la Signora Marianna eût été expediée, il sortit du Confessionnal, cette belle Penitente étant la seule, pour laquelle il l'avoit occupé jusques alors; car d'ailleurs son zéle ne s'étendoit pas jusques à y passer les matinées entiéres, et quant à la curiosité de savoir beaucoup de choses nouvelles, et extraordinaires, trois ou quatre années de Confessorat lui en avoient tant appris qu'il en étoit rassasié. Elles roulent presque toûjours sur un même ton, telles que sont les premiéres, telles sont les derniéres, si bien que desormais rabattu de tous les sales comptes qu'on y fait ordinairement, il ne se soucioit plus de connoître d'autre interieur que celui des personnes en qui il prenoit quelque intérêt, comme, par exemple, la Signora Marianna, ou de ceux qui pouvoient être utiles à ses desseins.

Les fêtes de Pâques sont si particuliérement destinées à la devotion dans la Ville de Rome, soit par coutume, soit autrement, que les plus libertins, et les Courtisanes même ne voudroient pas en violer l'observance pour rien du monde, de maniére que pendant tout ce tems-là le Pere La Chaize fut obligé de se tenir chez lui. Mais s'il fut privé du plaisir de voir la belle dont il s'étoit proposé l'amoureuse conquête, du moins il avoit celui d'y penser souvent, et de s'en faire d'agréables idées ; car la confession dont il étoit le depositaire ne lui laissoit nullement douter du succez de son entreprise. Il étoit assuré de ce qu'il ne faisoit que soupçonner auparavant; et comme il savoit par experience qu'un Jesuite n'est pas moins capable qu'un autre homme de faîre naître dans un cœur d'heureuses foiblesses, pour peu qu'il y eût de dispositions naturelles, il se persuadoit sans peine que

Marianne ne lui resisteroit pas. En effet, il ne ſut point trompé dans ses esperances : Marianne fit bien d'abord quelque mine de se fâcher, elle lui dit même que ce n'étoit guéres le fait d'un Religieux de suborner des filles, et le menaça d'en avertir la Signora Marguarita : mais tout cela ne rebutant point le Pere qui la connoissoit aussi-bien qu'elle même, il lui debita si souvent la fleurette, la cajola tant, la pressa tant, qu'après sept ou huit jours de combat elle en vint à dire, vous me perdriez, si j'allois devenir grosse; si Madame venoit à le savoir. Il n'en falloit pas davantage pour faire entendre à ce fin routier que l'heure du Berger sonnoit, et qu'il étoit tems d'agir vigoureusement. Il redouble donc ses efforts, prie, promet, force, et profite enfin si à propos du moment et de la foiblesse de la pauvre Marianne, que n'en pouvant plus, elle se laisse tomber languissamment sur un lit de repos en le regardant d'un œil confus, et disant à demi bas, c'en est fait, je suis perduë. Quand l'affaire fut finie ce fut alors que Marianne s'abandonna aux pleurs et aux regrets de son pucelage, dont elle celebroit pourtant les funerailles pour la quatriéme fois si nous comptons bien. Le Jesuite qui savoit quoi penser, fit cependant son devoir pour la consoler.

D'abord cet amant fidelle
Pour un moment la laissa,
Et l'assurant de son zele
Tout doucement ses larmes essuya ;
Puis pour consoler la belle
Recommença.

Si ce n'étoit là travailler en maître, j'avouë que pour moi je n'y entens rien. Quoi qu'il en soit, il réussit si heureusement, que lors qu'il se separa d'avec la belle,

les pleurs et les regrets avoient entiérement cedé la place aux tendresses, à l'enjouement, et aux protestations d'une ardeur éternelle.

Marianne fut fort contente de son nouvel attachement, se flattant, comme les autres, d'y trouver de la discretion et de la fidélité, ce qu'elle estimoit dans un amant presque à l'égal de tous les dons de nature que les femmes y cherchent d'ordinaire. Le Pere La Chaize de son côté avoit trouvé en elle des beautez et des agrémens tout nouveaux pour lui, une tendresse qui avoit toutes les apparences de sincérité, et particuliérement certaines saillies amoureuses qu'il n'avoit jamais remarquées ni en Madame de Vantadour, ni en sa Courtisane, ce qui lui fit prendre la resolution de la quitter pour se donner tout entier à Marianne. Il demeura donc quelques jours sans y aller, dont cette fille s'étant aperçûë, et craignant de perdre une si bonne chalandise, pria La Vallée de le faire revenir. La Vallée vint voir le Jesuite, et lui demanda s'il ne vouloit pas continuer d'entretenir Angeolete de moitié avec lui comme ils avoient fait jusques-là. Le Pere lui avoua franchement que non, lui alleguant pour raison que continuant cette vie il s'exposeroit à quelque fâcheuse aventure qui le perdroit infailliblement dans le monde, qu'il avoit sa fortune à menager aussi-bien qu'un autre, et qu'il y auroit de la folie à y renoncer pour un mediocre plaisir, ajoutant à cela qu'il avoit fort bien remarqué qu'Angeolete en voyoit d'autres qu'eux, sur quoi il lui conta deux ou trois découvertes véritables ou controuvées. Vous voyez bien, continua-t-il, qu'autant vaudroit quasi s'adresser à des Courtisanes publiques, puis que nous n'en courons pas moins les risques de la verole. La Vallée qui étoit un des plus adroits filous de Rome, remarqua fort bien que tout ce

qu'il pourroit dire au Pere, ne lui feroit pas changer une resolution deja prise; et ne pouvant néanmoins se resoudre à le voir s'échapper d'entre ses mains, sans qu'il y laissât encore quelques plumes, il s'avisa d'une fourberie qui lui réüssit parfaitement. Il feignit d'ajouter une entiére foi à tout ce que l'autre lui avoit conté de la debauche de leur commune Courtisane, et qui plus est d'en être fort mécontent. *Conspetto di Dio*, dit-il, mon Pere, il ne faut pas souffrir que cette carogne nous trompe impunement, et puis qu'elle ne nous a pas gardé la fidelité qu'elle nous avoit promise, il n'est pas juste aussi qu'elle jouïsse de tout l'argent que nous lui avons donné. Je sais de bonne part qu'elle a tiré de vous plus de cent pistoles, et je puis vous assurer qu'elle n'en a eu guéres moins de ma part. Nous serions bien fous de lui laisser tout cet argent, reprenons le et l'envoyons après cela se faire tout au travers des broussailles. Le Pere ouvrit les oreilles à cette proposition; mais la difficulté étoit de l'executer; car à Rome la Justice a beaucoup d'égard aux droits de ces Demoiselles-là, et d'ailleurs il n'auroit pas voulu y paroître intrigué dans une semblable affaire. C'étoit-là tout ce qui le retenoit quant à la conscience, car il demeuroit d'accord, qu'il n'y avoit aucun peché à reprendre son bien par tout où on le trouvoit. La Vallée qui l'attendoit justement à ce point, lui dit que puis que cela étoit ainsi, il ne tiendroit qu'à eux de se ressaisir de tout ce que cette fille avoit exigé d'eux, ou du moins d'une grande partie, et qu'il lui en donneroit les moyens sûrs. Le Pere La Chaize impatient de savoir comment cela se pourroit faire, le pria de l'en instruire; sur quoi l'autre lui dit qu'il faudroit que l'un d'eux allât coucher encore une fois chez elle, et la fit bien boire, afin de l'enyvrer s'il étoit possible, et que

lors qu'elle seroit bien endormie, celui qui seroit couché avec elle se leveroit, et jetteroit par la fenêtre tout ce qu'elle avoit de meilleur, soit en habits, en linge, ou autres nippes, et sur tout la cassette où elle mettoit son argent. Que cependant l'autre seroit dans la ruë sous les fenêtres qui recevroit tout cela, et le porteroit dans une maison assurée, où ils en feroient le partage à loisir. Le Pere approuvoit fort cet expedient, mais, dit-il, si cette gueuse s'aperçoit, le lendemain, de sa perte, elle fera un vacarme enragé et ne manquera pas d'accuser celui qui couchera avec elle de l'avoir volée. Que cela ne vous embarrasse point, répondit La Vallée, le remede est le plus aisé du monde, il ne faut seulement que porter sur soi quelque cinquantaine de pistoles, et quelques bijoux qu'on aura soin de lui montrer le soir, et qu'il faudra jetter par la fenêtre avec le reste, de maniére qu'on aura sujet de crier à la volerie plutôt et plus haut qu'elle; d'ailleurs Angeolete est dans le fond assez simple, quand elle verra un homme qui se plaindra d'avoir été volé, et qui menacera de la Justice, ne craignez pas qu'elle dise la moindre chose, elle se tiendra encore bien heureuse, si on veut prendre sa perte en gré. Par saint Ignace, répondit le Pere, je crois que vous avez raison, car au fond elle ne pourroit rien prouver, et quand elle seroit assez folle pour faire du bruit, toute la confusion lui en demeureroit : vive les gens d'esprit, continua-t-il, pour moi je tiens qu'il n'est rien tel que d'avoir un peu d'imaginative, on se tire toûjours d'affaire par tout.

Le bon Pere s'éjouïssoit ainsi du beau tour qu'ils alloient jouer; cependant on peut dire que pour le coup il ne fut pas Jesuite; car il donna tête baissée dans un panneau tendu assez grossierement : mais de quelles

bevûës n'est point capable un homme qui se laisse mener par une aveugle avidité de rattraper ce qu'il a dissipé mal-à-propos?

Ils entrerent ensuite dans le détail de cette entreprise. La Vallée feignit adroitement de vouloir retenir pour lui le parti du coucher avec la Courtisane, et de laisser au Pere la commission de recevoir les hardes qu'il lui jetteroit par la fenêtre; parce, disoit-il, qu'il connoissoit mieux que lui les êtres de la maison. La Chaize au contraire qui s'étoit trouvé une fois entre les mains des Sbires, et qui n'avoit pas envie d'y retourner, ne pouvoit se resoudre à faire un personnage si perilleux, et s'excusant sur son caractére et son habit, pria La Vallée de se charger de ce soin, dont il s'acquitteroit avec plus de facilité et moins de danger que lui, et de lui laisser celui de faire le menage chez la drolesse, dont il promit de s'acquitter à merveille. La Vallée, qui ne demandoit que cela, fit semblant néanmoins de ne s'y accorder qu'avec peine, et comme ne pouvant resister aux instances du Pere, enfin il se rendit, et l'affaire bien concertée pour le soir même ils se separerent.

A peine ce Maître filou eut-il quitté le bon Reverend, qu'il s'en alla chez Angeolete, à laquelle il rendit compte de toute sa negociation. Elle fut d'abord fâchée de la retraite du Jesuite, dont les visites avoient été jusques alors assez lucratives; mais elle se consola facilement dans l'esperance des pistoles que le Pere devoit apporter le soir, et qui devoient lui demeurer pour gage de son amitié. Car La Vallée lui fit sincérement part de tout ce qu'il avoit resolu avec La Chaize; il a, disoit-il, trouvé sans doute quelque intrigue, qui ne lui coute pas grand'-chose, et son avarice monacale le portant à regretter comme un tresor l'argent qu'il t'a donné, j'ai su le

prendre par son ſoible d'une maniére si adroite, qu'il n'a pu se défendre de donner lui-même dans le piége. Conclusion, je te le livre ce soir entre les mains lui et son argent; c'est à toi d'achever le reste de la Comedie, prends garde seulement de ne lui donner aucun soupçon par tes maniéres, et songe qu'il y va de cinquante ou soixante pistoles au moins. Sur tout je te recommande les caresses pour le soir, un profond sommeil pendant la nuit, et beaucoup de larmes au matin. Angeolete qui n'étoit pas tout-à-fait écoliére dans le métier de l'escroquerie, admira pourtant la subtile invention de La Vallée, lui donna mille louanges, le traita d'illustre, d'inimitable, et le mit en parallele avec les Rapini, les Garandin, les Valesio, et généralement avec les plus fameux coupeurs de bourse. Il est certain que La Vallée meritoit parſaitement cet éloge, néanmoins comme il avoit autant de modestie que de capacité et de mérite, il répondit humblement à Angeolete, qu'elle lui faisoit trop d'honneur, et qu'il feroit toûjours gloire de se dire le simple et foible imitateur de ces grands hommes à qui elle l'accomparoit. Il est aisé de juger qu'entre gens qui savoient le vivre du monde, une réponse si modeste ne manqua pas de repartie, et que même la repartie eut sa replique. Messieurs les Filous, et Mesdames les Putains sont friands de complimens et de louanges plus que personne du monde; mais comme nous aimons mieux rapporter les faits que les conversations, le Lecteur trouvera bon que nous supprimions pour cette fois toutes les belles choses qui furent dites entre Monsieur de La Vallée et Mademoiselle Angeolete. Il suffira de dire que leur conversation finit par des promesses mutuelles d'agir avec tant d'artifice chacun de son côté, que la monnoye du Jesuite ne retourneroit pas au Couvent.

Le pauvre Compagnon de Notre Seigneur, qui ne se doutoit nullement du complot, s'en vint le soir la gueule enfarinée chez Angeolete, qui le reçut avec toute la joye imaginable, et lui fit de grands reproches de ce qu'il n'étoit point venu toute la semaine derniére. Le Pere s'excusa sur quelques mauvais prétextes, qui furent pourtant reçus comme les meilleurs du monde, tant on avoit peu envie de le chagriner, et le badinage ayant suivi de près cette légére conteste, dans un moment ils passerent au plus efficace des raccommodemens. On soupa ensuite, et pendant le souper ou peu après, car il ne me souvient pas fort bien lequel, notre devot Pere fit briller aux yeux de son Angeolete un assez gros tas de pistoles, qu'il versa sur la table du fond d'une bourse dont la figure convexe faisoit d'abord juger fort avantageusement de sa concavité. Les Naturalistes disent que l'or a une propriété specifique pour réjouïr l'esprit, et c'est à cause de cela qu'ils l'ont appellé le Soleil, par rapport à ce bel astre dont la charmante clarté nous communique presque toute notre joye. Je ne saurois dire positivement si cela est vrai, mais il est certain que dans cette occasion il produisit tout l'effet qu'ils lui attribuent; car Angeolete à ce bel aspect devint encore plus gaye qu'auparavant, et sa joye la porta même à cinquante agréables folies, qui plurent tant au Reverend, qu'il ne l'avoit jamais trouvée si aimable. Toutefois comme les cent pistoles qu'il prétendoit regagner cette nuit même, l'étoient encore davantage à son gré, il ne changea rien à sa resolution Angeolete qui de son côté n'avoit pas dessein de s'y opposer, dormit et ronfla toute la nuit, comme si elle avoit mangé vingt dragmes d'opium.

Dès que le Pere La Chaize la vit ainsi plongée dans le sommeil, il se leva doucement d'auprès d'elle, et tout en

tremblant, de crainte qu'elle ne s'éveillât ouvrit la fenêtre, et fit le signe dont il étoit convenu avec La Vallée, qui ne manqua pas d'y répondre : *Carne di Dio*, dit-il, mon Reverend, il y a long-tems que vous me faites ici croquer le marmot, vous ne vous apercevez guéres là haut dans ce lit, du froid enragé qu'il fait; or sus, depêchez-vous, car il ne faut pas perdre de tems, tout nous favorise, la froidure a renfermé chacun chez soi, et la nuit est si obscure qu'il semble que le Ciel se soit habillé ce soir en Scaramouche, il n'y a pas une étoile qui montre le bout de son nez, profitons donc d'un moment si favorable. La Chaize qui n'osoit parler de peur d'éveiller celle qui ne dormoit pas plus que lui, ne répondit que par un signe de la main, et sur le champ s'en alla prendre la cassette de la Courtisane qu'il avoit eu soin de remarquer dès le soir, et la jetta à La Vallée, deux ou trois autres suivirent celle-là, et quelques habits, avec quatre chandeliers d'argent, une écuelle couverte, la toilette, une aiguiere, une montre, et enfin la grosse bourse pleine de pistoles qu'il avoit apportée avec lui. La Vallée plus ravi de cette derniére piece que des autres, s'en alla chargé comme un mulet, tandis que La Chaize ayant doucement refermé la fenêtre retourna se coucher auprès de la Courtisane qu'il trouva dormant toûjours comme auparavant, c'est-à-dire, en faisant la mine. La Chaize qui n'en avoit pas envie non plus qu'elle, ne ferma pas l'œil un seul moment, et tous deux passerent le reste de la nuit à mediter leur personnage du lendemain matin. Enfin le jour venu, le Reverend Pere frappart reveilla sa mie pour lui donner le vin d'adieu. Après quoi il prit ses chausses pour s'habiller, et feignant de les trouver plus légéres que de raison, porta la main dans sa poche avec precipitation, et n'y trouvant

rien, se jetta en bas du lit d'un air tout épouvanté pour regarder à terre, et voir si la bourse n'y étoit point tombée. Angeolete voyant qu'il étoit tems de jouer la Comedie, commença aussi son rôle : que cherchez-vous, mon cœur? lui dit-elle, avez-vous perdu quelque chose? Si j'ai perdu quelque chose, répondit-il en furie, vous le savez Mor..... mieux que moi. Et comment voulez-vous que je le sache? reprit-elle avec une douceur aussi étudiée que l'étoit la colére de l'autre. Comment, effrontée, repartit le Pere, oserois-tu soutenir, que tu ne m'as pas dérobé ma bourse. Sur cette accusation Angeolete se fâcha, et la furie du Jesuite augmenta. Ils en vinrent aux grosses paroles, tu m'as volé, disoit-il : tu as menti, disoit-elle. Je te ferai pendre, ajoutoit le Jesuite : Je te ferai mettre *in pace*, répondoit la Courtisane. Tout cela n'étoit néanmoins que roses et fleurs au prix de ce qui arriva un moment après, car les servantes étant accouruës à ce bruit, et ayant fait remarquer à leur Maîtresse tout ce qui lui manquoit dans la chambre, elle commença de son côté à se plaindre que La Chaize l'avoit volée ; celui-ci feignant de croire que ce n'étoit qu'un detour pour lui attraper son argent plus sûrement, redouble ses emportemens et passe quasi jusques à la rage. Alors ils ne garderent plus aucune mesure ni dans leurs injures ni dans leurs reproches. Il l'appella garce, chienne, reste de Corps de garde, voleuse publique, et lui reprocha d'avoir été fouettée par la main du Bourreau. Elle le traita de scelerat, de bandit, de coupeur de bourse, de bouc, et enfin de vermine Loyolaliste ; injure qu'elle pretendoit devoir comprendre et absorber toutes les autres. Aussi s'en trouva-t-il tellement choqué, que ne pouvant plus moderer son ressentiment, il apostropha un soufflet à la malheureuse, qui faillit à la jetter par terre. Aussi-tôt elle

lui saute au visage comme une possedée et lui arrache les cheveux. Enfin les voila tout de bon aux prises, de maniére que ce qui n'étoit que feinte, semble être devenu une vérité, tant les poings, les pieds, les ongles, et les dents jouent merveilleusement leur jeu. Malheureusement pour le Jesuite, les servantes se rangent du côté de leur Maîtresse, et le mettent en si pitoyable état, qu'il est contraint de demander quartier. Il me semble que je vois un Orphée prêt à être dechiré par les Bacchantes, qui crie misericorde sans qu'on veuille l'ouïr; cependant comme celles-ci n'étoient pas tout-à-fait aussi furieuses que celles-là, elles se laisserent enfin toucher et le renvoyerent avec le nez cassé, les yeux pochez au beurre noir, et la moitié d'une oreille de moins. On me demandera sans doute quel accueil on lui fit au Couvent, quand on le vit revenir en cet état ; car les Lecteurs veulent être informez de tout. Mais en vérité, je ne l'ai jamais bien su : neanmois je me doute qu'on ne lui dit pas grand'chose, car il n'est pas bien rare en Italie de voir des Religieux payez de leurs bons services à coups de bâton. Taisons-nous toutefois ; il ne s'agit ici que du Pere La Chaize, et point du tout des autres, pourquoi donc en parlerions-nous? il est bon de ne se point mettre dans les mauvaises graces de ces Messieurs-là. Revenons donc à l'histoire.

Quelque mal accommodé que fût le Pere La Chaize, il ne s'en soucioit pas beaucoup, parce qu'il se proposoit de recevoir incessamment une centaine de belles pistoles, remède immanquable pour la guerison de plusieurs maux encore plus grands que n'étoient les siens. Angeolete qui ne se portoit pas trop bien non plus, attendoit le même medicament avec impatience. Mais qui l'auroit cru? l'un et l'autre trompez dans leurs esperances furent contraints

de se guérir comme ils purent sans pistoles. Le fourbe et demi avoit fourbé deux personnes qui s'imaginoient en savoir plus sur ce chapitre que tous les Chevaliers de l'industrie ensemble. De vous dire quelle fut la rage d'Angeolete, quand elle apprit que le traître La Vallée avoit fait un trou à la Lune avec toutes ses nippes, dispensez m'en, cher Lecteur, ce n'étoit plus une Angeolete, c'étoit veritablement une Furie infernale ou un Diable déchainé. Pour ce qui est du Pere La Chaize, quoi que cette perte lui fut bien sensible, et particuliérement celle des pistoles de la derniere date, il se consola par le secours de la Philosophie, qui lui avoit appris à ne faire aucun fond sur les choses perissables de ce monde.

Cependant pour ne tomber point dans le blâme de ceux que l'on accuse de passer toûjours d'une extrêmité à l'autre, il s'attacha plus que jamais auprès de Marianne, dans laquelle il trouvoit une beauté raisonnable, beaucoup de tendresse, et point du tout d'intérêt, qualitez d'autant plus estimables qu'on les trouve rarement dans un même sujet.

Si Marianne faisoit l'amour, Dona Marguarita sa maitresse n'en faisoit pas moins; le vieux Cardinal avoit beau lui donner des valets qui étoient autant d'espions, et observer lui-même sa conduite de tous ses yeux, cela n'empêchoit pas qu'elle ne vît journellement le Comte Veneti, celui-là même dont Marianne avoit parlé dans sa confession. C'étoit un jeune homme d'environ trente ans, mais si sage et si meur que le Cardinal ne l'auroit jamais soupçonné d'un pareil délit. Il est vrai que la chose n'étoit pas proprement venuë de lui, le hazard y avoit eu quelque part, et encore plus la violente passion de la Dame, qui s'étoit, pour ainsi dire, offerte elle même. Voici comment tout se passa.

Le Comte qui depuis long-tems étoit de ses amis d'amitié, et de ceux du Prelat, alloit presque tous les jours jouër chez elle, et perdoit ou gagnoit selon qu'il étoit en fortune; car il n'auroit pas eu pour un sou de complaisance contre son jeu. Un jour qu'il étoit en malheur extraordinairement, jusques-là qu'outre son argent comptant Dona Marguarita lui gagnoit encore deux mille écus, il lui vint trois As, qui est presque le plus beau jeu qu'on puisse avoir au Brelan; le Comte ravi d'une si heureuse main, dit qu'il va pour sa dette. Dona Marguarita haussa, et dit, qu'elle y alloit pour dix mille écus, le Comte se confiant sur son jeu, haussa de dix mille autres écus qui faisoit vingt mille que la Dame lui tint, et en même tems lui étale sur la Table trois Rois en main et un à la détourne qui faisoit quatre. A cette vuë le Comte demeura interdit et comme frappé de la foudre. Il quitta le jeu sur le moment, et s'en alla chez lui plongé dans une melancolie si noire, qu'à peine étoit-il reconnoissable. Enfin ce coup étoit accablant pour lui, car il n'avoit pas plus de bien qu'il ne lui en falloit : si bien qu'une perte de vingt-deux mille écus étoit capable de le ruiner entiérement. D'abord il se mit au lit, et quand sa femme vint pour s'informer de sa santé, elle n'eut pour toute réponse qu'une priére de se retirer et de le laisser en repos. Dona Marguarita à qui la figure du Comte revenoit assez, et qui enrageoit de la froideur qu'il avoit euë pour elle jusques alors, sachant l'accablement où il étoit, resolut de se servir de l'occasion pour l'engager à l'aimer. Pour cela elle l'envoya prier le lendemain matin de la venir voir et se mit dans un negligé le plus propre à donner de l'amour, dont elle put s'aviser. Hé bien, Comte, lui dit-elle, quand il fut entré, comment avez-vous passé la nuit? helas! Madame,

répondit-il, comme un homme qui perdit hier au soir vingt-deux mille écus, et qui mettra sa maison à l'hôpital pour vous les payer. Je vois, reprit-elle, que vous ne m'avez jamais connuë, puis que vous me croyez capable de vouloir profiter du jeu pour ruiner le plus cher de mes amis. Vous me faites injure, Comte, et je ne saurois m'empêcher de dire, que vous êtes un ingrat, puis que votre indifference est allée jusques à ne vous apercevoir pas de mes sentimens pour vous. Quoi, ajouta-t-elle, mes actions, mes regards, et toutes mes maniéres ne vous ont-elles jamais rien dit, et deviez-vous attendre que je m'expliquasse de vive voix? Vous meritez qu'en effet je me desabusasse entiérement, et que traitant avec vous de Turc à More je vous fisse payer à la rigueur tout ce que je vous ai pu gagner. Mais helas! je ne me sens point cette force-là. Que cet argent ne vous donne aucune inquiétude, Comte, bien loin d'y prétendre, je vous fais le Maître de tout ce que j'ai de bien au monde, et s'il faut vous le dire, je me donne moi-même entiérement à vous. En disant cela, l'amour et la honte se rendirent tellement maîtresses de son cœur, qu'elle fut contrainte de baisser les yeux d'un certain air confus, embarrassé, et pourtant plein de feu qui disoit encore plus que ses paroles, quelque significatives qu'elles fussent. Le Comte qui n'avoit jamais desiré cette fortune, plutôt parce qu'il n'y avoit jamais songé qu'autrement, surpris de l'excez de sa générosité, comme de sa tendresse inesperée; et la considerant dans cet aimable desordre où elle étoit tombée, se sentit tout d'un coup autant épris et touché d'amour et de reconnoissance qu'on le peut être. Il se jetta à ses pieds rempli d'un amoureux transport: Est-il possible, lui dit-il, ma charmante Princesse, que je sois assez heureux pour être

aimé de vous? Ha, si cela est, ma félicité est parfaite, et bien loin de regretter mon argent, je benirai toute ma vie cette favorable perte qui m'a procuré la conquête d'un tresor inestimable, et dont je n'aurois jamais osé esperer la possession. En disant cela, et beaucoup d'autres choses encore que son amour lui inspiroit, il lui baisoit les mains et les bras, qu'elle avoit les plus beaux du monde. De là il passa à la bouche et au sein, et suivant toûjours cette route que quelques-uns appellent les avenuës de jouïssance, et d'autres les preludes d'amour, il arriva en fort peu de tems où le desiroit la belle. Leur plaisir mutuel fut inexprimable, et quoi qu'ils semblassent en certains momens avoir perdu quelque chose de cette amoureuse ardeur qui les animoit, ils reprenoient bientôt et leurs esprits et leur premier feu. Enfin ils se separerent parfaitement amoureux et contens l'un de l'autre. Dona Marguarita sur tout ne pouvant moderer sa joye, ni la tenir resserrée dans son cœur fut contrainte de confier son secret à Marianne : son bonheur n'auroit pas été si parfait si elle avoit été privée du plaisir de s'en entretenir tout le long du jour, mais alors il lui sembloit qu'il n'y manquoit plus rien. N'admires-tu pas, lui disoit-elle, le bizarre chemin par lequel la fortune m'a conduite au plus doux plaisir de la vie? Le Comte, à dire les choses comme elles sont, ne pensoit nullement à moi, c'étoit pourtant le seul homme de la ville avec qui je pouvois lier commerce, puis que c'est le seul à qui la sévérité de mon Oncle et la persecution de mon mari permettent l'entrée libre de cette maison. Nous jouons ensemble, je lui gagne une somme extraordinaire, et ce qui sembloit devoir rompre absolument toute sorte d'amitié entre nous, est ce qui y fait naître l'amour, mais un amour si tendre et si ardent, qu'apparamment il ne

finira de long-tems. J'avouë, répondit Marianne, que cet amour est venu par une voye assez nouvelle; car au lieu que les hommes ne font ordinairement guéres de conquêtes sans qu'il leur en coûte, celui-ci apporte à votre amant vingt-deux mille écus : franchement, Madame, je trouve que c'est assez bien payé le plaisir d'être aimée, vingt-deux mille écus sont bons en ce tems ici, et pour moi sans en faire la fine, je vous dirai que si cet argent étoit d'un côté et le Comte de l'autre, je ne balancerois pas sur le choix. Dona Marguarita se pensa fâcher quand elle entendit cela : est-il possible, lui dit-elle, que l'intérêt te domine si fort? je ne t'avois pas cruë de cette humeur. Ha! que tu connois peu les douceurs d'un amoureux engagement; ni vingt-deux millions, ni l'Empire du monde entier ne sauroient payer un cœur tendre et fidéle. Trop heureux les amans qui respirent une ardeur réciproque, et qui ne sont point gênez dans leurs amours; mais je vois bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'aimer. Vous pourriez vous tromper, Madame, répondit Marianne, j'ai un cœur qui n'est pas moins sensible que le vôtre, toute la difference qu'il y a de vous à moi, est que comme, graces à Dieu, il ne manque pas d'hommes en Italie, j'aimerois mieux m'adresser à ceux qui m'aimeroient but à but qu'à ceux qui ne voudroient de mes faveurs qu'avec beaucoup de mon argent, c'est un prejugé pour moi, quand un homme qui naturellement doit se donner veut se vendre. Ces amours-là ne durent ordinairement qu'autant que la bourse dure, et entre vous et moi, vous n'aurez pas toûjours vingt-deux mille écus à lui donner. Tu as raison, ma chére Marianne, reprit Dona Marguarita, mais enfin que voulois-tu que je fisse? je ne vois point d'autre homme ici que le Comte; si je lui avois fait payer la dette, ce

n'auroit pas été le moyen de m'en faire aimer : voulois-tu que je passasse mes plus beaux jours et la fleur de ma jeunesse dans une triste solitude au gré de mes cruels parens et de mon perfide époux? Si le traître vouloit que je ne fisse point d'amant, pourquoi n'étoit-il le mien? je lui aurois donné mon cœur avec plaisir, mais au lieu de cela il semble qu'il ne m'ait épousée que pour devenir mon tyran et mon persecuteur. Il est vrai, repartit Marianne, que le Marquis Palentia agit avec vous de la maniére du monde la plus déraisonnable, il vous a quittée mal à propos, vous fait tous les jours des infidélitez differentes, et tout séparé de vous qu'il est, il vous épie nuit et jour, et ne cherche que les moyens de vous donner les plus grandes mortifications; ce procedé est injuste, je l'avouë, et bien loin de vous blâmer de rechercher malgré lui les plaisirs dont il veut vous priver, je vous y rendrai tous les services possibles. Mais, Madame, au nom de Dieu, soyez discrette en vos amours; car nous sommes environnées d'espions de tous côtez, qui ne manqueront pas de rapporter les choses à votre Oncle ou au Marquis, pour peu de soupçon qu'ils en aïent, et alors je vous laisse à juger de quelle maniére ils vous traiteroient. Sur tout ce dernier qui vous haïssant autant qu'il devroit vous aimer, seroit ravi de trouver en votre conduite quelque pretexte specieux pour donner carriére à la malignité de son esprit. Dona Marguarita convint de tout cela avec Marianne, et la remerciant de ses conseils, la pria de continuer de lui rendre service, et de l'assister de ses soins dans les occasions, pour empêcher, s'il étoit possible, que personne ne s'aperçut de sa nouvelle affaire, ce que Marianne lui promit, avec d'autant plus de sincerité et d'affection, qu'elle ne desiroit rien tant que de mettre la Dame dans

ses intérêts, afin de l'obliger à lui tolerer son intrigue propre si elle venoit à la découvrir. Ainsi nos deux Illustres trouvant chacune leur interêt particulier dans leur union, vivoient ensemble, non pas comme une Dame avec la Demoiselle d'honneur, mais comme deux sœurs.

Les commerces galants de l'une et de l'autre dururent quelques mois assez uniment; celui de Dona Marguarita ayant demeuré secret par les soins de Marianne qui avoit la complaisance de se tenir dans l'antichambre toutes les fois et aussi long-tems que ces amans vouloient goûter les plaisirs de l'amour. Mais le moyen de cacher toûjours une ardente passion à quarante ou cinquante yeux et autant d'oreilles, qui n'ont point d'autre occupation que d'observer ce qui se fait et ce qui se dit. Les moindres regards, les paroles les plus simples, les actions les plus indifferentes, tout conspire pour trahir dans ces occasions deux malheureux amans qui cherchent à cacher leur amour. D'abord on soupçonna quelque chose, puis on se confirma dans ces conjectures, et enfin on avertit le Cardinal et l'époux. Le Cardinal vint faire des reprimandes terribles, et redoubla les gardes; et quant au Marquis, s'il ne dit mot, comme il n'en pensoit pas moins, et qu'il n'attendoit qu'une occasion pour éclater, il resolut de faire la ronde toutes les nuits autour de la maison de sa femme pour s'éclaircir par lui même de ce qu'il vouloit savoir. Il ne demeura pas long-tems sans decouvrir beaucoup de ce qu'il cherchoit. Le Comte ne manquoit point de se rendre tous les jours chez la Marquise suivant la permission que le Cardinal lui en avoit encore laissée, il n'y restoit jamais moins de deux heures, et comme si ce tems eût été trop court pour suffire à leur amoureuse tendresse, il passoit

encore vingt fois sous les fenêtres de sa belle, où elle paroissoit fort souvent. Ce manège galant ne laissant plus aucun doute dans l'esprit du Marquis, il fut se plaindre au Cardinal, avec autant de dépit et de douleur, que si de ses propres yeux il s'étoit vu faire cocu. Le Prelat dont la sagesse grave ne se laissoit pas preoccuper si facilement, et qui d'ailleurs étoit doué du rare et charitable esprit d'expliquer toutes choses du bon côté, et de ne soupçonner le mal que quand il ne pouvoit plus en douter, répondit au Marquis qu'il alloit un peu vîte dans ses conjectures, et qu'il falloit être plus circonspect à juger. Que le Comte, ajoutoit-il, aille voir tous les jours ma niéce, il n'y a point du tout de quoi s'étonner, c'est un ancien ami de la maison, qui n'en a jamais usé autrement, et qui par consequent ne doit point vous être suspect. A l'égard de ces frequentes allées et venues autour de la maison, faites y reflexion d'un sang froid, et vous verrez que vos soupçons n'ont aucun fondement. Que chercheroit-il sous les fênetres de ma niéce, et auprès de sa porte; puis que de votre propre aveu il passe tous les jours deux heures dans sa chambre ? Croyez-moi, continuoit-il, Monsieur le Marquis, vous avez l'esprit infecté d'une certaine humeur chagrine et jalouse, qui vous fait tout voir de travers, et qui vous rendra malheureux toute votre vie, aussi bien que ma pauvre niéce, à qui vous ne donnez que trop de sujet par votre misanthropie, de pleurer chaque jour le triste moment qui la joignit avec vous sous les loix sacrées du mariage. Le Marquis ne savoit que répondre à des raisons si bonnes; cependant comme il n'en étoit point du tout persuadé, il insista toûjours sur les visites du Comte, et ne put s'empêcher même de dire que s'il ne discontinuoit d'en rendre de si frequentes à sa femme,

il trouveroit bien moyen de les ſaire finir tout d'un coup. C'étoit assez dire pour un Italien, aussi le Cardinal se le tint-il pour tout expliqué, et voyant qu'il ne gagneroit rien sur cet esprit aliené, il lui promit une entiére satisfaction sur ce point-là, et de défendre si absolument l'entrée de la maison de sa niéce au Comte, qu'il ne lui donneroit plus aucun sujet d'alarme. En effet, dès le soir même il ſut chez Dona Marguarita, pour lui donner ordre de ne plus recevoir un homme qui faisoit ombrage à son mari. Le hazard voulut que nos deux amans eussent choisi justement ce jour et cette heure pour jouïr de leurs amours plus delicieusement qu'ils n'avoient encore fait. C'étoit au mois de Juillet, tems fort contraire aux plaisirs d'une amoureuse jouïssance, sur tout à Rome, où les excessives chaleurs rendent flasques et suans les plus sains et les mieux disposez. Le secret qu'on a trouvé en ce pays pour se garantir des incommoditez de la Canicule, est de dormir sur le haut du jour dans des chambres où le soleil ne frappe point, ou bien de se faire éventer sur un lit par un grand éventail suspendu au plancher, qu'un laquais fait mouvoir de l'antichambre par le moyen de certains cordons qui sont attachez à l'évantail, et qu'il a soin de tirer et de lâcher comme s'il vouloit sonner une cloche. Cette invention a été si heureusement trouvée, qu'avec son secours et celui des eaux glacées d'Italie, la plus brulante chaleur ne sert qu'à chatouiller les sens d'une nouvelle volupté. Car enfin si le plaisir de boire et de manger de bonnes choses quand on a faim est grand, il faut avouer que celui de se rafraîchir également au dedans et au dehors, le surpasse de beaucoup quand il fait un extrême chaud.

Ordinairement lors qu'on se fait éventer en Italie, on se déshabille entiérement à la reserve de la chemise,

encore y en a-t-il beaucoup qui l'ôtent afin de ressentir plus agreablement la fraicheur du vent. Quoi qu'il en soit, on n'est jamais visible dans ces momens, parce qu'on est toûjours fort en desordre. Tel étoit l'état où le Comte et Dona Marguerita s'étoient mis quand le Cardinal arriva. Que l'on juge de leur embarras et de celui de Marianne qui pour lors étoit à son poste, c'est-à-dire en sentinelle, et faisoit l'office d'éventeuse, tandis que nos deux amans en état de pure nature, et tout comme on nous depeint nos deux premiers parens, s'ébattoient ensemble sur un lit de repos, destiné de tout tems à cet usage. Le Cardinal voulant entrer, Marianne l'arrête, en lui disant que sa Maitresse ayant voulu se faire éventer s'étoit mise dans un état où elle ne pouvoit être vûë de lui honnêtement. Ainsi, Monseigneur, continua-t-elle, Votre Eminence fera mieux de se retirer dans l'appartement vert qu'on va lui faire ouvrir, et où elle se reposera elle-même jusques à ce que la chaleur soit tout-à-fait passée. Non, répondit le Cardinal, je veux lui parler tout-à-l'heure, si j'avois voulu attendre à ce soir, je ne serois pas venu par le tems qu'il fait. Il lui conta ensuite toute la conversation qu'il avoit euë avec le Marquis et les plaintes qu'il lui étoit venu faire des visites du Comte. Ce n'est pas, continua-t-il, que j'ajoute foi à ce qu'il me dit, mais enfin c'est un mari qu'il faut contenter non seulement par devoir, mais aussi par crainte; car assurement il ne manqueroit pas de faire assassiner le Comte; quelle douleur ne seroit-ce point pour ma niéce d'être cause du meurtre d'un de ses amis, et par son propre mari! C'est ce qui m'a obligé, malgré le chaud, de venir dès aujourdhui pour l'avertir de ne le recevoir desormais plus, et de n'entretenir aucun commerce avec lui, ni de lettres, ni de complimens, sur peine de mon indi-

gnation, allez donc lui dire que je lui veux parler, et qu'elle s'habille incessamment. Marianne fit encore quelques inutiles efforts pour le dissuader de voir sa niéce, lui disant qu'à peine s'étoit-il passé un demi quart d'heure depuis qu'elle étoit deshabillée, et que cela lui causeroit beaucoup d'incommodité; mais toutes ces raisons furent inutiles, et elle fut obligée de porter l'alarme au couple amoureux qu'elle trouva justement....... Tout est perdu, s'écria-t-elle; voici le Cardinal qui veut entrer à toute force, j'ai eu beau lui dire ce que j'ai pu, il n'en veut point demordre. Ce discours fut un coup de foudre qui rendit les deux amans troublez et immobiles. Caresses, plaisirs, folies amoureuses, tout cela finit, et ne laissa en la place que trouble, desordre, frayeur, et douleur inexprimable. En effet, ils en avoient assez sujet, car il n'y avoit point de porte de derriére pour faire évader le Comte, ni de cheminée fermée pour le cacher, ni d'armoire, ni de bois de lit avec courtine, ni rien enfin à l'abri de quoi on le pût derober aux yeux du Cardinal. Dona Marguarita transie de douleur, regardoit son amant en pleurant à chaudes larmes, et le Comte au desespoir ne savoit à quoi se resoudre. Hé bien, dit Marianne, vous regarderez-vous encore longtems? Ce n'est pas de pleurs ni de soupirs qu'il est ici besoin, c'est d'un prompt expedient qui nous tire de ce mechant pas. Helas, répondit tristement la Marquise, quel expedient chercher dans cette fatale occurence? il n'y en a point d'autre que de mourir. Celui-là n'est pas mauvais, reprit Marianne, mais il ne s'en faut servir que le moins qu'on peut : Et, vous mon beau Seigneur, dit-elle, en s'adressant au Comte, que determinez-vous? Moi, répondit-il, tout desespéré, je ne vois point d'autre secret que de se jetter à ses pieds, le prier de se laisser tou-

cher à notre mutuelle tendresse, et, s'il est inflexible, de le poignarder sur le champ plutôt que d'exposer Madame à la brutalité de son mari. Vous n'avez bien rencontré ni l'un ni l'autre, reprit-elle, et je vois bien qu'il ſaut que ce soit moi qui vous ôte de l'embarras où vous êtes, car sans cela vous n'en sortiriez pas. Debout donc, continua-t-elle; et vous, Madame, prenez au plus vîte une jupe et une robe de chambre, afin de recevoir votre Oncle. En même tems elle fit coucher le Comte tout nud comme il étoit entre les matelas du lit et les sangles qui les supportoient, et tout auprès de lui elle mit ses habits, son épée, et ses souliers afin que le lit fût d'une égale hauteur par tout. Cela fait, elle fit coucher la Marquise sur son amant, comme si elle se fût trouvée mal. Le Comte qui étoit tout étendu sur le ventre, et qui à peine avoit la respiration libre, ne supportoit qu'avec peine le poids de la Marquise ajouté à celui des matelas. Je pense, disoit-il à Marianne, que vous avez envie de m'étouffer comme un enragé, car je ne pourrai pas l'éviter si cela dure long-temps. Dona Marguarita de son côté ne pouvoit se resoudre à ſouler ainsi son cher amant. Néanmoins Marianne leur fit si bien comprendre à l'un et à l'autre la nécessitê d'en passer par là, et les agença d'une telle maniére qu'ils prirent patience. Aussitôt après elle ſut trouver le Cardinal qui s'impatientoit ſort de cette longue demeure, et qui en demanda la raison à Marianne d'un air à lui faire comprendre qu'il se doutoit de quelque chose. Et en effet la premiére chose qu'il fit dès qu'il ſut entré ſut de regarder dans la chambre de tous côtez pour voir s'il n'y avoit personne de caché, mais n'en ayant aperçu aucune trace, il commençoit à dissiper ses soupçons, quand il vit un gant d'homme qui paroissoit à moitié derriére le chevet de la

Marquise. Alors le feu lui montant au visage, je voudrois bien savoir, dit-il, pourquoi ce gant est dans ce lieu-là, et à qui il appartient? La Marquise confuse ne sachant que répondre, lui dit qu'elle n'en savoit rien, et tomboit insensiblement dans un embarras dont elle auroit eu de la peine à sortir bien, si Marianne ne fût entrée à propos dans la chambre pour la secourir. Le Cardinal qui n'étoit pas satisfait de la reponse de sa Niéce, lui fit la même question, mais cette fille à qui la presence d'esprit étoit naturelle, le contenta sur le champ. Vraiment, lui dit-elle, à qui voulez-vous qu'il soit qu'au Comte Veneti, vient-il quelque autre que lui voir Madame? Il oublia son gant hier au soir ici, et je le mis derriére le chevet du lit pour le lui rendre quand il reviendra, ce qui je pense ne peut tarder, car il me dit qu'il seroit ici à quinze heures, et il en est quatorze et demie. Tant mieux, reprit le Cardinal, je serai bien-aise qu'il vienne, afin que je lui parle moi-même; car il faut qu'il se resolve à ne venir plus ici. Votre mari le veut ainsi, continua-t-il en s'adressant à la Marquise, et vous devez le satisfaire en femme bien née : au moins vous aurez la consolation d'avoir fait tout ce que vous aurez pu, et il n'aura rien à vous reprocher. La Dame qui s'étoit un peu remise de sa crainte par la réponse adroite de Marianne, fut si touchée de cet arrêt fatal, qu'elle retomba dans sa premiére langueur, et pour en couvrir la véritable cause, elle se plaignit des vapeurs. Le bon Prelat sensible à son mal, lui presenta de l'eau de la Reine de Hongrie, la fit éventer de nouveau, et s'empressa enfin pour la soulager autant que le peut faire un bon vieil Oncle qui aime tendrement sa niéce. Marianne de son côté n'épargna pas non plus ses soins, et s'approchant doucement de son oreille, elle la

pria au nom de Dieu de promettre tout au Cardinal sans se faire presser, ni sans en témoigner aucun chagrin. Dona Marguarita eut bien de la peine à mettre cette leçon en pratique, et demeura dans sa foiblesse quelques momens plus qu'elle n'auroit fait, pour avoir le tems d'y penser; toutefois songeant qu'elle perdroit tout en témoignant le moindre attachement pour le Comte, elle resolut de feindre beaucoup d'indifference. Et de fait, après avoir seulement un peu murmuré contre l'injurieuse jalousie de son mari, elle dit au Cardinal que bien qu'il ne méritât point du tout aucune complaisance d'elle, et que le Comte fût le seul ami qui frequentât dans sa maison, néanmoins elle vouloit bien cesser de le voir pour le mettre tout-à-fait dans le tort. Le Cardinal la loua beaucoup de cette honnête resolution, et l'on arrêta que la Marquise s'habilleroit incessamment, afin que si le Comte venoit, elle pût le voir pour la derniére fois, et lui donner congé en presence même du Cardinal, lequel se retira dans un autre appartement, afin de laisser à sa niéce toute la liberté de s'ajuster.

Dès que le Prelat fut sorti, on délivra le pauvre Comte qui étoit presque étouffé, car outre le poids dont il étoit chargé il n'avoit pas plus d'air qu'il ne lui en falloit. D'abord il voulut faire quelques reproches à sa Maîtresse de la facilité qu'elle avoit témoignée à promettre de ne le plus voir ; mais Marianne lui fermant la bouche, l'obligea de mettre ses habits au plus vîte, et lui fit comprendre en peu de mots que bien loin de se chagriner de ce qu'avoit dit la Marquise, il devoit se resoudre à en promettre autant, sans se faire tirer l'oreille, à moins qu'il ne voulût faire connoître ce qui se passoit entr'eux, et la livrer lui-même, à tout ce que la severité d'un Oncle, et la jalouse fureur d'un Epoux déraison-

nable pourroient leur inspirer. Des menaces si terribles reduisirent bientôt le Comte, il se laissa instruire briévement, et promit tout ce qu'on voulut. Quand il fut habillé, il fut à l'appartement du Cardinal comme s'il venoit d'arriver. Le bon Prélat le reçut avec son amitié ordinaire ; et après lui avoir fait bien des caresses, lui apprit enfin, du moins comme il croyoit, ce qu'il savoit déja fort bien. Le Comte répondit sans s'émouvoir, et même avec une froideur bien étudiée, qu'il avoit toûjours eu beaucoup d'estime et de respect pour la Signora Marguarita, mais que puis que le Marquis Palentia étoit assez fou pour s'alarmer des visites qu'il lui avoit renduës en qualité d'ancien ami de sa Maison, et de très-humble serviteur, il consentoit volontiers à les discontinuer. Le Cardinal qui crut remarquer dans son sang froid un peu de chagrin et de depit, lui fit mille excuses de la bisarrerie du Marquis, et l'assura que pour lui il seroit toûjours son ami et son serviteur, et le pria de le venir voir souvent en la place de sa niéce, ce que le Comte accepta en apparence, quoi que dans le fond il ne fût pas homme à se payer d'un tel change. Un moment après on vint avertir le Cardinal que la Marquise étoit visible, et ils furent ensemble dans son appartement. Madame, dit tout d'abord le Comte, Son Eminence vient de m'apprendre, que Monsieur le Marquis de Palentia ne trouve plus à propos que j'aye l'honneur de vous voir, je ne sais quel ombrage il a pu prendre, mais enfin je vois bien qu'il faudra que je le satisfasse. Cependant, Madame, je vous supplie d'être persuadée que ce sera toûjours avec beaucoup de chagrin pour moi. Le plaisir de connoître et de voir une personne de votre mérite est trop grand pour qu'on le puisse perdre sans une extrême peine. Ce sera donc, Madame, un sacrifice que je vous

ferai, et duquel je me flatte que vous me saurez quelque gré. Dona Marguarita qui étoit préparée à ce compliment, lui répondit par toutes les honnêtetez imaginables, sans affecter trop de froideur, et sans témoigner non plus trop de regret : enfin ils firent si bien leur personnage l'un et l'autre, que pour cette fois le Cardinal n'y vit goutte.

Cependant voila nos deux amans separez, et ne sachant comment se rejoindre, non pas même comment s'écrire ; car le Comte n'osoit envoyer aucun de ses gens chez la Marquise, et la Marquise n'osoit se confier en aucun des siens. Quinze jours se passerent ainsi, pendant lesquels le Marquis faisoit journellement la sentinelle pour voir s'il ne passeroit point quelque messager amoureux, ou si le Comte ne viendroit point faire sa commission lui-même. Enfin Dona Marguarita ne pouvant plus supporter une si longue absence, resolut d'écrire à son amant à quelque prix que ce fût, et de risquer tout plutôt que de demeurer dans un silence insupportable. Elle écrivit donc une lettre qu'elle confia à celui de tous ses domestiques qui lui avoit paru le plus affectionné, lui recommandant sur peine de la vie de la rendre au Comte Veneti, et lui promettant toutes sortes de recompense s'il la servoit fidellement. Ce valet qu'on appelloit Nicolo, s'engagea avec plaisir à tout ce qu'elle voulut exiger de lui, et pour lui marquer une affection plus desintéressée, fit même quelque difficulté de recevoir vingt sequins d'or qu'elle lui mit dans la main, disant que s'il prenoit quelque chose, elle croiroit toûjours que l'envie de gagner de l'argent plutôt que le zèle le fesoit agir, et qu'il seroit au desespoir qu'elle eût cette pensée. La Marquise admiroit le desinteressement et la fidelité de son valet, et le forçant à accepter ce qu'elle lui donnoit, l'assura qu'elle auroit desormais toute confiance en

lui, et que dans la suite il ne se trouveroit pas mal de l'avoir servie. Croyant donc avoir merveilleusement rencontré, elle vint faire part à Marianne de l'heureuse découverte qu'elle avoit faite dans son domestique, s'applaudissant beaucoup de la facilité qu'elle avoit à connoître ses gens, et à penetrer jusques dans le plus secret de leur interieur. Mais Marianne, qui auroit bien pu lui donner des leçons sur cet article, ne faisant pas un même jugement qu'elle de Nicolo, ne put s'empêcher de lui dire, que l'impatience l'avoit portée à risquer son secret bien legérement, et qu'elle en apprehendoit fort un mauvois succès. La Marquise ne goûta pas ce raisonnement, et dit même à Marianne d'un ton assez aigre, qu'elle étoit douée d'une certain esprit de contradiction et de presomption qui ne lui permettoit pas de trouver rien bien fait que ce qu'elle faisoit. Marianne ne voulant pas irriter davantage son esprit se tut, mais l'experience fit bientôt voir qu'elle ne s'étoit pas trompée dans ses conjectures; car Nicolo qui étoit un des espions du Marquis, fut d'abord lui porter la lettre de sa femme, et lui rendit un compte exact de tout ce qu'elle lui avoit dit, ordonné, et promis.

Le Marquis étoit un homme de l'âge de trente-cinq ans ou environ, d'une taille courte et grosse, quoi qu'il ne fût point trop chargé de graisse, ses cheveux étoient noirs et crêpez, son teint basané, son regard sombre et malin, et dans toutes ses maniéres aussi bien que dans la physionomie on remarquoit d'abord quelque chose de sinistre. Effectivement il avoit l'esprit tourné au mal d'une façon toute particuliére, il étoit avaricieux, beaucoup adonné aux hommes, et peu aux femmes, trouvant son plaisir dans les peines d'autrui, et ses peines dans leurs plaisirs : enfin c'étoit un homme qui sembloit né

pour ſaire enrager une ſemme et tous ceux qui étoient obligez de vivre avec lui. Et dans le fond je pense que ce caractére pire que bisarre avoit plutôt été le sujet de la separation entre Dona Marguarita et lui, que tout ce qui s'en disoit dans la Ville. Quoi qu'il en soit, je ne saurois absolument condamner une ſemme qui se voyant sacrifiée à un homme ſait comme ce Marquis et de son humeur, cherche à se dedommager d'un autre côté, et je me persuade que tout sage Lecteur entrera assez dans mon sentiment.

Dès que le Marquis eut intercepté la lettre de sa ſemme par le moyen du traître Nicolo, il se sentit ému d'une colére mêlée d'une secrete joye ; car il n'étoit pas de ceux qui craignent le cocuage, au contraire il le souhaitoit de tout son cœur, et auroit même été ravi de trouver sa ſemme dans quelque lieu public comme cela est arrivé à beaucoup d'autres, afin d'avoir sujet de la persecuter à son gré, et de chagriner ses parens. Ce fut dans cet esprit qu'il ouvrit la lettre ou il trouva ce qui suit.

LETTRE DE DONA MARGUARITA AU COMTE VENETI :

« On me dit tous les jours que vous êtes en parſaite » santé, que vous sortez souvent, et que la joye est peinte » sur votre visage, cependant il y a près de 15 jours que » vous ne m'avez point vuë, et que vous ne m'avez point » écrit. En conscience que puis-je inferer de tout cela, » sinon que vous m'abandonnez entiérement, et que je » suis une malheureuse, qui après avoir tout risqué, ou » pour mieux dire, tout sacrifié pour vous, ne dois » attendre de votre part qu'ingratitude et perfidie. Je » vous en ſais juge vous-même, si vous étiez en ma place,

» que penseriez-vous d'une froideur pareille à la vôtre ?
» Quelque bien ſondées que soient mes craintes, je
» cherche néanmoins tant que je puis à les dissiper, et
» je me dis sans cesse à moi-même que sous un visage
» gai vous portez un cœur abattu : que si l'on vous voit
» souvent dans les ruës, c'est que vous travaillez aux
» moyens de m'écrire en sureté et de me revoir, et qu'en-
» fin votre prudence, et la seule crainte de m'exposer
» est ce qui vous a empêché de m'écrire jusques à pre-
» sent. Dieu veuille que je ne me sois point trompée.
» J'en saurai des nouvelles dès ce soir, si vous donnez
» votre réponse à Nicolo qui vous rendra celle-ci ; peut-
» être que j'ai hasardé quelque chose en me fiant en lui,
» car la plupart de mes domestiques sont autant d'espions
» qui vont rendre compte de toutes mes demarches à
» mon tyran. Mais celui-ci m'a promis avec tant de fran-
» chise de m'être fidèle, que je ne saurois croire qu'il
» me trompe. Adieu, cher Comte, trouvez, je vous prie,
» quelque prompt expedient, afin que nous puissions
» nous voir. Vous devriez rougir de honte de vous être
» laissé prevenir par une prisonniére aussi exactement
» gardée que je le suis, vous qui êtes en pleine liberté.

» Marguarita del Caniglio,
» Marchese di Palentia. »

Le Marquis bien joyeux de trouver dans cette lettre des preuves suffisantes pour se ſaire declarer cocu authentiquement, dit à Nicolo en lui ſrappant sur l'épaule, qu'il étoit un brave garçon, et que puis qu'il l'avoit bien servi, il vouloit aussi le bien recompenser : en même tems il tira de sa poche un Ducat d'argent qu'il lui donna par un rare essort de sa liberalité, lui recomman-

dant de lui être toûjours fidele, et de se tenir prêt pour rendre témoignage devant les Juges quand il le ſaudroit. Cependant, dit-il, tu peux demeurer encore quelques jours dans ma maison, jusques à ce que tu ayes trouvé un Maître; car je m'imagine bien que tu n'oserois retourner chez ma ſemme, et je ne voudrois pas t'y obliger. Le valet qui s'étoit attendu à quelque somme considerable, et qui ne s'étoit même porté à trahir sa Maîtresse que dans la vuë d'une recompense qui le mettroit à son aise le reste de ses jours, ſut bien surpris quand il la vit bornée à un Ducat, et commença à se repentir, de tout son cœur, de s'être engagé si légérement dans une lâcheté qui le couvriroit de honte parmi tous ses camarades, et l'empêcheroit de trouver d'autre maître dans Rome. D'ailleurs comme le ſond de son cœur étoit assez bon, il se representoit vivement les bontez de la Marquise à son égard, sa libéralité, et la confiance qu'elle avoit euë en lui preferablement aux autres Domestiques, et se reprochoit beaucoup de les avoir si mal reconnuës. Ces reflexions lui causant une extrême douleur, le firent songer aux moyens de reparer le desordre qu'il avoit fait, mais il n'y voyoit guéres de jour, car le Marquis saisi d'une lettre écrite de la propre main de son épouse, au lieu de ſaire un appel à celui duquel il prétendoit être offensé comme mille autres en sa place l'auroient ſait, étoit allé presenter requête à la Justice, demandant un Décret de prise de corps contre le Comte et la Marquise qu'il vouloit ſaire punir l'un et l'autre selon la rigueur des Loix, ce qu'il ne pouvoit manquer d'obtenir. Le desolé Nicolo songeoit encore que ces deux amans étant mis prisonniers, il seroit obligé de rendre témoignage contre eux malgré qu'il en eût, parce que la ſatale lettre qu'il venoit d'apporter, le

forçoit à ne se point dedire, et détruiroit tout ce qu'il auroit pu avancer en leur faveur. Outre cela il n'osoit se presenter ni devant l'un ni devant l'autre de ceux qu'il avoit si lâchement trahis; quoi que cela fût absolument necessaire pour prendre avec eux des mesures justes. Conclusion il voyoit assez le mal et desiroit assez d'y apporter le remède, mais il ne savoit comment faire pour cela. Tandis qu'il étoit dans ces fâcheuses irresolutions, le Marquis de son côté avançoit beaucoup chemin, il étoit allé trouver le Magistrat souverain de Rome, lui avoit exposé l'adultére de sa femme avec le Comte Veneti comme un crime averé, lui avoit fait voir la lettre interceptée, et enfin avoit obtenu de lui un ordre de les faire arrêter et de les mettre au Château St. Ange. Le Marquis aussi content de lui-même que s'il avoit fait quelque belle prouesse, s'en revint chez lui, et tout aussi-tôt envoya chercher un Capitaine des Sbires qui demeuroit dans son quartier pour lui donner la commission d'arrêter ces deux personnes. Nicolo qui étoit present à ceci, vit bien que tout étoit perdu, s'il tardoit plus long-tems à prendre une resolution, si bien que sans balancer davantage, il partit sur le champ, et s'en alla chez la Marquise qui l'attendoit avec une impatience et des inquiétudes mortelles, ne pouvant comprendre, comme quoi il demeuroit toute la journée sans revenir, et se doutant quasi de l'affaire telle qu'elle étoit effectivement arrivée. En vérité, Nicolo, lui dit-elle dès qu'elle le vit, il faut avouer que tu m'as bien fait souffrir, hé bien, quelles nouvelles m'apportes-tu? Les plus malheureuses du monde, Madame, lui dit-il en se jettant à genoux devant elle. Mr. le Comte n'a point vu votre lettre, c'est Mr. le Marquis qui l'a reçuë, il est allé tout aussi-tôt chez le souverain Magistrat, d'où il est revenu fort content : ensuite

de cela il a envoyé chercher un Capitaine de Sbires nommé Francesco, et je ne doute nullement qu'il n'ait dessein de vous faire mettre en prison. Ha Seigneur ! est-il bien possible ? s'écria la Marquise, en se laissant tomber sur un canapé qui par hazard étoit auprès d'elle. Hé mon Dieu ! par quel destin cette lettre, la seule que j'aï écrite au Comte, est-elle tombée entre ses mains ? Je meurs de honte de vous le dire, Madame, reprit le valet, néanmoins il faut bien que je vous avouë mon crime, afin que vous me disiez ce qu'il faut que je fasse pour le reparer. C'est moi qui vous ai trahie, Madame, c'est moi, qui au lieu de porter votre lettre à Mr. le Comte, l'ai renduë à Mr. le Marquis. C'étoit lui qui m'avoit mis auprès de vous avec ordre de lui rendre cômpte de toutes vos démarches : je confesse que jusques à present je l'ai toûjours servi suivant ses intentions, et que même je me suis d'abord fait un plaisir de lui signaler mon affection par le sacrifice de votre lettre. Mais, Madame, je n'ai pas plutôt vu où tendoit sa cruauté, que j'en ai eu horreur, et que je me suis trouvé saisi d'un mortel déplaisir d'y avoir contribué par ma perfidie. C'est aussi, Madame, le regret que j'en ai qui m'a conduit ici à vos pieds, pour vous offrir mon sang et ma vie, et tout ce que je puis au monde, pour défaire ce que j'ai si malheureusement fait. Disposez de moi, Madame, et me commandez tout ce qu'il vous plaira, je vous obeïrai aveuglement, quand même je devrois perir en vous rendant service; je ne plaindrai point ma vie si elle peut expier ma faute, et servir à retablir votre bonheur. Pendant ce long discours la Marquise étoit tombée dans une douleur si accablante, qu'elle n'avoit pas eu la force de l'interrompre. Enfin revenant à elle comme d'une profonde lethargie : Hé, miserable, qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle : devois-tu me

trahir si indignement pour après cela m'en venir demander pardon ? ne vois-tu pas que je suis perduë sans ressource, moi et le Comte ? Tu nous a mis à tous deux la tête sous le couteau, il n'y a plus de remède, retire-toi d'ici, tu m'es odieux, va t'en si loin que je n'entende jamais parler de toi. Quelque dures que fussent ces paroles, néanmoins comme ce garçon étoit lui-même persuadé que c'étoit la moindre punition qu'il meritoit, il ne se rebuta point pour cela, et continuant toûjours de lui protester avec larmes qu'il vouloit donner sa vie s'il étoit nécessaire pour la tirer du peril où elle étoit, il l'obligea à moderer un peu ses douleurs pour aviser avec lui aux moyens dont il faudroit se servir. Ils en proposerent l'un et l'autre plusieurs de differente espèce, comme de fuir, de suborner des témoins, de gagner les Juges, etc., mais tous ces moyens n'étant ni assurez ni faciles, le tems se perdoit sans rien resoudre, et la Marquise qui apprehendoit à chaque moment que la Corte n'entrât dans sa maison, retomboit déja dans son premier desespoir, quand le Valet, à force de donner la gêne à son esprit, s'avisa d'un expedient le meilleur qu'ils eussent pu imaginer ; il en fit part sur le champ à la Marquise qui l'approuva, et le trouva même si assuré qu'elle ne douta point qu'il ne réussit heureusement. Le Lecteur en sera instruit dans la suite, pour le present il n'est point necessaire d'expliquer autre chose sinon que la Marquise dans l'esperance presque certaine qu'elle en avoit conçuë, s'étoit remis l'esprit et le visage dans une certaine qûiétude qui contribua beaucoup à l'heureux succès du stratagême. Au reste il fut resolu qu'elle laisseroit tranquillement agir le cours de la Justice, se contentant de nier toujours fortement d'avoir eu aucun com-

merce criminel avec le Comte, ni d'avoir écrit la lettre en question.

L'affaire ainsi arrêtée, Nicolo courut chez le Comte à qui il donna avis du malheur et du remède. Le Comte s'emporta d'abord, du moins autant que la Marquise, il fut même sur le point de passer son épée au travers du corps de ce pauvre garçon; toutefois il se modera jusques à la fin de son discours, et ayant reconnu ses bonnes intentions, au lieu de le tuer comme il en avoit envie, il l'embrassa, lui fit beaucoup de caresses, le conjura de ne rien épargner pour les délivrer de cet abime de malheur où il les avoit jettez, et lui promit en foi de Cavalier, que, s'il agissoit bien dans cette importante affaire, on lui feroit tant de bien qu'il auroit sujet toute sa vie de se louer de la Marquise et de lui. Et parce que pour executer ce qu'il avoit resolu il lui falloit un peu d'argent, le Comte lui donna deux cens Louïs d'or en espèce; après quoi Nicolo se retira couvert d'un manteau qui lui cachoit le visage, afin de n'être reconnu de personne.

Au sortir de cette maison il fut encore une fois chez la Marquise, pour l'avertir en peu de mots de tout ce qui s'étoit dit et passé entre le Comte et lui, et lui mettre en quelque façon l'esprit en repos. Il n'y demeura pas deux fois autant de tems qu'il y a que nous en parlons, et cependant à peine fut-il dehors que la pauvre Marquise vit entrer dans la cour une escouade de vingt Sbires, qui se saisirent d'abord des issuës, après quoi le Capitaine accompagné de quatre des plus méchants entra dans sa chambre, et lui dit avec quelque sorte de civilité, qu'il étoit fâché d'être obligé de lui venir apprendre qu'elle étoit prisonnière à la requête du Marquis Palentia son mari; mais que le devoir de sa charge

et les ordres qu'il avoit reçus étoient si exprès qu'il n'avoit pu se dispenser de les executer, et qu'ainsi il la prioit de se laisser conduire au Château St. Ange. La Marquise lui répondit d'un air assez froid, qu'elle étoit prête d'aller où son mari voudroit lui fixer sa demeure, mais qu'elle ne pouvoit s'empêcher de s'étonner beaucoup de ce qu'il avoit choisi le Château St. Ange pour cela, et encore plus de ce qu'il se servoit de la Corte pour l'y faire mener. Sur cela le Capitaine lui repartit qu'à cet égard il ne savoit rien du tout, et qu'il n'étoit instruit d'autre chose que de ses ordres qui le forçoient à l'arrêter, quelle repugnance qu'il se sentît à le faire : la suppliant de souffrir qu'il les executât. Fort volontiers, repartit la Marquise, je ne vous arrêterai pas un moment, tout ce que je vous demande, est de me permettre d'emmener ma Demoiselle d'honneur avec moi. Le Capitaine lui ayant répondu, qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit, elle fit appeller Marianne qui étoit dans un autre appartement. Allons, ma chere, lui dit-elle quand elle fut venue, il faut changer de maison, Monsieur le Marquis me fait loger au Château St. Ange, c'est une suite de ses tendresses pour moi, nous verrons de quelle maniere elles se termineront. Quoi que Marianne fût instruite de toutes choses par sa Maîtresse qui n'avoit point d'autre confidente qu'elle, elle ne laissa pas de faire extrêmement l'étonnée, elle vomit un torrent d'injures et d'imprecations contre le Marquis, demanda vengeance au Ciel et à la Terre, et fit enfin son personnage à merveilles. Cependant il fallut qu'elles entrassent dans une mechante litiére de louage, dont le Capitaine avoit eu soin de se pourvoir; on en ferma les portiéres afin que l'on ne connût point celles qui étoient dedans, et les pauvres Dames ainsi emmaillotées furent conduites au Château

St. Ange, où elles apprirent que le Comte Veneti avoit aussi été amené une heure auparavant par une semblable escouade.

Quelqu'un nous demandera sans doute, ce qu'étoit devenu le Pere La Chaize pendant tout cet embarras, à quoi nous répondrons, que si nous faisions un roman, nous n'aurions pas manqué de lui faire tenir la principale partie dans la plupart des intrigues; mais comme nous écrivons une histoire, la vérité nous oblige à rapporter les choses comme elles sont. Que le Lecteur se donne donc un peu de patience, nous n'aurons dans la suite que trop de choses à dire de sa Reverence, sans qu'il soit nécessaire de la mêler dans les affaires où elle n'a point eu de part.

Nos deux amans ayant donc été mis séparement dans le Château, et très-étroitement resserrez, ils furent interrogez dès le lendemain par le Magistrat chacun en particulier, sans que ni l'un ni l'autre avouât le delit. Cependant le Cardinal Patron qui avoit été averti par les Valets, de l'emprisonnement de leur Maîtresse, irrité au dernier point contre le Marquis à cause de la violence dont il avoit usé envers sa Niéce, sans lui en rien communiquer, et contre Dona Marguarita, parce qu'il ne pouvoit croire qu'elle eût été arrêtée sans sujet, ne savoit s'il devoit prendre sa défense ou l'abandonner à la rigueur de la Justice. Toutefois la nature, et son ressentiment contre le Marquis agissant de concert dans son cœur en faveur de la pauvre persecutée, il fut la voir en sa prison, et arriva justement dans le tems que le Juge sortoit, il le trouva au bas de l'escalier, comme il alloit monter en carrosse. Hé bien, Monsieur, lui dit-il, vous venez apparemment d'interroger ma Niéce, qu'avez-vous découvert? dites-moi sincérement les choses. Mon-

seigneur, répondit le Juge, Madame votre Niéce nie ſortement d'avoir jamais eu aucun commerce avec le Comte, et dit que c'est une imposture de son mari qui la hait, et voudroit se défaire d'elle à quelque prix que ce fût. Le Comte soutient la même chose de son côté. Mais, Monseigneur, Votre Eminence saura, que Monsieur le Marquis Palentia a en main une lettre écrite de la propre main de sa femme qui la condamne entiérement, et outre cela il offre de faire ouïr en témoignage un Valet, qui, à ce qu'il assure, sait et deposera bien des choses. En ce cas-là, continua le Juge, Votre Eminence voit bien que l'affaire ne pourroit tourner que ſort desavantageusement pour Madame la Marquise. Si je n'avois pas eu l'honneur de rencontrer ici Votre Eminence, je n'aurois pas manqué de me rendre aujourd'hui à son Palais, pour lui faire part de l'état du procès, afin qu'elle prît les mesures qu'elle jugeroit convenables, et me donnât ses ordres que je suivrai toujours avec joye autant qu'il se pourra faire, sans blesser ma conscience ni manquer au dû de ma charge. Il n'est pas besoin de prendre cette precaution avec moi, reprit le Cardinal, je n'exigerai jamais rien de vous contre la justice en faveur de qui que ce soit : tout ce que je vous demande, est d'examiner bien les choses, de prendre garde qu'effectivement l'accusation ne soit point frauduleuse, et de juger après cela équitablement. Si ma Niéce est coupable, bien loin de trouver mauvais que vous la condamniez, je la condamnerai moi-même le premier. Graces à Dieu, je n'ai jamais protegé le crime, et je ne commencerai pas à l'âge de soixante et dix-huit ans. Après avoir dit cela, le bon Prelat monta dans la chambre de sa Niéce, à laquelle il fit une sévére reprimande, comme s'il avoit été persuadé de ce que l'on l'accusoit, mais l'adroite Dame

sut feindre auprés de lui une si parfaite innocence, et accompagna ses discours d'une sincérité si apparente, de tant de larmes et de tant de douleur, qu'il demeura presque convaincu de sa vertu et de l'injustice de son mari. Il fut aussi voir le Comte, qui se défendant de la même maniére et par les mêmes raisons, le confirma encore dans son opinion à un point qu'il ne douta plus que la haine du Marquis pour sa femme ne l'eût porté à contrefaire son écriture et son seing, ce qui dans le fond n'auroit pas été fort difficile; parce que la plupart des femmes écrivent d'un caractere mal formé, et facile à imiter. Dans cette pensée il ne craignit point d'en parler au Pape comme d'une affaire de laquelle il étoit instruit à fond, traitant l'accusation du Marquis contre Dona Marguarita, de calomnie noire, et d'imposture horrible qui méritoit punition, et priant Sa Sainteté d'interposer son autorité pour empêcher la suite d'un procès injurieux à la vertu de sa Niéce, qu'il appelloit « vertu opprimée par une injuste tyrannie ».

Le bon Cardinal le disoit effectivement ainsi qu'il le pensoit; mais comme par malheur tout le monde n'étoit pas de son sentiment, le Pape avoit été prevenu du contraire par deux ou trois parens et amis du Marquis, du nombre desquels étoit son grand Camerier, en qui il avoit beaucoup de confiance. Le Cardinal le reconnut bien-tôt, néanmoins comme il n'ignoroit pas le penchant favorable du St. Pere pour le beau sexe, ni même l'inclination particuliére et secrete qu'il avoit pour la Reine Christine, il se flattoit toûjours que quand même il croiroit la Marquise criminelle, il se porteroit volontiers à la tirer de cette affaire. Cependant il se trompoit, car c'étoit cette même inclination du Pape pour la Reine (laquelle toute secrette qu'on la voulût tenir, ne l'étoit

pourtant pas tant que la plupart des Romains n'en eussent connoissance) qui portoit Sa Sainteté à la rigueur contre toutes les femmes accusées d'aldultére; son but étant de persuader par là au peuple, qu'il étoit incapable de la foiblesse dont on le soupçonnoit. C'étoit un galant compére que le Pape, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché d'apprendre dans une petite disgression qui et quel il étoit.

Son nom étoit Fabio Chigi, il étoit né à Sienne environ l'an 1598 et fut élevé au Papat en 1655. Il avoit été Legat à Malthe, à Ferrare, à Cologne et à Munster. Depuis il fut fait Evêque d'Imola dans la Romagne, puis Cardinal, et ensuite Secretaire d'Innocent X, auquel il succeda. Il étoit de petite taille, mais assez bien prise, ses cheveux étoient noirs, son teint assez blanc, et tout son visage assez agréable, cependant il avoit la bouche trop grande et même un peu enfoncée, son nez étoit aussi un peu gros; mais en recompense il avoit les yeux du monde les plus animez, et qui disoient tout ce qu'il vouloit. Quant à l'esprit, il l'avoit doux et insinuant, et toutes les fois qu'il vouloit obtenir et persuader quelque chose, il étoit bien difficile de s'en défendre. Il étoit actif, soupçonneux, constant dans ses resolutions, sans amitié pour personne, dissimulé. faisant peu d'état des richesses, mais aimant les plaisirs avec excès, et la gloire encore plus que les plaisirs : pour acquerir une immortalité glorieuse, il auroit sacrifié freres, parens amis, et peut-être lui-même avec eux. Ce fut cette raison qui l'empêcha de faire à sa famille tout le bien qu'il auroit souhaité, craignant de rendre sa memoire odieuse, si on lisoit dans l'Histoire, qu'il l'avoit enrichie aux dépens de l'Eglise, comme plusieurs autres Papes avoient fait. Il prit donc tout le contrepied de ceux-là; car au lieu d'en-

richir les siens, il s'épargnoit en quelque façon le necessaire pour faire des largesses au peuple, et pour travailler à la propagation de la Foi. Aussi ne perdit-il pas son tems, car outre le nombre presque infini d'Indiens, qui se convertirent sous son Pontificat, il eut la satisfaction d'envoyer sa benediction pour le même sujet au Roi de Maroc, au Duc de Meckelbourg, à la Princesse Louise Palatine fille de la Reine de Bohème, et de la donner en personne à la Reine Christine de Suéde. Tous ces beaux endroits de sa vie ne suffisant pas pour remplir cette ardente soif d'immortalité dont il étoit brûlé, il fit réimprimer au Louvre dans une magnifique Edition les Poësies Latines qu'il avoit faites pendant ses Legations et que nous avons sous le titre de *Philomati Musæ Juveniles*, avec une Tragedie intitulée *Pompée;* car quoi que l'Evêque de Paderborn et de Munster qui en fit l'Epitre Dedicatoire, assure que ce fut contre son gré que l'on mit ses Poësies au jour, chacun sait pourtant bien ce qu'il doit en penser.

Quoi qu'il en soit, si ce Pontife s'en étoit tenu là, il auroit entiérement réüssi dans son dessein qui étoit de laisser après sa mort une renommée digne d'un véritable Pontife Romain. Mais comme il est presque impossible de se contraindre toûjours pendant une longue vie, il ne put s'empêcher de se laisser aller au penchant qui l'entrainoit à l'amour. Il eut des inclinations à Ferrare et à Cologne, l'une pour la Signora Camille Azollini cousine germaine de celui qui fut depuis Cardinal, et l'autre avec une Parente de l'Electeur. Il eut même commerce avec la Reine Christine dès ce tems-là : il est vrai que c'étoit d'une maniére qui ne pouvoit pas donner la moindre prise à la médisance, puis qu'il étoit éloigné d'elle de plusieurs centaines de lieuës quand il com-

mença; cependant il ne fut pas toûjours également degagé des sens. Cette Reine n'eut pas plutôt abdiqué, qu'Alexandre, tout vieux qu'il étoit déja, forma le dessein de la connoître de plus près, pour cela il la convia de venir à Rome, et lui offrit une pension considerable, par le moyen de laquelle il la fit, dit-on, resoudre à un mariage de conscience, c'est ainsi qu'en parloient les plus discrets. Mais la question est de savoir s'il ne passoit pas les bornes du spirituel. Revenons à notre sujet.

Le Cardinal Patron Oncle de notre prisonniére, ayant fait pendant plusieurs jours d'inutiles tentatives auprès de Sa Sainteté, pour l'obliger à proteger sa Niéce, ne savoit plus, comme l'on dit, de quel bois faire fléche; car le procès s'instruisoit tous les jours, et n'alloit pas de mieux en mieux, quoi que le Marquis ayant été sommé de faire comparoître les temoins que dans sa requête il avoit offert de produire, eût été obligé de s'excuser sur leur fuite. On avoit beau alleguer cela comme une preuve, ou, pour mieux dire une conjecture de la mauvaise foi de l'accusateur, qui apparemment n'avoit offert de trouver des témoins que dans l'espoir d'en suborner; les Juges ne se payoient point de ces raisons, il restoit dans le sac une piéce par écrit qui detruisoit tout ce que les accusez pouvoient dire pour leur justification; et si l'on ne trouvoit les moyens de la convaincre de faux, la tête du Comte et celle de la Marquise étoient en peril.

Tandis que l'affaire étoit en cet état, et que nos deux amans dans l'attente d'un secours peu certain, flottoient entre la crainte et l'esperance, Nicolo qui avoit fait resolution d'expier sa perfidie par un service signalé, travailloit de son mieux pour y réüssir. L'expédient dont il

usa fut premiérement de gagner le bourreau, afin qu'il lui livrât le corps du premier malheureux qu'il expedieroit à la potence : ce qui ne lui fut pas difficile. Ces gens qui font un métier si infame pour l'appetit de cinq ou six cens livres par an, ne sont guéres à l'épreuve de cent pistoles presentées en recompense de quelque service, particuliérement quand il est d'une nature aussi indifferente en elle-même que l'étoit celui-ci. Leur marché ayant donc été conclu, et le bourreau lui ayant bien promis de ne pas manquer à sa parole, Nicolo fut se loger dans un des fauxbourgs de la Ville, et se mit au lit contrefaisant le malade, et attendant avec impatience qu'il plût à la Justice de faire pendre quelqu'un, n'y ayant que cela capable de le guerir. Malheureusement il se passa beaucoup de tems sans que le Maître des hautes œuvres eût d'occupation, de maniére que sa maladie supposée dura plus qu'il n'avoit esperé, et par consequent les cruelles inquiétudes du Comte et de la Marquise, qui n'attendoient leur salut humain que de lui. Enfin ce jour tant désiré vint, le Barigel de la Campagne condamna trois Bandits qu'il avoit attrapez, et ils furent pendus en un même jour. Aussi-tôt Maître Guillaume en vint avertir son ami Nicolo, et lui promit de lui apporter dans un sac sur le minuit celui des trois dont la taille approchoit le plus de la sienne. Sur cet avis Nicolo se dispose à mourir comme il avoit resolu ; il envoye chercher le Vicaire de la Paroisse, lui confesse tous ses pechez avec les mêmes soupirs, la même foiblesse, et les mêmes simagrées que s'il avoit été prêt à rendre l'ame.

PARTIE DE LA CONFESSION DE NICOLO.

Helas, disoit-il, mon Pere, de tous les péchez que j'ai

commis dans ma vie, aucun ne me tient plus au cœur, et ne me fait plus de peine que celui-ci. J'ai été assez malheureux pour avoir accusé une très-vertueuse Dame mariée, d'avoir un commerce criminel avec un fort honnête Seigneur qui étoit aussi marié, sans que je fusse poussé par aucun autre motif que celui de la haine que je lui portois.

Et quel sujet de haine aviez-vous contr'elle, mon fils ? répondit le Prêtre.

Je n'en avois point de légitime, réprit le faux mourant, c'étoit une bonne Dame, bien pieuse et bien charitable, mais parce qu'elle ne vouloit point me permettre de jurer, ni de jouër dans sa maison, et que sur ce qu'on lui avoit une fois rapporté que j'allois voir les Courtisanes, elle m'avoit voulu chasser, et encore parce qu'elle me tenoit trop en bride à mon gré, je formai le dessein de me venger d'elle, ce que je n'ai que trop bien executé dans la suite.

Comment avez-vous fait ? demanda le Vicaire.

Mon Pere, dit Nicolo, j'ai contrefait une lettre d'amour, comme si elle l'avoit écrite à Monsieur le Comte Veneti, qui est le Seigneur dont je vous ai parlé, et je le fis si adroitement que personne n'auroit pu connoître son écriture d'avec la mienne ; après quoi je la fermai et la portai à son mari, qu'on appelle Monsieur le Marquis Palentia; lui disant qu'elle me l'avoit donnée pour rendre à son galant. Le mari me crut d'autant plus facilement que c'étoit lui qui m'avoit mis auprès d'elle pour épier ses actions ; car il est fort jaloux, quoi qu'avec bien peu de raison, et sur cette lettre il l'a fait mettre en prison avec Monsieur le Comte Veneti, et peut-être auront-ils tous deux la tête coupée.

Vraiment, mon fils, dit le bon Prêtre, vous avez com-

mis là un grand péché devant Dieu, premiérement vous mettez le divorce entre le mari et la femme, sur un sujet qui ne souffre point de reconciliation. Vous ôtez l'honneur et la reputation à une vertueuse Dame, à son mari, à ses enfans, à toute sa famille, à cet autre Seigneur que vous avez accusé avec elle, et à toute sa famille, et vous leur causez à tous deux une mort cruelle et ignominieuse. Ne concevez-vous pas bien l'énormité de votre crime, et ne vous en repentez-vous pas de tout votre cœur ?

Oui, mon Pere, répondit le Penitent.

C'est le moyen d'obtenir la misericorde Divine, dont vous avez grand besoin, reprit le Confesseur : mais pour cela il faut qu'autant que vous le pouvez, vous defassiez ce que vous avez fait par une déclaration signée de votre main, dans laquelle vous confesserez votre crime, et justifierez entiérement ceux que vous avez accusez, les declarant innocens de tout ce dont vous les avez chargez.

Helas ! mon Reverend Pere, répondit languissamment le malade, j'y consens de tout mon cœur, et s'il étoit nécessaire de me livrer moi-même entre les mains de la Justice pour les sauver, je le ferois.

Non, non, repliqua le Confesseur, il n'est pas besoin que vous fassiez cela, il suffira que vous signiez la declaration que je vais écrire, et que vous me permettiez de reveler en Justice tout ce que vous m'avez dit à cet égard dans votre confession.

Oui, mon Pere, interrompit Nicolo, je vous le permets, et qui plus est, je vous en charge pour le repos de mon ame. Mais, mon Pere, comme peut-être la Justice feroit plus de difficulté d'ajouter foi à ma sincére déclaration, qu'à mon imposture, parce qu'effectivement la lettre est parfaitement bien contrefaite ; je crois qu'il sera bon de vous remettre aussi en main les brouillons de

cette lettre, que j'ai encore dans ma poche, dans lesquels on pourra aisément remarquer, que je tâchois à copier l'écriture de ma Maîtresse : regardez, je vous prie, dans mes haut-de-chausses, je crois que vous les y trouverez. Sur cela le Pere fouilla dans les poches, et y trouva effectivement trois ou quatre brouillons imparfaits de la lettre de la Marquise, mais qui étoient de sa propre main et non pas de la sienne, comme il disoit.

Cependant le bon Pere ne pouvant pas s'imaginer que cette confession fût une fourbe, prit ces papiers et les fit parapher et signer de son nom, aussi bien que la declaration qu'il coucha dans les termes les plus forts et les plus intelligibles. Après quoi il fit au prétendu mourant une grande remontrance sur tout le cours de sa malheureuse vie passée, l'exhorta à la repentance, lui conseilla d'invoquer sans cesse le nom de Jesus, de Marie, et de St. Antoine pendant le peu d'heures qui lui restoient à vivre, et après lui avoir fait achever son *Confiteor* lui donna l'absolution et se retira.

Le Penitent au cœur double ayant fait donner le bon Prêtre dans le panneau de cette maniére, attendoit avec impatience la venuë de Maître Guillaume avec son pendu, dont il avoit absolument besoin pour achever heureusement sa fourberie. Enfin sur les trois ou quatre heures de nuit il vint accompagné du Camarade Brise-Bras renommé par toute l'Europe, et de son Valet Serre-Cordeau, tous deux chargez comme de mulets d'un grand sac qu'ils jetterent au milieu de la chambre. Maître Guillaume le délia ensuite, et en tira son noir et hideux cadavre qui sortoit un demi pied de langue hors de la bouche. A cet agreable aspect Nicolo rempli de joye sauta du lit vigoureusement, et courant à son armoire y prit une grosse bouteille de vin, dont il versa plein un grand

verre, qu'il but à la santé de l'honorable compagnie, laquelle lui fit raison avec une allegresse pareille à la sienne ; quinze ou vingt autres rasades furent ensuite mises à couvert, à l'heureux succez du stratagême de Nicolo, aux frequentes pratiques de Maître Guillaume ; à l'heureux établissement de Brise-Bras en quelque bonne ville ; et plusieurs autres belles santez, comme celles-là, entre lesquelles on n'oublia pas celle du Barigel des Sbires, et de tous les honnêtes gens qui ont de la connexité avec Messieurs les Maîtres des hautes œuvres. Comme le vin fut trouvé excellent, la bouteille fut bien-tôt finie, ce qui obligea Nicolo d'en apporter une autre de la même taille et de la même qualité : celle-ci ne fut pourtant pas si tôt finie que l'autre : l'imagination s'étant un peu échauffée chacun voulut conter ses prouesses. Nicolo parla des bons tours qu'il avoit faits, Serre-Cordeau des siens , et Brise-Bras vantoit avec ostentation son habileté, son adresse extraordinaire, et sa promptitude à bien rouer un criminel, et racontoit ses exploits patibulaires, avec toute la fierté et l'orgueil d'un Capitaine qui parle des occasions où il s'est distingué. Maître Guillaume qui jusques là n'avoit pas dit grand'-chose, peut-être parce qu'il attendoit de la compagnie les louanges qu'il croyoit bien lui être duës, voyant que chacun n'étoit occupé qu'à chanter les siennes propres, prit la parole d'un air grave, et tenant le verre d'une main tandis qu'il se retroussoit la moustache de l'autre, dit qu'il falloit avouer que Brise-Bras étoit le premier homme du monde en fait de fracasser les os d'un patient sur la rouë, et qu'il avoit donné de trop belles marques de son adresse pour qu'on pût lui rien disputer sur cela. Mais que l'art d'étrangler un homme promptement n'étoit ni moins grand ni moins difficile, et qu'il l'avoit appro-

ſondi d'une maniére à pouvoir en donner des leçons aux plus experimentez Maîtres des hautes œuvres qui fuſſent en Europe. Briſe-Bras et Serre-Cordeau s'appercevant alors de la faute qu'ils avoient faite en oubliant le panegyrique de leur modeste chef, tâcherent à la reparer du mieux qu'ils purent par toutes sortes d'éloges et d'histoires en son honneur qu'ils apprirent à Nicolo, lui citant particulierement l'exemple des trois patiens du jour, qu'il avoit executez chacun en un tour de pirouette sans qu'ils eussent tiré ni pied ni patte. Nicolo s'appercevant que Maître Guillaume savouroit volontiers les louanges, lui en donna des plus extraordinaires, et pour achever de le metıre en bonne humeur lui conta les cent pistoles dont il étoit convenu avec lui. Après quoi tout en beuvant on ensevelit le pendu, et on le coucha bien honorablement sur le lit de Nicolo, comme si c'eût été le malade qui eût enfin expiré,

Cependant comme il falloit de nouveau paroître devant le Vicaire pour faire enterrer ce mort, et que Nicolo pouvoit en être reconnu, quoi qu'il eût eu soin pendant sa confession de s'affubler la tête et le visage de trois ou quatre serviettes sous prétexte de fluxions; il se frotta le visage, le cou, et les mains d'eau de noix, ce qui le rendit d'une couleur fort basanée, il se mit après cela une fausse moustache qui lui couvroit les jouës jusques aux yeux; prit une perruque noire à cadenetes, un chapeau garni de trois ou quatre plumes de coq, et un buste assez gros, de sorte que dans cet équipage il étoit tout-à-fait méconnoissable, et ne sembloit rien autre qu'un de ces avaleurs de charrettes ferrées, dont les ruës de Rome sont pleines.

Ainsi travesti il s'en alla trouver M. le Vicaire, et en qualité de frere du mort le pria de venir le prendre pour

le mettre en terre, et fit marché pour les frais de la sepulture, qui fut faite avec toutes les cérémonies accoutumées de l'Eglise; Nicolo y assistant lui-même en personne, sans qu'il tombât aucun soupçon dans l'esprit du bon Vicaire, lequel toujours persuadé de la mort de son penitent, ne manqua pas (en execution de ses derniéres volontez) de s'en aller dès l'après-dînée chez le bon Pasteur. S'étant acquitté en cette sorte du devoir pieux, que le défunt exigeoit premiérement de lui, il songea encore aux moyens de garantir l'innocente Marquise du peril qui la menaçoit, et comme il avoit été averti par son Penitent que l'affaire pressoit beaucoup, il crut que malgré la brulante chaleur qu'il faisoit alors, car on étoit dans le plus fort de la Canicule, il devoit, sans tarder davantage, courir au secours de deux personnes qui vraisemblablement n'en pouvoient recevoir que de lui. Cependant la chose n'étoit pas sans difficulté, car soit que le tems de la confession eût été trop court, soit que Nicolo n'eût pas eu toute la presence d'esprit necessaire, le Confesseur ignoroit encore que le Cardinal Patron étoit Oncle de la Marquise, et lequel de tant de Juges qui sont à Rome avoit pris connoissance de son procez. Il ne savoit pas même en quelle prison elle avoit été transferée, de maniére qu'il falloit de necessité passer beaucoup de tems à s'en informer. Tout cela néanmoins n'étant pas capable de refroidir son zèle et sa charité, il se resolut de courir toutes les ruës de Rome pour savoir où demeuroit Dona Marguarita Marquise de Palentia, et l'ayant enfin appris il s'y en alla, quoi qu'il y eût quatre bons milles de chez lui, fatigue à la vérité tout-à-fait extraordinaire pour des Romains, qui ne sortent jamais pendant la chaleur, et dont le proverbe ordinaire est qu'il n'y a que des fous, des chiens, ou des François

capables de paroître dans la ruë sur le haut du jour. Celui-ci qui pour être plus charitable que les autres, n'étoit pourtant pas d'une autre pâte qu'eux, se trouva si incommodé de cet excez, qu'à son retour chez lui il fut contraint de se mettre au lit, et le lendemain il connut qu'il étoit attaqué de la pluresie qui est bien un des maux les plus dangereux à Rome. Or ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour lui, étoit que son penible voyage ne l'avoit rendu guéres plus savant sur l'affaire dont il s'agissoit. Il avoit trouvé les portes de la maison fermées, et tout ce qu'il avoit pu decouvrir à force d'interroger les voisins étoit que depuis l'emprisonnement de la Marquise, son mari avoit congedié les domestiques; mais qu'il trouveroit à la Maison de Jesus un Jesuite nommé le Pere La Chaize qui étoit Secretaire de l'Assistant Général de France, et de qui il pourroit apprendre beaucoup de chose, parce qu'il étoit fort ami de la Marquise. Sur cet avis il avoit bien été au Couvent, mais il n'avoit pu voir sa Reverence, parce qu'elle étoit alors dans la Meridienne (1); heure si absolument consacrée au repos chez les Reverends Peres, qu'aucun frere ou valet n'oseroit les reveiller sur peine de péché mortel, quelle affaire pressante qu'on lui pût alleguer. Ainsi le bon Vicaire avoit été obligé de s'en revenir en murmurant un peu contre la rigide observance des Jesuites dans leurs coutumes voluptueuses.

Ce pieux Ecclesiastique n'ayant donc retiré pour tout fruit de ses travaux et de ses sueurs qu'une très-fâcheuse maladie, et craignant de mourir avant que de pouvoir effectuer ce qu'il s'étoit engagé de faire, envoya prier le

(1) Tous les Italiens et particuliérement les Religieux ont accoutumé de dormir depuis midi jusques à trois ou quatre heures selon notre maniére de compter, et c'est ce qu'on appelle la Meridienne.

Pere La Chaize de le venir voir, résolu de lui remettre la declaration du valet entre les mains, et même de lui en faire une autre par devant un Notaire Apostolique, qui pût servir à autoriser la premiére. Le Pere La Chaize craignit d'abord qu'on ne lui voulût jouer quelque mauvais tour, et faisoit difficulté d'aller si loin pour voir un homme qu'il ne connoissoit point : neanmoins ayant fait reflexion que peut-être on le demandoit pour quelque chose de purement avantageux, il se laissa conduire au garçon qui étoit venu le chercher, et trouva le pauvre Vicaire dans une fievre assez forte accompagnée de violentes douleurs de côté.

Après les premiers complimens qui furent courts, parce que le malade ne parloit qu'avec peine, il expliqua en peu de mots au Pere le sujet pour lequel il l'avoit envoyé chercher, lui donna la déclaration du prétendu défunt, et lui dit que dans le hazard de mourir où il étoit, il prenoit la liberté de le charger de l'affaire de la Marquise, dont il avoit appris qu'il étoit ami particulier, le suppliant au nom de Dieu de n'épargner ni ses pas ni ses soins, pour rendre service à cette pauvre Dame, que la mauvaise volonté d'un valet et la jalousie mal fondée d'un mari avoient jettée dans une si méchante affaire. Le Jesuite qui depuis long-tems conservoit dans son cœur une secrete passion pour Dona Marguarita, laquelle il n'avoit osé faire paroître, n'eut garde de laisser échapper une occasion si favorable à ses desirs. Il exalta beaucoup le grand zèle et la charité du bon Vicaire; et lui promit que dès le jour même il ne manqueroit pas d'aller trouver le Juge, pour arrêter les procedures qui étoient déja tellement avancées que deux jours plus tard, la declaration du Valet ne seroit plus venue à tems. Le Vicaire ne put apprendre l'extrêmité dans laquelle le Comte et la Mar-

quise étoient reduits, sans fremir, ni sans remercier Dieu de ce qu'il lui avoit encore laissé le tems de les secourir. Aussi-tôt il envoya chercher un Notaire Apostolique et lui particularisa toutes choses, afin qu'il en dressât un Acte authentique qu'il signa, et mit aussi entre les mains du Pere La Chaize, afin qu'il s'en servît selon le besoin. Cela fait, il lui donna congé, en lui recommandant la charité et la vigilance.

Toutes ces menues circonstances, qui ne paroîtront peut-être pas au Lecteur d'une grande utilité, étoient pourtant absolument necessaires pour lui faire comprendre par quel moyen la Marquise sortit du méchant pas où son imprudence l'avoit engagée; et ce qui est plus que cela, comment le Pere La Chaize sut profiter de son infortune, et du besoin qu'elle avoit de lui pour se la rendre favorable; car sans cela quelque penchant que son temperamment lui donnât à l'amour, elle n'y auroit jamais consenti. Elle avoit trop de bon gout : mais que ne fait-on point quand la vie est en danger?

Notre Jesuite muni de ces importantes piéces vint trouver la Marquise, et la pria qu'il pût lui dire un mot en particulier. Marianne qui ne croyoit pas que ni l'un ni l'autre de ces deux personnes pussent avoir des secrets pour elle, fut un peu surprise de ce qu'on lui ordonnoit de se retirer, toutefois comme elle ne pouvoit se dispenser d'obéir, elle passa dans l'antichambre, bien en peine de ce qui se passoit.

Lors que le Compagnon de Jesus fut demeuré seul avec la Dame, il commença d'un air triste à lui parler du mauvais état de son affaire, la plaignit d'avoir un mari si cruel, et des Juges si inexorables, et enfin lui fit comprendre que sa mort étoit fort prochaine. La pauvre Marquise qui d'ailleurs avoit appris la même chose,

s'abandonna aux larmes et aux invectives contre son époux qu'elle appelloit son tyran et son bourreau, et qu'elle accusoit toûjours de lui avoir imposé un faux crime, et d'avoir contrefait son écriture pour la faire mourir. Cela pourroit être, Madame, dit alors le Jesuite; cependant vos Juges persuadez du contraire, sont tout prêts de vous condamner. Mais s'il se trouvoit aujourd'hui un homme qui en justifiant votre innocence aux yeux de tout Rome, vous mît à couvert du peril qui vous menace, et vous donnât une entiére victoire sur vos ennemis, quels sentimens auriez-vous pour lui? Helas! répondit la Marquise dans une émotion la plus grande du monde, je le regarderois comme mon liberateur, comme un homme à qui je devrois la vie, et qui par consequent auroit droit de tout attendre de ma reconnoissance. Si cela est, Madame, répondit l'amoureux Pere en se jettant à ses pieds, je suis le plus heureux des mortels; car enfin c'est moi qui vous apporte les nouvelles de votre délivrance, et qui plus est, c'est par mon moyen que vous l'obtiendrez. La Marquise autant surprise de son transport que de ce qu'il lui disoit, fit trois pas en arriére, et le regardoit toute troublée sans proferer une seule parole. Mon amour vous étonne, continua-t-il, je le vois bien, vous avez cru qu'un cœur tendre ne pouvoit loger dans le sein d'un Jesuite: mais, Madame, que la robe de St. Ignace est un foible rempart contre des yeux aussi charmants que les vôtres! J'ai tâché vainement de resister, vos attraits plus forts que ma raison, l'ont vaincuë, et m'ont mis en état de n'attendre plus mon bonheur que de vous. Dona Marguarita qui s'étoit attenduë d'abord à toute autre chose, qu'à des declarations d'amour, et qui se trouvoit dans une situation d'esprit peu propre à les gouter, lui repartit

avec indignation, qu'il étoit bien malhonnête à un homme de son caractére de tenir de tels discours à une malheureuse femme qui n'attendoit plus que la mort, lui reprochant son impudence, et sa cruauté dans les termes les plus forts. Le Pere qui n'avoit pas cru d'être repoussé si vigoureusement, se leva et dit d'un ton ferme à la Marquise : Madame, j'avouë que c'est une foiblesse à moi de vous aimer; mais pour cela il n'en est pas moins vrai que votre vie depend de moi autant que mon bonheur depend de vous. Ne faites donc point ici la Lucréce hors de propos, il me semble que toute autre femme que vous ne s'amuseroit point dans une occasion comme celle-ci à des feintes simagrées de vertu, et que tout amant qui sauve la vie à celle qu'il aime, ne mérite pas d'en être mal traité. Mais afin que vous ne doutiez nullement de ce que j'avance, voyez ces papiers, que votre bonne fortune m'a fait tomber entre les mains. En même tems il tira de sa poche la declaration de Nicolo, et celle du Vicaire, et lui conta les choses à peu près comme elles s'étoient passées, à la reserve qu'il se faisoit le premier mobile de tout.

La Marquise ayant écouté avec une attention merveilleuse tout le discours du Pere, et serieusement examiné les deux Actes qui étoient l'un et l'autre en parfaitement bonne forme, reconnut avec certitude que c'étoit véritablement l'execution de ce qu'elle avoit projettée avec Nicolo de qui elle n'avoit pas entendu parler depuis. Alors faisant succeder la joye à la douleur, elle commença à s'humaniser beaucoup, et à traiter avec le Pere d'une maniére aussi douce, et aussi complaisante, qu'elle lui avoit auparavant marqué de colére et d'indignation. Le Jesuite qui savoit autant qu'homme du monde l'art de profiter d'un heureux moment, ne laissa pas échapper

celui-ci. Il s'approcha doucement de la Dame, lui peignit son amour des couleurs les plus vives, lui parla de l'ardeur de ses feux, admira la blancheur de sa gorge, la délicatesse de son teint, la vivacité de ses yeux, et le dommage que ç'auroit été si une si belle tête avoit tombé sous le fer d'un bourreau, enfin il sut si bien mêler dans son esprit la crainte de la mort avec le plaisir de faire un nouvel amant, qu'en moins d'une demi-heure il la reduisit aux derniers retranchemens du sexe, qui sont la crainte du crime, et le qu'en dira-t-on, ce qui en bon François s'appelle parlementer pour rendre la place. Effectivement un moment après suivit la Capitulation, par laquelle il fut dit, que la Dame lui en livreroit la principale porte, et que du jour de son entrée il en demeureroit libre possesseur, sans que, sous quelque pretexte que ce pût être, on fût en droit de lui faire faire retraite. A condition aussi que de son côté il en useroit en sage et discret vainqueur, et même garderoit sa victoire secréte, de crainte que des ennemis jaloux de la félicité d'autrui, n'armassent de nouveau pour sa perte. Telles ou à peu près semblables furent les conditions du traité, moyennant lesquelles il fut reconnu pour Maître de la Ville et de la Citadelle. Il signala même son entrée par cinq ou six actions si vigoureuses, que la Marquise en fut étonnée. Cependant la pauvre Marianne qui gardoit les manteaux dans l'antichambre, se rongeoit les poings de depit et de rage, non pas qu'elle fût assurée de la trahison qu'on lui faisoit, mais elle en soupçonnoit quelque chose, et quand cela n'auroit pas été elle se seroit toûjours trouvée fort scandalisée du peu de confiance qu'on lui marquoit.

Après que le Pere eut pris congé de sa nouvelle maitresse, et qu'il lui eut fortement promis d'agir sans relâche

pour sa liberté, et d'être toute sa vie secret et fidèle, il sortit, et passant par l'antichambre, il voulut faire une petite caresse à Marianne; mais la belle qui n'étoit pas en humeur caressante lui appliqua un soufflet si terrible, que le sang lui jaillit du nez tout à l'instant. Dona Marguarita qui avoit entendu quelque chose, vint voir ce que c'étoit, et trouva le Jesuite saignant comme un bœuf; elle lui demanda avec inquiétude d'où provenoit cela, à quoi il n'avoit garde de répondre sincérement; il lui dit donc simplement qu'il ne savoit, et qu'il s'étoit trouvé surpris de ce saignement à l'heure qu'il y pensoit le moins. Dona Marguarita s'empressa beaucoup pour le soulager, appella le geolier à son secours, lui mit elle-même des linges mouillez sur l'estomac, car l'hemoragie étoit grande, et fit enfin tant de façons que Marianne se confirma dans ses soupçons d'une maniére à n'en douter quasi plus. Mais si jusques alors elle avoit fortement conjecturé, elle fut entiérement persuadée quand la Marquise, après le depart du Pere, lui eut fait confidence des bonnes nouvelles qu'il lui étoit venu apporter; elle eut beau pretexter sur cela sa longue retraite dans la chambre, et lui parler en personne qui ne songeoit plus qu'à Dieu et ses Saints. La fine Marianne ne s'y laissa point tromper, et comme elle connoissoit parfaitement l'un et l'autre de ses gens, elle fit un jugement assuré de ce qui s'étoit passé entr'eux dans une telle conjoncture. La pauvre Marquise qui n'avoit pas à beaucoup près tant de penetration qu'elle, et qui même n'avoit jamais rien soupçonné de son commerce avec le Pere, ne pouvoit deviner d'où provenoit sa froideur inaccoutumée, dans une occasion où elle devoit paroître toute en joye, pour peu qu'elle s'interessât en ce qui la touchoit. Elle lui en fit quelques reproches obligeants,

auxquels Marianne répondit le plus honnêtement que sa mauvaise humeur put le lui permettre; s'excusant sur une migraine insupportable dont il fallut que la Marquise se payât. Nous parlerons tout à cet heure de sa jalousie, et des suites funestes qu'elle eut. Mais il faut expliquer auparavant de quelle façon le Comte et la Marquise furent élargis.

Sortant du Château St. Ange le Pere La Chaize s'en alla chez le Cardinal Patron, auquel il communiqua ses piéces, lui racontant les choses comme il les avoit dites à sa niéce; à la reserve qu'auprès de celle-ci il étoit toûjours brulant d'un amour impur et sensuel, et qu'auprès du Prélat son cœur n'étoit rempli que d'un zèle pieux, et d'une ardente charité : caractére dont il sait parer son exterieur avec tant d'art, qu'il est impossible de s'en méfier, à moins qu'une longue pratique ou quelque union d'intérêt ne donne des lumiéres, et ne facilite les moyens de penetrer dans le fond de ce cœur double au travers du fantôme de piété qui le couvre. Quant au Cardinal, comme il n'avoit eu ni longue habitude avec lui, ni grandes liaisons de politique, il avoit donné dans ses mines plus qu'aucun autre, et s'étoit laissé tellement prevenir de sa sainteté et de sa suffisance, qu'il ne faisoit point difficulté de le consulter en beaucoup de choses qui regardoient le bien de l'Eglise ou ses affaires particuliéres. Il ne douta pas un moment, que sa niéce ne dût à son zèle et à ses soins pieux la justification de son innocence, et dans cette pensée il lui fit mille remercimens. Ils allerent après cela ensemble chez le Juge, qui fut ravi qu'on lui fournît des moyens legitimes de rendre service au Cardinal en la personne de sa niéce. Les piéces furent donc examinées favorablement, le Vicaire qui étoit encore en vie, interrogé, et la

Marquise reçuë à ses faits justificatifs, et en inscription de faux contre son mari, de sorte qu'en cinq ou six jours l'affaire changea d'une telle façon, que Dona Marguarita fut relâchée avec honneur, et le Marquis obligé de se cacher, et en péril à son tour de perdre la tête. Il n'est pas besoin de dire que le Valet fut largement recompensé, le service important qu'il avoit rendu aux deux amants le méritoit assez, et il n'avoit pas affaire à meconnoissans : d'ailleurs une raison forte les engageoit à s'en debarrasser au plutôt. Il les avoit trahis une fois, et ne les avoit servis ensuite que par une perfidie et une fausseté : qui pouvoit les assurer de sa fidélité à l'avenir? Tout homme qui a pu se resoudre deux fois à la trahison, n'est point du tout incapable d'y retomber une troisiéme. La prudence vouloit donc qu'ils l'éloignassent de Rome d'une distance considerable ; ce qu'ils firent en lui donnant une recompense de 500 pistoles, qui lui furent comptées par le Comte, et l'envoyerent avec cela en France, où la Marquise lui promit une pension de quatre cens livres sa vie durant, pourvu qu'il n'en sortît point.

Cependant le procez du Marquis s'avançoit fort, on l'avoit déja cité deux fois à se venir justifier de ce qu'on l'accusoit, et sur le defaut de comparution on étoit prêt à le condamner par contumace ; quand le Pere La Chaize devenu jaloux du Comte, et cherchant à se defaire d'un rival si redoutable à tout amant de robe Conventuelle, forma le dessein de raccommoder le Marquis et sa femme, et de les faire vivre non seulement en bonne intelligence, mais dans un même ménage. L'entreprise, à dire vrai, étoit de difficile execution, mais il y étoit porté par des motifs si forts, que pour y réüssir il auroit fait l'impossible. Premiérement il s'assuroit la possession certaine,

tranquille, et presque entiére de sa maîtresse, ne doutant pas que la premiére condition du marché ne fût le bannissement du Comte hors de la maison, et se persuadant que par la raison des presens et des absens qui est forte auprès des femmes, il chasseroit tout-à-fait le Comte du cœur de la Marquise, et y établiroit son empire d'une maniére absolue, et à ne craindre aucune fâcheuse révolution, par le soin qu'il auroit de menager toutes les parties interessées chacune selon son genie. Le second avantage qu'il se proposoit, et qui n'étoit pas d'une moindre importance que le premier, étoit qu'en retablissant la paix dans un ménage si terriblement divisé, et en rapatriant ensemble dans l'union la plus étroite deux personnes qui peu auparavant avoient poursuivi la mort l'un de l'autre, il signaloit sa charité avec d'autant plus d'éclat que les personnes pour lesquelles il s'entremettoit, étoient d'un rang fort distingué dans Rome, et que leur divorce y avoit fait beaucoup de bruit. Si quelqu'un me demande par quel moyen le Pere avoit pu decouvrir le commerce du Comte avec la Marquise, vu qu'avant leur prison il n'en avoit rien su, je répondrai que l'amour a des yeux si penetrans qu'il est bien mal-aisé de lui cacher rien de ce qui l'intéresse. Il est pourtant vrai, qu'il le savoit encore par une autre voye, Marianne l'en avoit averti, esperant peut-être de le dégouter par là de sa nouvelle maîtresse, ou de le brouiller avec elle, et enfin de le faire revenir à ses premiéres amours. Car bien qu'il ne l'eût pas tout-à-fait abandonnée, neanmoins elle s'apercevoit d'une diminution si considerable dans ses devoirs amoureux, qu'il sembloit ne lui accorder plus que par charité, ce qui auparavant faisoit, à ce qu'il disoit, son parfait bonheur.

Les choses étant donc en cet état, le Pere Jesuite fut

trouver le Cardinal, et lui proposa l'accommodement qu'il avoit projetté dans sa tête entre le Marquis et la femme. D'abord le Cardinal lui dit qu'il seroit inutile d'y penser, et que ces deux esprits étoient trop alienez l'un de l'autre pour en vouloir seulement écouter les propositions. D'ailleurs il étoit veritablement fort irrité contre le Marquis, qu'il regardoit comme l'injuste persecuteur de sa niéce : mais le Pere lui sut si bien faire connoître qu'il n'étoit pas si criminel qu'il paroissoit, excusant ses premiéres jalousies sur une extrême delicatesse de cœur, et ses derniéres poursuites sur la mechanceté du valet qui les trahissoit tous deux en même tems, qu'il fit avouer au Cardinal que tout autre homme en sa place n'en auroit peut-être fait guéres moins. Ensuite de cela il fit voir au Prelat une grande facilité à ramener l'esprit du Marquis qui se trouveroit sans doute touché d'une véritable tendresse, et d'une parfaite reconnoissance, si la Marquise, au lieu de pousser à bout sa vengeance, comme elle le pouvoit suivant le tour que l'affaire avoit pris, étoit la premiere à le rechercher d'amitié, et à lui proposer une union véritablement conjugale, dans le tems même que sa vie étoit, pour ainsi dire, entres ses mains. Il ne faut nullement douter, Monseigneur, continua-t-il, qu'une générosité de cette nature ne soit capable de penetrer le cœur de Monsieur le Marquis à un point de l'amener à tout ce qu'on voudra, et de le rendre à l'avenir aussi bon mari qu'il a paru jusques à present jaloux et inhumain. Le Cardinal qui avoit le meilleur cœur du monde, et qui aimoit les grands sentimens, donna là dedans de toute son ame, et dit au Pere qu'il agiroit auprès de sa niéce avec tant d'instance, et même d'autorité, qu'il l'obligeroit non seulement à y consentir, mais à faire toutes les premiéres demarches. Cependant, dit-il

au Pere, tâchez de decouvrir où est le Marquis, afin que vous puissiez agir de son côté, à mesure que je disposerai l'esprit de ma niéce. Le Jesuite à qui une telle decouverte n'étoit pas difficile, promit à Son Eminence, qu'avant qu'il fût trois jours, il sauroit positivement le lieu de sa retraite, et de fait il tourna tant et s'informa tant par des voyes indirectes, que dès le deuxiéme jour il sut qu'il étoit à trois milles de Rome chez un de ses amis, nommé le Comte Manipietro. Aussi-tôt il en vint rendre compte au Cardinal, qui lui dit qu'il avoit sondé les sentimens de la Marquise sur ce qu'ils avoient proposé, et qu'elle ne lui avoit pas semblé tout-à-fait aussi bien disposée qu'il seroit à souhaiter, que cependant il ne desesperoit pas de l'y faire consentir, mais que pour y réüssir plus aisément, il seroit bon que sa Reverence agît de son côté auprès d'elle, et qu'il ne doutoit pas que ses raisons ne pussent beaucoup sur son esprit. La commission étoit incommode ; car avec quelle grace un amant favorisé qui doit faire paroître de la delicatesse sur toutes choses, peut-il presser sa maîtresse de rappeller un époux banni, et enfin de recevoir un autre que lui dans son lit ? Bien des gens se trouveroient fort embarrassez d'un tel personnage, mais quant à notre incomparable Jesuite, ces sortes de difficultez ne sont que des jeux pour lui ; il suffit que dans son esprit il se soit proposé un but, il sait après cela se servir si à propos de la Religion, du point d'honneur, de la politique, de l'intérêt, de l'amour, des scrupules de conscience, et de toutes choses au monde, qu'il amenera insensiblement les gens à son point ; enfin il a le don de s'expliquer si heureusement, de debiter ses raisons avec tant de force, et de feindre toujours tant de sincérité de cœur et d'affection, qu'il persuadera à ceux qu'il trahit, qu'ils lui sont

encore bien obligez, et à sa maîtresse que ce n'est que par un exces d'amour qu'il lui conseille de se donner à un autre. Nous n'aurions jamais fait, si nous voulions rapporter ici les discours sophistes, et les raisonnemens captieux qu'il allegua à la Marquise, quand elle se plaignit à lui du peu d'amour qu'il témoignoit pour elle en lui proposant la réunion avec son mari ; suffit qu'il la persuada entierement, que même elle l'en aima encore mieux, et eut la satisfaction d'éloigner son rival.

La femme étant ainsi gagnée, le plus difficile étoit fait ; car quant au mari, dans la situation où étoient ses affaires, il étoit fort aisé de l'amener à un accommodement dont tout l'avantage étoit en apparence de son côté. D'ailleurs on lui fit voir si clairement que jamais la Marquise ne lui avoit manqué de foi, qu'il n'osa plus en douter ; il convint même avec le Reverend Pere, que tous ses soupçons avoient été légérement conçus, et se tint encore fort heureux de ce qu'on vouloit bien mettre tout le passé sous le voile de l'oubli. Enfin l'adroit mediateur fit tant par ses allées et venuës, que ces epoux ennemis hebergerent de nouveau sous un même toit. C'est tout ce que nous en pouvons dire ; car d'avancer qu'ils furent réünis dans une parfaite intelligence conjugale, la suite de l'histoire nous dementiroit, et véritablement cela n'étoit guéres possible. On passe aisément d'un grand amour à une extrême haine. Mais quand une fois on en est venu là, jamais plus on ne revient à aimer ce que l'on a pu haïr. Quelques motifs de politique, ou d'intérêt peuvent bien nous engager à feindre pour un tems un retour, mais quoi qu'on s'efforce de faire, il reste toujours dans le cœur une certaine défiance, une aversion naturelle, qu'on ne sauroit vaincre ; si l'on voit quelques experiences du contraire,

elles sont rares. Quoi qu'il en soit, le Marquis et la Marquise, dont il est presentement question, ne s'aimerent jamais véritablement, toute leur reconciliation se passa en mines et en simagrées, grand festin, grand bal, grande réjouïssance, grande fête enfin, mais point du tout d'amour, non pas même dans les mutuelles caresses qui suivirent tout cela, le Marquis n'agissoit que par maniére d'acquit, et la Marquise dans les plus doux momens regrettoit quelquefois le Comte, et presque toûjours le Pere Jesuite. Elle ne manqua pas aussi de s'en faire un mérite auprès de lui quelques jours après dans un tête à tête qu'ils eurent ensemble. Imaginez-vous, lui disoit-elle, qu'autant de fois que je souffre les approches de mon mari, ce sont autant de sacrifices que vous recevez de mon amour, ses caresses me sont aussi insupportables que les vôtres me sont charmantes ; autant que vous me trouvez amoureuse et pleine de feu, autant je suis froide et immobile entre ses bras, et si quelquefois je me laisse aller à de petits mouvemens, ou des épanchemens, ce n'est que dans l'idée que je me fais de vous ; enfin vous avez lieu d'être content de moi, mon cher Pere, car assurement je vous suis fidéle jusques dans les momens ou la fidélité est presque impraticable. A ces tendres paroles la Dame joignoit certains effets qui ne l'étoient pas moins, et dont la vertu attractive, quoi que disent les Philosophes de notre siecle, lui attiroit un reciproque le plus doux du monde. Il n'y avoit que la pauvre Marianne qui patissoit de tout ceci ; ses charmes meprisez sembloient une continuelle victime que l'on sacrifioit sans cesse à ceux de Dona Marguarita, à peine lui donnoit-on quelques mechants restes des biens que l'on prodiguoit à sa rivale, il suffisoit que le Jesuite fût auprès d'elle pour ne se sentir plus ni force

ni vigueur. Quel dépit pour une femme qui se croit jolie et propre à inspirer de l'amour ! Cependant son malheur alla plus loin encore : un jour que le Pere s'en alloit à son ordinaire dans la chambre de la Marquise, *per recrearsi*, il rencontra sur ses pas la desolée Marianne, qui l'arrêtant d'un air tendre : est-il possible, lui dit-elle, que je n'aurai plus jamais de part à vos empressemens ? Ingrat, est-ce là cet amour éternel dont vous abusiez mon esprit credule au commencement de notre engagement ? Que sont devenuës ces promesses trompeuses, et ces faux sermens, dont vous vous êtes servi pour surprendre ma foiblesse ? Ai-je moins de tendresse qu'en ce tems-là, ou suis-je devenuë hideuse par quelque fâcheux accident ? Une infinité de semblables reproches suivirent ceux-là presque en un moment, de maniére que le Jesuite confus et ne sachant que répondre, crut que le meilleur parti à prendre avec cette forcenée, étoit de venir promptement au point de la question. Dans ce dessein il la prend par la main, et la méne quasi par force dans une petite chambre écartée, dont il ferme la porte sur eux. Il la couche ensuite sur le lit, la patine, la regarde, s'excite tant qu'il peut, se cherche lui-même, mais en vain, la nature qui n'étoit pas d'accord avec son esprit, l'arrête tout court dès le commencement de la course. Jugez, sage Lecteur, du desespoir de l'un et de l'autre. Le Pere enrageoit, car connoissant l'esprit malin et vindicatif de sa belle, il apprehendoit toutes choses, et la furieuse Marianne de son côté ne respiroit que rage et vengeance. Perfide, lui dit-elle, ne m'as-tu donc amenée ici que pour me couvrir de honte par le plus sanglant affront que puisse jamais recevoir une femme ? Le malheureux Pere vouloit s'excuser, en disant que toute la honte lui en demeuroit, qu'il ne se prenoit

qu'à lui-même de son malheur ; et que pour elle, elle avoit des charmes capables d'émouvoir des pierres, si elles étoient capables de sentiment. Marianne qui savoit par sa propre experience quelles pouvoient être les forces du galant, crut que ce qu'il en disoit, n'étoit que pour l'insulter de nouveau, et dans cette pensée lui saute au collet, s'escrime des dents, des ongles, et des pieds avec une si terrible impetuosité, que le pauvre Compagnon de Jesus se vit contraint de se defendre pour sauver sa vie ; mais quelque devoir qu'il fit de bien jouer des mains, Marianne qui sembloit plutôt une lionne à qui on a ravi ses petits, qu'une femme, le terrasse, et lui mettant un genoux sur le ventre, lui décharge sur le visage et sur l'estomac une si terrible grêle de coups de poing, qu'il crut être à sa derniére heure ; enfin repuë, et non saoulée de battre, son extrême lassitude la fit tomber à côté de son ennemi sans force, et sans haleine.

Quoi que son infortuné Reverence ne fût non plus qu'elle, guéres en état de se remuer ; néanmoins la crainte d'essuyer une autre tempête pareille à la premiére lui fit faire quelques efforts pour se trainer en reptile vers la porte, la bacchante s'en aperçut, et ne pouvant se resoudre à le voir échapper vif d'entre ses mains, tâcha de le suivre en rampant comme lui sur le ventre. Il me semble que je vois deux tortuës fatiguées d'un long combat se poursuivre l'une l'autre à pas d'Espagnol ; soit dit sans déplaire à la Nation. Si Marianne avoit eu assez de force pour atteindre le pauvre Pere, c'étoit fait de lui, il pouvoit dire son *in manus ;* car elle l'auroit mangé à belles dents, mais heureusement pour lui, il avoit assez de terrain d'avance, de sorte qu'il gagna la porte avant qu'elle l'eût joint. Dès qu'il se vit hors des mains de cette mégere, il rendit

graces à Dieu de sa délivrance, et gagnant toûjours pays, tant il avoit peur d'être poursuivi, se rendit dans la chambre de Dona Marguarita. Lors que cette belle Dame le vit arriver ainsi languissant et defiguré, la robe dechirée, le visage sanglant, les yeux pochez au beurre noir, et trois dents hors de la bouche, elle fit le signe de la croix, et s'enfuit à l'autre bout de la chambre avec la même precipitation, que si elle avoit vu un Demon. Helas! Madame, dit-il d'une voix dolente, où courez-vous? je ne suis ni fantôme ni spectre, je suis un malheureux, que l'amour seul et la fidélité qu'il a pour vous, a réduit en l'état où vous le voyez. Ouy, Madame, continua-t-il, j'ai pensé perdre la vie, il n'y a qu'un moment, et cela parce que je vous aime, cependant vous me fuyez avec horreur. Ces paroles ayant remis l'esprit de la Marquise dans son assiette, elle vint à lui, s'informa tendrement de l'état où il se trouvoit, et de l'aventure qui l'y avoit mis. Alors le Pere lui conta de point en point tout le commerce qu'il avoit eu avec Marianne, comment il l'avoit quittée entiérement pour se donner tout à elle, sa jalousie extraordinaire et dangereuse, la resolution qu'il avoit prise sur le champ de l'apaiser par quelques momens de douceur, comment il l'avoit menée dans la chambre, son impuissance, les reproches dont cette fille l'avoit chargé, et enfin la fureur avec laquelle elle s'étoit jettée sur lui, et l'avoit reduit ou peu s'en étoit fallu aux derniers momens de sa vie. Qui fut bien étonnée, fut la Marquise, car elle n'avoit jamais rien soupçonné du commerce du Pere avec Marianne, et elle ne doutoit point que cette fille offensée par l'endroit le plus sensible ne se portât aux derniéres extrémitez. Lors que le Pere fut un peu revenu à lui, qu'il eut repris ses sens, et qu'elle lui eut recousu sa robe elle-

même, elle lui communiqua ses soupçons, et lui demanda ce qu'il jugeroit à propos de faire pour prevenir les fâcheuses suites de leur demêlé. L'affaire est assez embarrassante, dit le Pere, mais avant que de s'alambiquer l'esprit à y chercher du remède, je crois qu'il seroit fort à propos de savoir si cette folle ne sera point allée réveler tout le mystére au Marquis, comme apparamment dans le transport de sa fureur elle n'y aura pas manqué. La Marquise jugea que le Pere avoit raison, et pour s'en éclaircir, elle s'en alla premiérement sur le champ de bataille où elle ne trouva que quelques rubans, deux ou trois morceaux de coëffe, une piéce de la robe du Jesuite, et quelques poignées de cheveux, ce qui avec l'abattement et l'état où elle avoit vu le Pere, lui fit juger de la violence et de l'opiniâtreté du combat: toutefois sans s'arrêter beaucoup dans ce triste lieu, elle courut dans un cabinet, qui n'étoit separé de la chambre du Marquis que par une cloison assez mince, et prêtant l'oreille attentivement, elle entendit que la perfide Marianne faisoit au Marquis une confession à peu près pareille à celle que le Pere lui avoit faite, lui avouant jusques à la derniére circonstance, la foiblesse dont elle avoit été capable pour le Pere, le long commerce qu'ils avoient depuis entretenu ensemble, celui de la Marquise avec le Comte, l'infidélité du Jesuite qui l'avoit abandonnée pour se donner entiérement à la Dame, sa jalousie, et leur combat. Le Marquis tout étourdi de ce qu'il venoit d'entendre, demeura quelque tems sans répondre, se contentant de regarder Marianne avec des yeux où la douleur et la rage étoient peintes. Il fit ensuite mille exclamations contre l'infidélité de sa femme, contre l'injustice du Cardinal, et particuliérement contre l'hypocrisie du scelerat Jesuite, qui lui avoit si longtems

imposé par ses dehors fardez et ses mines de devotion. Marianne qui demandoit du sang et non pas des paroles, commençant à s'impatienter, lui reproche ses lamentations de Jeremie, qu'elle appelloit des lâchetez indignes d'un homme d'honneur, lui peint l'affront éternel dont sa femme lui couvre le front, l'anime à la vengeance, et lui met enfin si bien le cœur au ventre, que tout resolu il demande à Marianne ce qu'il faut faire. Ce qu'il faut faire, Monsieur, répondit-elle, il faut tout de ce pas courir dans sa chambre et l'immoler à votre juste ressentiment, tandis que de mon côté j'enfoncerai un poignard dans le sein de mon perfide. Voila ce qu'il faut faire, voila de quelle façon les gens de cœur savent effacer la honte et l'infamie dont leurs femmes infidèles vouloient les noircir. Tu as raison, Marianne, dit le Marquis, c'est trop souffert, il faut se venger, mon épée, mes pistolets, mon mousqueton, mon poignard, ils periront les infames, plus de quartier, plus de misericorde, La Vallée, La Vallée, Champagne, Pierrot, où sont tous ces coquins? Cependant il ne faisoit que courir d'un bout de la chambre à l'autre comme un homme privé de son bon sens. Hé, mon Dieu, s'écria Marianne, qui enrageoït de lui voir si peu de courage, que faites-vous, et quel est votre dessein? Au lieu de courir sans retardement à la vengeance, vous vous amusez à tourner comme un fou autour d'une chambre, et à faire un bruit de desesperé, est-il tems de crier et d'appeller ses valets? Il faut bien qu'ils viennent, répondit le Marquis, pour me donner mes armes. Vos armes, reprit Marianne, vous moquez-vous du monde, voila votre épée sur ce lit, quelles armes vous faut-il davantage pour tuer une femme? Pour moi j'ai affaire à un homme, et je n'en demande point d'autre que ceci, dit-elle, en prenant un

gros canif qui étoit sur la table dans une écritoire, allons Monsieur, du courage, montrez que vous êtes homme. Je laisse à penser au Lecteur en quelle situation d'esprit se trouvoit alors la miserable Dona Marguarita, qui entendoit comploter si furieusement contre sa vie. Saisie d'effroi, et tremblante comme un criminel prêt à monter sur l'échafaud, elle n'osoit faire un pas pour aller dans sa chambre avertir son cher Jesuite du peril qui le menaçoit si terriblement et de si près, de peur d'y trouver la mort, et moins encore risquer à s'enfuïr hors de la maison, de crainte de rencontrer son mari en sortant. Le parti qu'elle prit donc fut de bien fermer la porte au verrouil, et d'élever au derriére un retranchement de tables, chaises, tabourets, et de tout ce qu'elle trouva dans le cabinet, bien resoluë de tenir bon jusques à la derniére extrémité, et de se jetter enfin par la fenêtre, quand il n'y auroit plus d'autre ressource. Cependant elle entendit que le Marquis aiguillonné, pour ainsi dire, par les discours de Marianne, lui répondoit, tu as raison, mon épée est plus que suffisante pour ôter la vie à mon impudique, allons, suis-moi.

La pauvre Marquise jugeant bien alors que tout étoit perdu, attendoit en fremissant la fin de cette tragedie; et de fait elle avoit sujet de trembler, car le Marquis, jurant comme un fondeur de cloche, pour s'animer davantage, s'avançoit à grands pas pour sortir, mais heureusement pour le Pere et son amante, quand il fut à la porte, il s'arrêta tout court, et se retournant d'un grand sang froid : Mais, Marianne, dit-il, ne ferions-nous pas plus sagement de prendre mieux nos precautions, et de faire notre coup plus secrétement? franchement je serois bien aise de ne point retomber entre les mains de la Justice; il n'y a pas longtems que j'en suis

dehors, et je sais à peu près ce qu'il en coûte; vois-tu, Marianne, tous ces Diables de Juges sont des B... qui ne se soucient non plus de la vie d'un homme que de cela. J'aurois beau leur dire que ma garce de femme me plantoit une quantité de cornes épouvantables, et se prostituoit jusques à un Jesuite, ils ne m'écouteroient seulement pas, et toutes mes raisons ne m'empêcheroient point de voir tomber ma tête à mes pieds. Ha! nous voici dans les reflexions, interrompit impatiemment Marianne, hé de par tous les échafauds d'Italie, marchez hardiment, ne savez-vous pas, qu'il est permis à un homme de tuer sa femme quand il la trouve en flagrant delit, pourvu qu'il tue son galant en même tems? nous les mettrons tous deux l'un sur l'autre, qu'apprehendez-vous? marchons vous dis-je. Le Marquis alloit peut-être répondre à Marianne, peut-être aussi alloit-il suivre ses cruelles instigations, quand les trois valets du Marquis se presenterent, et trouvant leur Maître l'épée nuë à la main, et le visage tout troublé, lui demanderent en tremblant ce qu'il lui plaisoit. Je voulois savoir, dit le Marquis, quelle heure il est. Hé, Monsieur, répondit l'un, vous avez la pendule dans votre chambre. Non, ce n'est pas cela, reprit-il, je voulois vous envoyer chez le tailleur pour querir ma veste brodée. Monsieur, repartit l'autre, il vous l'a apportée ce matin, et vous l'avez sur vous. Je me trompe, ajouta-t-il, allez vous en me querir ces deux bouteilles de vin de Florence qui sont dans mon cabinet. Elles n'y sont plus, Monsieur, répondit le dernier, vous en avez bu une à dîner et avez envoyé l'autre à Monsignor Faletri. Le Marquis tout hors de lui-même, et ne sachant plus quel pretexte prendre, Coquins, leur dit-il, me répondrez-vous éternellement, je voulois vous arracher l'ame du corps, en même tems

il courut sur les pauvres Diables, qui descendirent les escaliers plus vite qu'ils ne les avoient montez. Hé bien, Marianne, dit-il en revenant dans sa chambre, voila notre dessein rompu; ces belîtres en sont la cause. Dites plutôt que c'est votre poltronnerie, répondit-elle, si vous aviez osé executer le coup dans le moment que je vous l'ai proposé, l'affaire seroit facile à cette heure, mais avouez le vrai, vous craignez votre femme, vous avez peur qu'au lieu de la tuer, elle ne vous tue. Tu te trompes, ma chere Marianne, reprit le Marquis; ce n'est pas cela, je crains la Justice de par tous les Diables, et non point autre chose, sans cette maudite Justice tu la verrois bien-tôt expirante à mes pieds, laver dans son sang l'injure qu'elle m'a faite; mais que gagnerai-je s'il m'en coûte la vie pour lui ôter la sienne? Franchement, Marianne, tu te laisses un peu trop emporter à la passion, et si je t'avois cruë, nous serions à present dans un furieux embarras. Ne t'imagine pas que je veuille laisser nos deux perfides dans l'impunité, non il faut qu'ils perissent; mais faisons, s'il se peut, les choses secrétement, et avec circonspection, la vengeance un peu retardée n'en est que plus douce, pourvu qu'elle soit entiére et sans crainte de la reprehension; sieds toi un peu auprès de moi et raisonnons de sens rassis sur les moyens de l'executer. En disant cela ils furent justement s'asseoir sur des chaises qui touchoient la cloison qui separoit la chambre d'avec celle où étoit la Marquise, de sorte qu'elle put facilement entendre tout ce qu'ils dirent, et même voir leurs actions au travers d'une fente; car la chambre du Marquis étoit lambrissée et non pas tapissée. Marianne qui pendant tout ce qui s'étoit passé avoit eu le tems de mettre de l'eau dans son vin, eut la precaution d'aller re-

garder dehors si personne ne les écoutoit, et fermant ensuite la porte, elle vint se mettre auprès du Marquis, à qui elle proposa d'abord deux ou trois expediens, qu'il rejetta comme peu sûrs. Il n'y a point de plus courte voye pour nous defaire de nos gens, lui dït-il, ni de moins risquante que le poison, c'est un passeport qui vous les envoyera tout droit en l'autre monde, sans bruit, et sans embarras. Cet expedient à l'Italienne, auquel Marianne n'auroit eu garde de songer, dans les momens où sa fureur lui faisoit regarder comme imparfaite toute autre vengeance que celle qu'elle pouvoît prendre elle-même le poignard à la main, lui parut pourtant le plus beau du monde, lors que son esprit fut un peu revenu de cette agitation étrange où il étoit deux heures auparavant. Elle entra fort dans le sentiment du Marquis, et demeura d'accord avec lui que cette voye seroit bien la meilleure que l'on pût choisir, ne faisant plus consister la difficulté qu'à trouver des poisons subtils, dont l'effet prompt et inconnu les mît à couvert de toutes sortes de mauvaises suites; car dit-elle, de se servir d'arsenic, d'eau forte ou de sublimé, il vaudroit mieux encore les laisser vivre : ce sont des drogues si communes, et les operations en sont si douloureuses, que personne ne sauroit y être trompé, nos perfides crieroient aussi-tôt au poison, et ne manqueroient pas de nous accuser; jugez de la peine où nous serions alors. Le Marquis fort content de voir Marianne devenuë si prudente, lui dissipa tout aussi-tôt ses craintes en lui apprenant qu'il connoissoit particuliérement un nommé Exili grand artiste de poisons, qui lui en donneroit à choisir de toutes les espèces, et de la fidélité duquel il ne falloit point se defier, puis que son propre intérêt l'obligeoit au secret d'une maniére indispensable. Il lui conta ensuite

comment il avoit eu connoissance avec cet homme, et comment il s'étoit autrefois servi de ses drogues pour se défaire d'un oncle fort riche, qui vouloit se remarier. En un mot l'union d'intérêt dans laquelle il se trouvoit alors avec Marianne, l'engagea sensiblement dans une ouverture de cœur, et une confidence presque générale. De la confidence il passa tout d'un coup à l'inclination, et s'apercevant peut-être pour la premiére fois que cette fille n'étoit pas mal faite, il lui en dit un mot, à quoi elle répondit aussi obligeamment qu'il pouvoit le desirer. C'étoit le véritable moyen de l'attirer à quelque chose de plus; car en amour pour peu que le cœur en dise, et qu'on l'écoute, on fait bien du chemin en peu de tems; d'ailleurs le lieu, l'occasion, l'occurrence des affaires de ces deux personnes, et leurs communs intérêts sembloient les convier à entrer dans une alliance plus étroite, aussi n'en demeurerent-ils pas là. Il vint dans l'esprit du Marquis, qu'ayant à prendre une seconde femme (car il comptoit déja la sienne au rang des défuntes) il ne pourroit en choisir une qui fût mieux son fait, ni sur l'affection et la fidélité de laquelle il pût se confier davantage que Marianne, pour plusieurs raisons qui tombent assez d'elles-mêmes dans l'esprit du Lecteur, sans qu'il soit besoin d'en faire ici l'ennuyeux détail; et les charmes de cette fille faisant déja beaucoup d'impression sur son esprit, et encore plus sur ses sens, il ne crut point devoir attendre à une autre fois à lui proposer l'affaire. Il le fit donc avec une franchise si naturelle et avec si peu de façon, qu'elle ne douta pas un moment de ce qu'il lui disoit. Je laisse à penser si persuadée de la bonne foi de ses offres, elle se rendit fort difficile, elle qui dans la passion de se venger, et la necessité que son temperament lui imposoit, auroit consenti à tout, quand même

il n'auroit pas touché un mot de mariage, pourvu seulement qu'il se fût determiné tout de bon à la perte de la malheureuse Marquise, et de l'infortuné Jesuite. Des dispositions d'esprit si favorablement reciproques, ne demeurerent pas longtems sans effet, le Marquis tendit la main à Marianne en la regardant sinon d'un air tendre au moins fort épris et fort troublé. La Belle qui n'étoit pas novice dans le métier lui donna la sienne en baissant les yeux et rougissant d'une maniére déconcertée, qui faisoit connoître qu'elle comprenoit assez ce qu'il vouloit dire. Le Marquis voyant cette action qu'il trouvoit la plus naturell edu monde, en fut charmé, et s'approchant d'elle avec un amoureux transport, lui donna un baiser qui fut bien-tôt suivi de cent autres caresses plus expresses. Conclusion, ces deux amans trouverent bon, vu l'incommodité du terrain, de lui preferer celui d'un vaste lit, qui étoit à l'autre bout de la chambre, sur lequel ils finirent, par une action, laquelle n'ayant rien d'inhumain en elle-même, ne laissoit pas d'être fort sanglante, la tragedie qu'ils avoient commencée si furieusement le matin. Quant à la pauvre Marquise, elle eut le desespoir, aprés avoir été le triste témoin de leur conspiration, et du projet de leur mariage futur, de les voir distinctement en prendre par avance les privautez les plus touchantes, et les plus reservées.

Il n'est pas necessaire de rechercher beaucoup de paroles pour exprimer la crainte et l'effroi dont l'esprit de la Marquise se trouva saisi; le simple recit des choses terribles qu'elle avoit vuës et entendues suffit pour en faire juger, elle demeura quelque tems dans un accablement qui ne lui permettoit pas même de songer à sa défense, et quoi qu'elle eût l'avantage de connoître entiérement le dessein formé contre sa vie, les particularitez

dont il étoit concerté, et les personnes de qui elle devoit se donner de garde, avec tout cela elle se trouvoit incapable d'entrer seulement en deliberation pour en detourner le coup. Cependant le Pere La Chaize refugié depuis deux heures dans la chambre de sa Dame, attendoit son retour avec la derniére impatience, et ne savoit à quoi attribuër son long retardement : tantôt il s'imaginoit qu'il lui seroit survenu compagnie, tantôt qu'il auroit pris fantaisie à son mari de jouer un peu avec elle, et tantôt que la furieuse Marianne auroit tourné contre elle cette cruelle rage dont il avoit essuyé les premiers transports ; mais quoi qu'il pensât, rien n'étoit suffisant pour l'induire à sortir d'une chambre qui lui tenoit lieu de citadelle, et dans laquelle il esperoit bien de pouvoir tenir, en attendant le secours, au cas que son ennemie vint l'y attaquer. En effet, quand la Marquise, un peu remise de son trouble excessif, se fut resoluë à sortir du cabinet, où elle s'étoit pareillement fortifiée, elle fut obligée de se nommer deux ou trois fois, et de faire entendre clairement sa voix avant que le Pere se laissât persuader à répondre, tant il avoit peur d'être surpris. Toutefois lors qu'il fut bien assuré que c'étoit elle, il dissipa en quelque façon sa frayeur, et reprit un peu ses esprits, mais cette legére ombre de joye ne dura pas longtems : dès que la desolée Marquise fut entrée, elle se dechargea sur lui de la moitié de sa terreur ; et l'avertissant fort particuliérement de tout le détail du complot, jetta ce pauvre Pere dans un tremblement et une consternation si extraordinaire, qu'il faillit à rendre l'ame entre ses bras. Il pleuroit, sanglotoit et faisoit des gemissemens si pitoyables, que Marianne même auroit eu de la peine à n'en être pas touchée, si elle les avoit entendus. C'en est fait, Madame, disoit-il, il faut renoncer au plaisir de

vivre, et à celui de vous aimer, la haine de nos ennemis est victorieuse, il n'y a plus moyen de s'en défendre : Helas ! notre destinée est bien cruelle. Mourir à l'âge de trente ans, dans la fleur de son plus bel âge, dès le commencement d'un amour si tendre ; ha ! Saint Ignace, le permettrez-vous ? Ne le croyez pas, repondit aussitôt Dona Marguarita qui le voyant ainsi abattu auroit été bien aise de lui redonner un peu de courage : ne le croyez pas, il sait trop bien par experience, quel chagrin c'est à un jeune homme de quitter ainsi brusquement la vie ; il se ressouviendra sans doute des vœux et des priéres qu'il fit autrefois dans une semblable occasion, lors qu'il fut blessé au siége de Pampelune ; si le bon Dieu ne l'eût exaucé en ce tems-là, de quels honneurs et de quels triomphes l'Eglise n'auroit-elle pas été privée ? sans parler du depit qu'il auroit eu de fausser compagnie si tôt au monde. Asseurez-vous qu'il y fera reflexion, et que sait-il, si, comme lui, vous ne serez point un jour un grand convertisseur ? Il n'a garde de vous laisser mourir comme cela, prenez courage, mon Pere, et ne vous laissez point posseder à la douleur. Dieu vous vueille ouïr, Madame, reprit le Jesuite, et le Seraphique Saint Ignace, et l'Archangelique Saint François Xavier. Cependant, Madame, je crois que nous ne ferions pas mal de vouer quelque chose pour notre délivrance ; car les vœux ont une grande efficacité auprès de Dieu et des Saints pour obtenir ce qu'on demande. Ho ho, repartit la Marquise, vous voila bien changé depuis hier ; mais encore, que vouerons-nous ? Helas ! dit-il, Madame, cela depend de la dévotion de chacun de nous en particulier, selon qu'elle sera forte, le vœu sera grand. Pour moi je promets *à la Madona santissima de Loretto* de jeûner neuf jours sans manger et sans boire à l'honneur

des neuf mois de sa grossesse, à Saint Ignace d'aller à pied visiter ses sacrez ossemens, sans me redresser un seul moment jusques à ce que j'y sois arrivé, et à Saint François Xavier de demeurer quarante jours et quarante nuits prosterné à deux genoux devant son image, dans une continuelle oraison, en memoire des 40 années qu'il a prêché la foi aux Infidéles. La Marquise s'apercevant malgré toute sa douleur de l'extravagance de ses vœux, l'interrompit au troisiéme dans la crainte qu'il n'en fît encore quelque autre de cette nature. Alors le Pere prenant son serieux lui remontra qu'elle avoit grand tort d'en user ainsi, et que dans un peril extrême il falloit avoir recours à d'extrêmes remèdes. Je conviens de cela, répondit-elle ; mais vous ne vous apercevez pas que l'execution de vos vœux est impossible ? Hé, Madame, reprit-il d'un air chagrin, qu'avons-nous affaire d'examiner cela presentement ? il sera assez tems d'y songer lors que le peril sera passé. Voyez-vous, Madame, il y avoit une fois un bon vieux matelot, qui se trouvant dans une horrible tempête, et prêt à être englouti par les vagues de la mer, promit à Nostra Signora de la Fé un cierge aussi gros et aussi grand que le mât de son navire ; cela étoit bien impossible, et pourtant la bonne Madona agréa son vœu, parce qu'il marquoit la grandeur de son zèle, et elle le garantit du naufrage. Croyez-moi, il n'est rien tel que de bien vouër quand on est dans le danger, on n'est toûjours tenu qu'à ce que l'on peut faire, et si j'étois en votre place, je promettrois tout-à-l'heure à la Madona Santissima une lampe d'argent si grande et si pesante qu'il faudroit quarante hommes pour la suspendre devant son image. Ma foi, mon cher Pere, dit la Marquise, je crois qu'il est plus à propos de songer serieusement aux moyens d'eviter le malheur dont nous

sommes menacez, et s'il se peut même, de le renvoyer sur la tête de ceux qui nous le preparent, que de s'amuser à toutes ces balivernes. Le Jesuite ouvrit les oreilles à ce discours, et quoi que le terme de balivernes lui parût fort prophane dans l'humeur bigotte où il étoit, néanmoins il n'osa en rien témoigner, esperant que la Marquise alloit proposer quelque sage expedient ; car pour lui la frayeur l'avoit tellement saisi, qu'il n'étoit capable que de vouer, et de faire le devot outré à contretems, chose ordinaire à tous ces esprits forts, qui pendant leur santé et leur prospérité ne regardent le Ciel que pour s'en moquer. Sont-ils atteints de l'adversité, vous les voyez aussitôt abattus et humiliez, passer dans l'excez de la dévotion, ce qui dure jusques à ce que la prospérité, de retour, leur fasse oublier leurs maux, et en même tems celui qui les en a tirez. Mais insensiblement nous nous sommes engagez dans une moralité qui ne sera peut-être pas exempte de critique, et nous confessons qu'elle pourroit être mieux placée que dans ce Livre qui n'est proprement destiné que pour recréer les esprits fatiguez d'une étude serieuse.

Suivant ce dessein, nous dirons donc que Dona Marguarita pressée nécessairement de prendre une resolution, après en avoir proposé plusieurs au Pere, qui les trouvoit toutes bonnes, parce qu'il n'avoit pas l'esprit assez libre pour en juger ; s'arrêta à celle de faire assassiner le Marquis au plutôt de peur qu'il ne la prevint par son poison. Cet expedient qui sans doute étoit bien le meilleur, fut applaudi par le Jesuite, lequel rapellant tant soit peu ses esprits, ou sa memoire, lui cita trois ou quatre passages d'Escobar et de Suarez, par lesquels il prouvoit qu'en bonne conscience on pouvoit tuer ou faire tuer celui qu'on soupçonnoit de pareils desseins, et

prenant une gravité d'Apôtre, du moins autant qu'il étoit en état de le faire, lui dit que dès-lors, comme après l'execution de la chose, il lui en donnoit une entiére absolution *in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*, et en prononçant ces paroles, il fit sur elle un grand signe de croix à doigts étendus, comme s'il eût été dans un Confessionnal. La Marquise à qui la liberté d'esprit étoit un peu revenuë, ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire, dont le Pere se fâcha fort, car tout pertroublé qu'il étoit, il voyoit fort bien que la Marquise rioit de son ridicule, et il ne le pouvoit souffrir. Elle fut donc obligée de lui dire plus serieusement, qu'il ne s'agissoit alors ni de cas de conscience ni d'absolution, mais seulement de resoudre quelque bon et salutaire expedient. N'en avez-vous pas trouvé un le meilleur du monde? dit le Pere. Cela est vrai, répartit la Marquise, mais il y manque le moyen de l'executer. Ce n'est rien faire que d'opiner; les Rats d'Esope étoient bien convenu tous ensemble dans leur Concile general d'attacher un grêlot au cou de Rodilard, afin qu'ils fussent de loin avertis de sa marche, rien n'étoit mieux imaginé en apparence, mais le nœud de la difficulté consistoit dans l'exécution; pas un ne voulut s'en charger, et je crains qu'il n'en soit de même de notre resolution, à moins que vous ne soyez assez courageux pour faire ce coup-là. Le Pere s'en excusa sur ce que son caractére lui défendoit l'effusion de sang, et la Marquise pareillement, à cause qu'elle en apprehendoit les suites. Enfin, après différentes contestations sur ce chapitre, lesquelles nous supprimerons en faveur du Lecteur benevole, le resultat fut que la Marquise écriroit au Comte, pour l'engager dans leur affaire, et s'en servir comme d'un instrument pour leur vengeance, ce qui seroit d'autant plus facile qu'il igno-

roit encore leur commerce, de maniére que le Jesuite lui-même pourroit lui porter la lettre sans crainte d'être suspect. La Dame étant donc entrée dans son cabinet, écrivit, sans plus tarder, au Comte en ces termes.

Lettre de Dona Marguarita au Comte Veneti:

« J'ai découvert aujourd'hui la plus noire trahison qui
» fut jamais, et que vous aurez sans doute de la peine à
» croire. Qui n'auroit dit en voyant la feinte joye. et les
» honnêtetez du Marquis à mon égard le jour de notre
» reconciliation, qu'elle étoit sincère de sa part, et qu'il
» ne desiroit rien plus que de vivre desormais avec moi
» dans une parfaite intelligence? Qui n'auroit cru que
» cette Marianne, à qui j'ai tant fait de bien, et qui
» m'avoit paru jusques à present si affectionnée, me se-
» roit toûjours fidele? Cependant, mon cher Comte, c'est
» tout le contraire; la perfide a revelé tous mes secrets
» à mon tyran, avec qui elle est presentement dans un
» commerce d'amour fort étroit, et sa jalousie devenuë
» plus cruelle que jamais, ne médite à l'heure que je vous
» parle, que sang et vengeance. On a résolu notre mort
» à vous et à moi, et c'est par le poison qu'on doit se
» défaire de nous. Ne me demandez point ni comment,
» ni quand, peut-être ce sera dans deux jours, peut-être
» dés ce soir, c'est ce que je ne sais pas. Tout ce que je
» vous puis dire, est que mes yeux ont vu leurs perfides
» amours, et mes oreilles entendu le complot qu'ils ont
» fait contre nous. Il n'y a plus de tems à perdre, mon
» cher, il faut agir dès aujourd'hui, s'il se peut, ou au
» plus tard dès demain; autrement ne comptez plus ni
» sur votre vie ni sur la mienne. Si ma mort suffisoit
» pour assouvir la rage de mon barbare Epoux, je me

» consolerois, et je trouverois même quelque douceur à » mourir pour vous. Mais il n'a pas moins resolu votre » perte que la mienne, et dans ce dessein il a gagné » quelques-uns de vos domestiques dont je n'ai pu dé- » couvrir les noms. Voila, mon cher, ce qui me desespere. » Resolvez vous donc à prevenir ses funestes projets, » par un coup de vigueur, qui le mette hors d'état d'en » former jamais d'autres. J'en attens les nouvelles et le » succez avec toute l'impatience d'une amante qui craint » pour la vie de celui qu'elle aime. Adieu, mon cher » Comte, quoi qu'il en arrive, soyez persuadé que je » vivrai et mourrai toute à vous.

» MARGUARITA DEL CANIGLIO,
» Marchese di Palentia. »

La Marquise ayant écrit cette lettre la donna au Pere La Chaize avec les instructions nécessaires, et sur l'heure même il la porta au Comte, feignant toutefois d'en ignorer le contenu, et de croire qu'elle lui demandoit seulement conseil sur ses affaires. Mais il ne manqua pas de lui confirmer adroitement dans ses discours tout ce que la lettre chantoit. Il lui peignit l'abattement et la douleur impenetrable de la Marquise, l'humeur sombre et fâcheuse de son mari, la nouvelle insolence de Marianne, et enfin le desordre de cette maison, d'une certaine maniére ingenuë, et pourtant interessante qui persuada entiérement le Comte. Il dit donc assez franchement au Pere qu'il ne doutoit nullement de l'injuste procédé du Marquis avec sa femme, qu'il n'avoit jamais attendu autre chose de leur reconciliation, et que si elle avoit voulu le croire, elle ne seroit pas aujourd'hui dans cet embarras. Il la plaignit, la blâma, invectiva contre le

Marquis, et sur tout contre Marianne, et dit enfin tout ce que peut dire dans une semblable occasion un amant qui enrage de parler et qui craint pourtant de s'expliquer trop. Cependant il prit sa resolution en lui-même, et pour ne pas laisser languir plus longtems sa chére maitresse, il lui écrivit ce billet, dont il chargea aussi le commode Jesuite.

RÉPONSE DU COMTE VENETI A DONA MARGUARITA.

« Que nous sommes malheureux l'un et l'autre, ma » chére Marquise, et que votre particuliére destinée est » cruelle ! Quoi ! pas un seul moment de tranquillité ? A » peine êtes-vous échappée du plus affreux peril du monde, » que vous retombez dans un autre presque aussi terrible » que le premier. Ha, si c'est moi qui vous cause tous » ces malheurs, je ne veux plus vivre. Que votre Epoux » inhumain prenne ma vie, et se saoule de mon sang. » Je le lui abandonne de bon cœur, et j'irai même, s'il » veut, le repandre en sa presence, pourvu qu'après cela » il vous laisse en repos. Mais, helas ! mon amour s'abuse: » il en veut à vos beaux jours autant qu'aux miens, et ce » cruel qui devroit vous adorer, veut vous perdre. Il » n'en sera rien, ma belle Reine, ne craignez point ; je » saurai le punir d'un dessein si barbare ; avant qu'il » l'execute. Gardez-vous seulement de rien prendre ni » aujourd'hui ni demain, c'est un petit jeûne de vingt- » quatre heures que je ne saurois m'empécher de vous » imposer ; mais assurez-vous que ce tems-là ne passera » point que dix poignards enfoncez dans le sein de votre » indigne mari, ne vengent amplement tous les maux » qu'il vous a faits, n'en doutez nullement, puisque c'est » moi qui vous le promets.

» LE COMTE VENETI. »

Comme le Pere n'attendoit autre chose du Comte que sa réponse. il prit congé de lui dès qu'il la lui eut donnée, et l'apporta à Dona Marguarita, avec deux ou trois petits pains, et un pot de confiture, dont il avoit eu soin de se pourvoir, afin qu'elle ne souffrît pas trop pendant son jeûne. La Marquise ayant vu ce que lui mandoit le Comte, en fit part au Pere, qui demeura aussi bien qu'elle extrêmement consolé, et néanmoins dans une grande impatience du lendemain. Le Jesuite se retira ensuite, et la Dame feignant de se trouver mal pour n'être point obligée de manger, se mit au lit. Le lendemain son indisposition continua encore. Et le Pere qui n'avoit pas besoin d'en être averti, vint la visiter sur le soir en qualité de bon ami et de consolateur. Tandis qu'il y eut quelqu'un dans la chambre, il ne l'entretint que de la vanité des choses de ce monde, de la fragilité de la vie humaine, et du peu d'attachement que nous devons avoir pour elle. Enfin il battit ses lieux communs à merveilles ; mais dès qu'il fut seul avec elle, il changea bien de conversation. Quelques-uns disent même que les beautez de la Dame étallées tout à nud dans un lit magnifique et entre des draps fins, l'animerent tellement qu'il ne put retenir sa passion, ni par la crainte d'être surpris, ni par aucune autre consideration. Cependant nous n'oserions affirmer ce fait, parce que nos Memoires n'en parlent point, et qu'au contraire ils assurent que pour l'heure la Marquise et lui n'étaient occupez que de l'attente de ce qui devoit arriver, si le Comte executoit sa promesse.

Comme il étoit déja tard leur inquiétude redoubloit dans la crainte que le courage ne lui manquât, ou qu'il ne trouvât pas des gens pour le seconder. Mais ils ne resterent pas longtems dans cette erreur ; car environ

sur les vingt heures, c'est-à-dire à deux heures de nuit, il vint une chaise roulante à la porte, escortée de dix ou douze estafiers d'une livrée inconnue, l'un desquels étant monté pour parler au Marquis, lui dit qu'un Seigneur Florentin de ses meilleurs amis le supplioit de venir lui parler en bas, ajoûtant qu'il étoit malade, ce qui l'empêchoit de pouvoir monter pour lui rendre ses civilitez. Le Marquis ne se doutant de rien, descendit et s'approcha de la chaise, d'où il partit un coup de pistolet, qui lui perçant l'épaule le jetta à la renverse. Aussitôt cinq ou six estaffiers se jetterent sur lui, et l'un d'eux lui mettant une main sur la bouche pour l'empêcher de crier, « Voici », dit-il en lui montrant un poignard, « ce que le Comte » Veneti, et Dona Marguarita ton Epouse t'envoyent par » ma main. » Après avoir dit cela, il lui en donna cinq coups dans le corps, et ses camarades frappant en même temps sur les autres parties de son corps, lui donnerent neuf autres coups dans les bras, les cuisses, et les jambes. De sorte qu'il se trouva percé de quatorze coups de poignard, et d'un coup de pistolet en un moment, et quelque diligence que des valets fissent pour accourir lors qu'ils entendirent le bruit, les meurtriers étoient déjà bien loin quand ils furent descendus.

On avertit aussi-tôt la Marquise de ce desastre, qui ne manqua pas de descendre avec precipitation pour repaître ses yeux du plus agreable spectacle qui les eût jamais frappez. Elle trouva le Marquis étendu par terre sans pouls et sans mouvement, et baigné dans son sang; de sorte qu'elle ne douta point qu'il ne fût mort ; néanmoins pour étouffer et empêcher tous les soupçons que bien des gens auroient pu concevoir contr'elle à cause de cet assassinat, elle contrefit parfaitement la desesperée, cria de toute sa force au meurtre, ordonna à ses

gens de courir après les assassins, et tout cela ayant été inutile, elle fit porter le corps de son mari dans sa chambre, et envoya chercher promptement les meilleurs Chirurgiens du quartier. Mais elle fut bien étonnée, quand ils lui dirent, que le Comte n'étoit point mort, et que même ses blessures n'étoient pas absolument mortelles, quoi que le grand nombre, et la considerable perte de sang qu'il avoit faite, donnât sujet de craindre beaucoup pour sa vie. Elle fit pourtant mine d'en être bien aise, et leur recommanda, aussi fortement qu'elle put, de ne rien épargner de ce que leur art leur feroit juger être neccssaire pour sa guerison. Cependant elle n'apprehendoit rien tant, jugeant bienque sa vie lui apporteroit la mort. En effet, dès qu'il fut revenu à lui, et qu'il eut aperçu la Marquise aux pieds de son lit, contrefaisant la pleureuse, il n'attendit point davantage à faire connoître ce qu'il pensoit. Malheureuse, lui dit-il, comment oses-tu paroître en ma presence, après m'avoir fait poignarder si cruellement ? Otes-toi de devant mes yeux, et va jouïr du fruit de ton crime entre les bras de l'adultére avec qui tu l'as projetté, mais sache que si je retourne en santé, il n'y a point de refuge au monde qui te puisse derober à ma juste vengeance.

Comme la Marquise ne pouvoit deviner par quel canal il avoit pu apprendre cette particularité de son assassinat, elle demeura frappée de ses paroles comme d'un coup de foudre : neanmoins feignant de croire que la force de son mal l'avoit fait tomber en frenesie, et lui faisoit dire toutes ces extravagances, au lieu de s'en fâcher, ou de marquer en être touchée, comme d'une vérité, elle en parloit à tous les domestiques dans un esprit de compassion, leur faisant remarquer en pleu-

rant l'alteration de son visage, et le trouble de ses yeux, et cependant pour ne l'animer point davantage par sa presence elle se retira.

Lors qu'elle fut sortie, le Marquis faisant reflexion que s'il mouroit de ses blessures, comme il y avoit beaucoup d'apparence, ses meurtriers demeureroient impunis malgré toutes ses menaces, parce qu'il manquoit de moyens pour les convaincre de leur crime; il envoya chercher Exilli, auquel il avoit déja demandé du poison pour faire mourir sa femme et le Pere La Chaize. Exilli vint en hâte, et dès que le Marquis l'aperçut, j'avois bien raison, lui dit-il, d'avoir recours à vos secrets, pour me défaire de mon Infidelle; mais je ne m'en suis pas avisé assez-tôt, la perfide m'a prevenu, et vous me voyez assassiné de quinze coups pour avoir tardé de quelques jours. Exilli lui témoignoit qu'il étoit sensiblement touché de le voir en cet état, et prenant de là occasion de faire valoir ses poisons, dit que de la diligence dependoit la seureté en de semblables occasions, et qu'il avoit eu effectivement grand tort de ne s'adresser pas plus tôt à lui, ajoutant que s'il lui avoit seulement dit un petit mot, il se porteroit encore fort bien, et ses ennemis seroient hors d'état de lui nuire jamais. Ce n'est pas, Monsieur, continua-t-il, que nous ne puissions encore trouver rémede à tout, j'ai, graces au Ciel, des secrets aussi merveilleux pour guérir que pour tuer; il ne faut que savoir premiérement si les blessures que le poignard vous a faites sont nécessairement mortelles, ou si elles sont simplement dangereuses. Le Marquis lui répondit que les Chirurgiens qui avoient mis le premier appareil. l'avoient assuré, que la perte de sang, et la quantité des blessures étoit tout ce qu'il avoit de plus à craindre, et que d'ailleurs elles étoient toutes fort guerissables. Sur

cela Exilli lui demanda la permission de lever l'appareil, et de les sonder lui-même, à quoi le Marquis consentit dans la grande confiance qu'il avoit pour cet homme. Exilli trouva qu'en effet les blessures n'étoient pas de celles qu'on peut appeller desesperées, et les ayant examinées avec une exactitude à ne lui laisser aucun scrupule, il dit au Marquis d'un air content et assuré : Hé bien, Monsieur, que donneriez-vous à un homme qui vous rendroit sain et dispos dans vingt-quatre heures, à la reserve de votre coup de pistolet, qui non plus ne tardera pas longtems à guerir? Le Marquis répondit qu'il n'étoit pas besoin d'y songer. Cela se peut si bien, reprit Exilli, que je m'engage à le faire sur ma tête, pourvu que vous me vouliez recompenser honnêtement. Mais il faut se resoudre tout à l'heure, car il est tems d'entrer en operation. Le Marquis agréablement surpris, et pourtant n'ayant pas envie de donner beaucoup d'argent, lui demanda ce qu'il vouloit avoir. Exilli lui répondit que cela dependoit de sa générosité, et qu'il ne prétendoit point la fixer à une certaine somme; mais le Marquis ne voulut jamais rien offrir, disant que c'étoit à l'operateur à demander ce qu'il croyoit lui devoir appartenir. Exilli s'en excusoit encore, lui disant que le tems pressoit, et que ses playes restant ouvertes, il falloit ou les refermer, ou commencer l'operation dans le moment. Pour tout cela le Marquis s'obstinoit à ne vouloir rien offrir, de maniére qu'Exilli forcé de s'expliquer, lui dit que pour une opération de cette importance il ne pouvoit donner moins de cent pistoles. Cent pistoles! reprit le Marquis épouvanté, cent pistoles! ha remettez l'appareil, je vous prie, je vois bien que vous voulez profiter de mon malheur pour me rançonner. Cent pistoles! ce terrible mot lui tenoit si fort au cœur

qu'il le repeta cinq ou six fois par exclamation. Exilli qui ne connoissoit pas encore l'avarice du Marquis, tâchoit à lui faire comprendre que ce n'étoit pas trop, et fut deux ou trois fois prêt de l'abandonner ; mais faisant reflexion que cette cure ne contribueroit pas peu à le mettre en reputation, il resolut de la faire à quelque prix que ce fût, et dit au Marquis que si cent pistoles lui sembloient une somme excessive, il n'en donneroit que cinquante, et rien s'il ne vouloit. On ne sauroit croire combien ces paroles eurent d'efficace pour remettre l'esprit du Marquis en repos. Voila, dit-il, parler en homme raisonnable, et non point en tyran, comme vous faisiez tout à l'heure. Voyez-vous, Monsieur Exilli, un honnête homme doit traiter les malades doucement, on se peut rendre service les uns aux autres, et l'on ne sait pas de qui l'on peut avoir besoin ; ne suivez jamais l'exemple de ces voleurs de Médecins qui vous puisent sans conscience dans la bourse d'un malade, comme dans une fontaine. Exilli qui voyoit bien de quel fond partoient ces pieuses remontrances, répondoit oui à tout, et s'étonnoit en lui-même, de ce que l'avarice d'un homme pût aller jusques à ménager une somme assez modique dans une occasion comme celle-là. Il se repentoit même beaucoup de s'être engagé à lui donner des poisons, jugeant bien que s'il n'avoit pu se resoudre à debourser cent pistoles pour sauver sa propre vie, sa liberalité ne s'étendroit pas bien loin quand il ne s'agiroit que de la faire perdre à ceux qu'il haïssoit.

Cependant comme dans la guérison du Marquis il n'avoit en vûë que de se faire connoître, il l'entreprit, et qui plus est, en vint si heureusement à bout, que le lendemain au soir toutes ses playes furent entiérement refermées, à la réserve du coup de pistolet, dont les

chairs mortifiées par la balle ne pouvoient se guérir sans venir à suppuration. Le secret d'Exilli étoit de sucer toutes les playes avec la bouche, jusques à ce qu'il eût tiré la plus grande partie du sang répandu et extravasé, aprés quoi il versoit dedans une certaine liqueur de baume dont l'effet merveilleux faisoit reprendre les chairs en vingt-quatre heures de quelque profondeur que fussent les blessures; pour vu qu'il n'y eût point de grands vaisseaux percez dans leur capacité. Cette guérison presque miraculeuse fit grand bruit dans la ville et même par toute l'Italie. Tout le monde l'admiroit, le Marquis en avoit une joye telle qu'on le peut penser, et Dona Marguarita en étoit au desespoir, ne doutant point que sa mort ne fût le premier fruit qu'elle produiroit. En effet le Marquis n'avoit pas changé de sentiment, et quoi qu'il n'accusât plus si hautement sa femme de l'avoir fait assassiner, il n'en étoit pas moins persuadé, et ne moderoit en apparence son ressentiment que pour executer avec plus de seureté la vengeance qu'il méditoit contre elle, le Pere La Chaize, et le Comte Veneti. Pour cela il avoit besoin des poisons d'Exilli. Mais cet homme peu satisfait de la maniére dont il en avoit usé avec lui pour sa guérison, remettoit toûjours au lendemain, et ne marquoit pas avoir grande envie de lui tenir parole. Dona Marguarita qui n'ignorant pas leur complot étoit toujours en sentinelle, et observoit jusques à leurs gestes et leurs regards, s'aperçut de quelque froideur entr'eux, et crut penetrer une partie de la vérité; car elle connoissoit assez l'humeur de son mari pour juger que dans cette occasion comme dans les autres, il auroit fait paroître sa vilenie. Dans cette persuasion elle resolut de parler à Exilli, et de le mettre dans ses intérêts à quelque prix que ce fût, auparavant qu'il fût entierement

accommodé avec son mari, et pour cet effet de n'épargner ni or ni argent, et même de lui abandonner l'entiére possession de ses charmes, s'il étoit homme à se laisser gagner par un semblable endroit. Tout ce qu'il falloit donc observer, étoit que le Marquis ne s'en aperçût point, mais c'étoit la difficulté ; car Marianne lui étant devenuë contraire, il n'y avoit plus personne dans la maison à qui elle pût se confier, et si elle avoit parlé elle-même à Exilli, ç'auroit été declarer visiblement ses desseins, et se mettre hors d'état de les executer. Se voyant donc ainsi dans une espèce d'impossibilité d'entrer seulement en conversation avec le seul homme qui pouvoit la tirer de son embarras, la nécessité, qui est mere de l'invention, lui suggera celle-ci. Elle écrivit un petit billet qu'elle renferma dans une boëte à mouche d'or, qui étoit ronde comme une boule, et grosse comme une noix ; et lors qu'Exilli fut venu pour voir le Marquis, elle s'en alla prendre poste à la fenêtre d'une chambre écartée qui donnoit sur une petite ruë par où il devoit passer pour s'en retourner, et demeura là en sentinelle jusques à ce qu'il parût dans la ruë, et lors qu'il fut vis-à-vis de la fenêtre où elle étoit, et même qu'il eut un peu passé, elle lui jetta sa boëte adroitement sans qu'il s'aperçût de quel côté. Exilli se sentant frappé, quoi qu'assez doucement, se retourne, et voir rouler la pomme d'or qu'il ramasse aussi-tôt, il regarda ensuite aux fenêtres pour voir de quelle part ce present lui étoit venu, mais la Dame s'étoit retirée si promptement, qu'il n'en put rien conjecturer, quoi qu'il demeurât planté l'espace d'un gros quart d'heure dans le même endroit, et qu'il fit de son mieux pour pénétrer des yeux au travers des jalousies. Enfin voyant que ce seroit tems perdu il se retira, ne sachant à quoi pouvoit revenir cette

boule d'or ou d'argent doré, ni pour quelle raison on la lui avoit jettée; car elle étoit si ingenieusement travaillée qu'il n'avoit point remarqué l'endroit par où elle pouvoit s'ouvrir. Néanmoins à force de la considerer il s'aperçut qu'elle n'étoit pas assez pesante pour être massive : ce qui lui faisant connoître que c'étoit une boëte destinée pour renfermer quelque chose, il essaya pendant une heure à l'ouvrir, et dans ce dessein il la tourna et retourna de tous les sens et de tous les côtez, mais n'en ayant pu venir à bout, il la porta chez un orfevre, le priant de lui apprendre ce que c'étoit que cette boëte, et comment il falloit s'y prendre pour l'ouvrir. Par malheur cet Orfévre se trouva justement en être l'ouvrier. Il reconnut d'abord son ouvrage, et dit à Exilli que le secret de la boëte ne lui devoit pas être inconnu; puis que c'étoit lui qui l'avoit faite pour le Marquis Palentia, lors de son mariage avec Dona Marguarita; mais qu'il s'étonnoit fort de ce qu'elle étoit venuë entre ses mains. Exilli fort étonné de ce que lui apprenoit l'Orfévre, et jugeant bien qu'il y avoit quelque mystère dans la boëte, voulut lui deguiser la chose, et lui dit qu'il l'avoit achetée d'une de ces vieilles femmes qui revendent les bijoux. L'orfévre lui demanda combien il en avoit payé : six pistoles, répondit Exilli. Cela ne peut pas être, reprit l'Orfévre, car je l'ai venduë cinquante, et de plus ce fut un de ses presens de nôces, et vous savez bien qu'en ce pays ici une femme ne se defait jamais des bijoux (1) que son mari lui a donnez en l'épousant. Il faut donc nécessairement qu'elle ait été derobée, c'est-

(1) Il est vrai qu'en Italie une femme mouroit plûtot de faim que de vendre les bagues, collier, ou autres bijoux que son mari lui a donnez en present de nôces, et si elle s'en defaisoit pour tout autre sujet que celui de retirer son mari de prison, elle passeroit pour une infame.

pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je m'en saisisse pour la rendre à qui elle appartient, je vais vous en donner mon billet, et s'il est vrai que vous l'ayez achetée comme vous dites, vous n'aurez qu'à aller trouver Monsieur le Marquis Palentia, à qui je la rendrai demain; je ne doute point qu'il ne vous rembourse avec plaisir les six pistoles qu'elle vous a coûtées. En disant cela il ouvrit la boëte; mais il fut bien surpris quand il y trouva un billet fort ingenieusement plié. Exilli ne le fut guéres moins, et cette vûë lui faisant deviner la plus grande partie de l'affaire, il fit de grandes instances à l'orfévre pour l'avoir, jusques à lui offrir beaucoup d'argent, mais son empressement ne servit qu'à lui donner de grands soupçons, et l'engager à serrer son billet et sa boëte avec plus de soin qu'il n'auroit peut-être fait. Exilli voyant donc que ses offres et ses prieres seroient entiérement inutiles auprès d'un homme qui ne les écoutoit pas, se retira presque enragé de ce que son malheur l'avoit justement conduit chez le seul orfévre de tout Rome qu'il devoit éviter. Car faisant reflexion sur son aventure, et sur l'espèce d'engagement où il étoit avec le Marquis, il ne douta point que Dona Marguarita n'en eût eu quelque connoissance, soit par conjecture, ou pour avoir elle-même entendu quelques-unes de leurs conversations, et que le billet qui étoit dans la boëte ne contint quelques propositions de sa part beaucoup plus avantageuses que tout ce qu'il pouvoit esperer du Marquis.

D'ailleurs il n'étoit pas insensible, la Dame étoit belle, et il ne desespéroit pas de ménager si bien cette favorable conjoncture, que par son moyen il ne pût parvenir, comme dit l'Italien, *al cibo di questo nobile boucon.* Joignez à tout cela la crainte où il étoit que dans le billet

il ne fût parlé de poisons, ce qui le mettoit dans une frayeur extraordinaire, et achevoit de l'embarrasser, néanmoins comme il étoit homme d'esprit il trouva reméde à tout. La premiére chose qu'il fit fut d'aller chez sa sœur, qui étoit courtisane publique, mais assez jeune et assez bien faite, et lui ayant confié tout le secret, il lui dit d'aller dans le même moment chez la Marquise, de la tirer en particulier, et de se faire connoître à elle pour la sœur du même Exilli qui avoit guéri son mari d'une maniére si prompte et si extraordinaire, de lui avouër ensuite les propositions que le Marquis lui avoit faites pour l'empoisonner, mais de lui exagerer en même tems l'horreur qu'il avoit conçûë pour cet attentat sur la vie de la plus charmante personne du monde, et enfin de finir par des offres de services sans reserve, et des protestations d'un entier devouëment, quelque chose qui en pût arriver. Laurence ayant donc été instruite par son frere partit, s'en alla chez Dona Marguarita, de qui elle fut reçûë avec toutes les caresses imaginables dès qu'elle eut decliné son nom. Ce ne fut pourtant pas sans une douleur extrême que la Marquise apprit le malheur arrivé à son billet, et même elle ne put s'empêcher d'accuser plusieurs fois Exilli d'imprudence ; mais ses offres de services, et l'assurance que Laurence lui donna que toutes choses tourneroient à son avantage, la consola entiérement. Il fut donc resolu entre elles que le lendemain matin la Marquise, au lieu d'aller à la Messe, viendroit chez Laurence, où elle trouveroit Exilli, et prendroit avec lui toutes les mesures necessaires pour sa sureté, et que cependant elle ne s'allarmeroit nullement de l'étroite confidence où elle pourroit le voir dès le soir même avec son mari, parce qu'il falloit absolument lui tout promettre, et même le prevenir sur l'aventure

du billet, si on vouloit parer le coup de l'orfévre, qui ne manqueroit pas de venir bien échauffé avec sa boëte. La Marquise eut un peu de peine à goûter cet expedient, toutefois comme elle reconnut qu'il étoit absolument nécessaire pour venir à bout de leur dessein, elle y consentit.

Je ne saurois me resoudre, Lecteur, à vous rapporter ici toute leur conversation, vous jugerez assez de vous-même que la Marquise ne manqua pas de representer à Laurence l'injustice des soupçons de son mari, son humeur sauvage, sa cruauté, et son avarice sordide, ni de lui faire entendre qu'Exilli ne pouvoit attendre de lui aucune recompense, qu'elle n'oublia pas les caresses, les prómesses des plus grandes recompenses, ni même les presens; ainsi il seroit inutile de vous expliquer tout cela; c'est pourquoi je passe ordinairement sur ces minuties historiques, presupposant que vous avez assez d'esprit pour les entendre de vous-même. Mais pour revenir à notre sujet, Laurence fort contente de sa negociation, et sa bourse renflée de cinquante pistoles, que la Marquise y avoit libéralement mises, s'en revint trouver son frere, à qui elle rendit compte de tout, à la reserve de l'argent qu'elle garda pour sa part, sans néanmoins lui en faire un secret, mais comme toute peine requiert salaire, elle crut que celui-ci n'étoit pas trop grand pour celle qu'elle avoit prise; et Exilli jugeant de celui qu'il devoit recevoir par la libéralité de la Marquise, ne se mit pas non plus en peine de lui demander sa part. Au contraire il lui témoigna de la joye de ce qu'elle avoit si bien gagné sa journée; et pressé du desir d'en faire autant, il s'en vint au grand pas trouver le Marquis Palentia, auquel il dit, tout d'abord, qu'il avoit de grandes affaires à lui communi-

quer. Le Marquis impatient l'emmena dans son cabinet, et fermant la porte sur eux : hé bien, mon cher, lui dit-il, qu'y a-t-il donc de nouveau? Beaucoup de choses, Monsieur, reprit Exilli, votre femme a decouvert, ou du moins conjecturé fortement le dessein que vous aviez formé de l'envoyer faire un tour dans l'autre monde, et la proposition que vous m'aviez faite pour cela, touchant mes expeditifs, c'est ainsi qu'Exilli appelloit ses poisons. Jesus Maria, interrompit le Marquis tout étonné, cela ne se peut pas. Je ne sais pas bien, dit Exilli, si cela se peut, mais je sais que cela est, et c'est une raison assez forte pour me le faire croire possible : quoi qu'il en soit, continua-t-il, vous saurez que ce matin comme je sortois d'ici, et que je passois par la petite ruë qui est au derriére de votre maison pour m'en retourner chez moi on m'a jetté d'une fenêtre une petite boëte d'or toute ronde et si bien travaillée, qu'aprés avoir passé inutilement plus d'une heure à vouloir l'ouvrir, j'ai été contraint de la porter chez un orfévre. Mais, interrompit encore le Marquis, n'avez-vous pas vu la personne qui vous a jetté ce present? Non, Monsieur, repliqua Exilli, elle a pris son tems si à propos, et s'est retirée si promptement, que je n'ai pas seulement pu reconnoître de quelle fenêtre ni de quel côté la boëte est venuë. Ha! dit le Marquis tout transporté, c'est ma coquine de femme qui vous l'a jettée; car au portrait que vous me faites de la boëte, je la reconnois pour celle que je lui donnai dans le tems de notre fatal mariage. C'est elle-même, répondit Exilli, l'orfévre à qui je me suis adressé, s'est justement trouvé être celui qui l'a faite, il l'a d'abord reconnuë, et feignant de croire que je l'eusse derobée, il l'a retenuë sous prétexte de vous la remettre entre les mains, à quoi je n'ai pu m'opposer; mais comme je crains qu'au lieu

de vous la rendre, il ne la donne à Madame la Marquise, je suis venu promptement vous en avertir, afin que vous envoyiez chez lui le querir, ou plutôt lui donner ordre de vous l'apporter avant qu'il ait pu la lui donner; car vous saurez, Monsieur, qu'il y a un billet dedans, je ne sais ce qu'il contient, mais ce ne peut être que quelque chose de fort important. Il n'est pas croyable qu'elle se soit resoluë à m'écrire pour des bagatelles, ainsi vous ne devez rien negliger pour vous en instruire au plustôt, et empêcher que votre femme apprenne rien de tout ceci. Car si elle venoit à en être informée, il ne faut point douter qu'elle ne tournât sa vengeance contre vous et contre moi, peut-être dès aujourd'hui. Cette nouvelle remplit l'esprit du Marquis d'une inquiétude mêlée d'une secréte joye, et d'une extrême reconnoissance pour Exilli qu'il regardoit alors comme un homme entiérement devoué à ses intérêts. Néanmoins elle se termina à l'ordinaire en belles paroles, et en remerciemens, dont il ne se soucioit guéres, quoi que pour mieux couvrir son jeu il y répondît avec autant de façons que s'il y avoit pris grand plaisir. Comme ils en étoient encore sur ces complimens, l'orfévre arriva, et trouvant Exilli qu'il reconnut fort bien dans la chambre, il voulut faire quelque difficulté de s'expliquer devant lui. Mais le Marquis s'en étant aperçu lui dit qu'il pouvoit parler librement, et même lui rendre sa boëte avec le billet sans rien craindre de la presence du cavalier qu'il voyoit là. C'est mon ami, ajouta-t-il, et quoi que je vous sois obligé du soin que vous avez pris de mon profit et de mon honneur, cependant je puis vous assurer, que quand la boëte seroit restée entre ses mains. elle y auroit été fort sûrement. Exilli se taisoit pendant tout ce discours; mais comme il apprehendoit extréme-

ment que le billet n'eût découvert un peu plus de ses affaires qu'il n'auroit été à souhaiter pour lui, il regardoit fixement l'orfévre aux yeux, tâchant à lire dans ces miroirs de l'ame ce qu'il pouvoit avoir appris. Enfin cet homme bien étonné et peut-être bien fâché de n'avoir pas apporté au Marquis une si grande nouvelle qu'il pensoit, lui rendit sa boëte d'or avec le billet dedans, lui faisant au reste de grandes protestations de services, et à Exilli des excuses de ce qu'il avoit pris la liberté de retenir le bijou qu'il étoit venu lui montrer. Dès qu'il fut parti le Marquis l'ouvrit fort impatient de savoir le contenu du billet en question. Exilli de son côté brûloit et trembloit en même tems, de sorte qu'il seroit difficile de dire lequel avoit le plus d'inquiétude et d'envie de le voir : voici, Lecteur, ce qu'il contenoit.

Billet de Dona Marguarita a Exilli :

« Si l'on ne vous croyoit pas aussi galant homme que » celui qui veut se servir de votre ministere, est injuste » et inhumain, on n'auroit garde de s'adresser à vous- » même pour se garantir d'un peril que l'on pourroit » d'ailleurs éviter facilement, puis qu'on en connoît toute » l'étenduë et les circonstances. Faites reflexion sur ce » que je vous dis, et s'il est besoin de s'expliquer plus » clairement, songez que celui qui vous sollicite tous les » jours, est le dernier des ingrats et des avares, et que » celle qui vous écrit est une jeune personne dont les prin- » cipales vertus sont la liberalité et la reconnoissance. » Consultez votre générosité sur le parti que vous devez » prendre, et s'il est tel qu'on l'espere, avertissez en une » Dame, qui sera demain à Vêpres à l'Eglise de Ste. Ca- » therine, assise dans la Chapelle de St. Joseph, direc-

» tement vis-à-vis de l'image du Saint, et vêtuë d'un » manteau de satin blanc doublé de verd. »

La lecture de ce billet ayant entiérement calmé l'inquiétude d'Exilli, la liberté d'esprit lui revint, et il s'en servit fort adroitement pour persuader au Marquis qu'il n'étoit pas tenté le moins du monde des offres de sa femme ; contre laquelle il dit mille choses fâcheusese, tant sur le soupçon de son assassinat que sur le dessein qu'elle paroissoit avoir de nouveau sur sa vie. Il lui dit encore, que selon le train que prenoient le choses, et d'autant plus qu'elle avoit découvert leur entreprise, comme on le voyoit dans son billet, il ne falloit pas tarder davantage à l'executer, de peur qu'elle ne fît de nouveau jouër quelque funeste machine, lui remontrant que dans une semblable occasion la prudence conseilloit la diligence, et qu'une vengeance differée étoit souvent une vengeance perduë. C'étoit justement prendre le Marquis par son foible, car s'il avoit une forte envie de se défaire de sa femme, il n'en apprehendoit pas moins de son côté, l'experience autant que son billet lui ayant fait connoître de quoi elle étoit capable. Il fut donc resolu entr'eux que dès le lendemain Exilli apporteroit au Marquis trois prises de ses expeditifs, une pour Dona Marguarita, une pour le Comte Veneti, et l'autre pour le Pere La Chaize. Mais comme il étoit déja soupçonné, et qu'il falloit prendre garde à ne se point faire de mauvaises affaires, il fut dit qu'on donneroit à la Marquise comme la plus pressée un expeditif de quatre jours, au Comte un pour quinze, et au Pere La Chaize un pour cinq ou six semaines. Tel fut le resultat de leur conference, après quoi ils se separerent l'un et l'autre fort contens, sur tout le Marquis qui s'attendoit bien d'être en peu de jours delivré de sa femme, et en liberté d'en prendre une autre plus à son

gré. C'est ainsi que les hommes ignorant leur propre destinée s'éjouïssent souvent, et comptent sur la perte de leurs ennemis dans le tems même que la leur est toute prochaine, et qu'ils ont, pour ainsi dire, un pied dans le tombeau. Que le Lecteur me pardonne cette morale, je reviens à l'histoire.

Pendant que tout cela se passoit, le Pere La Chaize étoit toûjours le confident et les chéres amours de Dona Marguarita qui ne faisoit ni n'entreprenoit rien sans son conseil. Le Comte étoit toûjours amoureux et prêt à tout entreprendre, mais beaucoup moins avant dans le cœur de la Dame. Et Marianne étoit toûjours possedée de la même jalousie et de la même fureur contre son infidèle Jesuite et contre la Marquise. Ces trois personnes également interessées dans une querelle qui leur étoit devenuë propre par la part qu'elles y avoient prise, en attendoient le denouement avec plus de crainte que d'esperance.

Exilli étoit celui qui devoit decider de cette grande affaire. Ainsi chacun des partis faisoit de son mieux pour l'engager : mais quoi qu'il fût assez scelerat pour promettre toutes choses au Marquis, il s'étoit déja presque entiérement rangé du côté de la Marquise, de qui il avoit lieu d'attendre de plus considerables recompenses, et ne l'entretenoit plus de promesses que pour le faire donner plus assurément dans le piége. En effet dès le lendemain il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous qu'il avoit donné à Dona Marguarita chez sa sœur Laurence, où la Dame de son côté s'étoit déja renduë une demi-heure plus tot que le tems marqué, tant elle avoit peur de venir trop tard, ou de marquer quelque indifference. D'abord Exilli l'assura, que les desseins du Marquis lui avoient toûjours donné de l'hor-

reur, et qu'il avoit même souhaité l'honneur de la connoître pour l'en avertir. Il lui demanda pardon ensuite de l'imprudence qu'il avoit euë de porter chez un orfévre la boëte qu'elle lui avoit jettée, s'excusant sur l'envie extraordinaire de savoir ce qu'elle pouvoit contenir, et enfin il lui conta fort particuliérement comme il avoit reparé cette faute en prevenant le Marquis, et lui promettant tout ce qu'il desiroit de lui. Voilà, continua-t-il, Madame, l'état où sont presentement les choses, et quand je n'aurois point eu l'honneur de vous voir, elles n'auroient jamais passé plus avant. Je ne me sers de mes secrets que dans des occasions où il y a de la justice et de la nécessité, et jamais contre des personnes aussi charmantes que vous : Dieu me preserve d'attenter à une si belle vie ; j'en suis si éloigné, Madame, que pour la conserver il n'est rien que je ne fisse avec plaisir, même jusques à donner la mienne propre s'il étoit nécessaire. C'est la vérité pure que je vous dis, Madame, et je suis si indigné contre votre Epoux inhumain, que je ne croirai point du tout charger ma conscience d'aucun crime, quand je vous rendrai service pour renvoyer sur lui l'injuste peine qu'il vous avoit voulu faire souffrir, d'autant plus, Madame, que vous y êtes nécessitée pour votre propre conservation. Car enfin, à ne rien déguiser, il a resolu de vous faire perir de quelque maniére que ce soit et vous ne sauriez l'éviter qu'en le faisant mourir lui-même. Mais heureusement ses desseins sont découverts, et j'ai su l'engager à m'en commettre l'execution, de maniére qu'il ne tiendra qu'à nous de le prevenir. J'ai des secrets infaillibles, et qui plus est si particuliers, qu'il est presque impossible de s'apercevoir de l'artifice, ainsi vous y trouverez une sûreté toute entiére, qui n'est pas un des moindre endroits que l'on doive rechercher

dans la vengeance. La Marquise ravie de trouver Exilli dans des sentimens si favorables, l'écoutoit avec un plaisir incroyable, et lui fit ensuite mille remercimens et mille amitiez, lui disant qu'elle lui devroit le plus doux de tous les biens, qui est la vie, et qu'après un service de cette importance, il n'y avoit point aussi de recompense, quelque grande et de quelque nature qu'elle pût être, qu'il ne fût en droit d'exiger de sa reconnoissance. Delivrez-moi seulement de mon tyran, lui dit-elle, et disposez de moi et de mon bien comme il vous plaira. Que je serois heureux, Madame, s'écria Exilli, si je pouvois prendre quelque droit sur ce que vous venez de dire, ce ne seroit point à vos biens que j'en voudrois, ce seroit à votre cœur seul dont j'estime la possession plus que tous les thresors du monde. Cette hardie declaration vous surprendra peut-être, Madame; mais après tout, quoi que je ne sois ni Prince ni Marquis, me blâmerez-vous d'avoir des sentimens élevez au dessus du commun, et de rendre à vos charmes ce qu'ils exigent naturellement de tous ceux qui les voyent? La Marquise qui ne demandoit pas mieux que de l'attirer par un endroit qui ne lui laissât plus aucun doute, lui répondit sans façon que bien loin de lui en savoir mauvais gré elle seroit ravie de le pouvoir regarder comme son plus véritable ami, et que de son côté elle lui offroit son amitié toute entiére. Exilli qui ne manquoit pas d'esprit, lui repliqua d'un ton de voix fort radouci, qu'elle lui faisoit beaucoup plus d'honneur qu'il n'en méritoit, mais que la simple amitié d'une Dame aussi charmante qu'elle, n'étoit pas à souhaiter pour un homme aussi touché que lui : le moyen, Madame, disoit-il, de vous voir chaque jour, et de s'en tenir aux termes de l'amitié, cela est-il possible? Et quand on le pourroit, ne seroit-ce pas faire

injure à vos beautez ? et le moyen, en vous aimant avec une extrême passion, de s'accommoder d'une triste amitié dont toutes les manieres sont glaçantes en comparaison de celles de l'amour? Ha! Madame, je ne voudrois pas donner un plus grand supplice à un homme que celui d'être toûjours amant passionné d'une belle qui ne sortiroit jamais des bornes de l'amitié. Cela est vrai, répondit la Marquise, en le regardant avec des yeux qui parloient déja de tout autre chose : mais mon Dieu, quand une femme en est venuë jusques à l'amitié, a-t-elle la force de s'en tenir là, il n'y a qu'un pas à faire, et ce pas est si-tôt fait. Elle n'eut pas plutôt lâché le mot, qu'elle baissa les yeux et rougit, comme si elle eût eu honte de s'être trop expliquée. Cependant cette confusion affectée en disoit beaucoup plus que ses propres paroles. Exilli comprit aussi fort bien ce qu'elle vouloit dire, et sans perdre le tems en discours superflus, il se mit en devoir d'éprouver s'il étoit vrai qu'une femme fût aussi foible que la Marquise venoit de le dire. Effectivement il trouva qu'oui, la Dame tout en desordre ne se défendit que comme les autres ont accoûtumé de se défendre, j'entends celles qui veulent bien succomber sous l'assaut ; elle fut vaincuë presque en un moment, et la défaite lui parut même si douce, que bien loin de la regretter, elle prit des mesures avec son vainqueur pour en solemniser tous les jours la mémoire par des combats amoureux où il fut dit, qu'elle demeureroit toûjours dessous. Cependant, comme il étoit encore question d'autre chose que de cela, ils parlerent serieusement d'affaire, et arrêterent que pour amuser le Marquis, Exilli lui porteroit le soir trois petits paquets de poudre de champignons, et que le lendemain la Marquise feroit semblant de se trouver mal pour faire croire

à son mari que la poudre avoit fait son effet, et que pendant ce tems-là le Comte Veneti envoyeroit à la Marquise six paires de gants parfumez d'une odeur empoisonnée, avec un billet amoureux, qu'un de ses valets apporteroit avec si peu de precaution, qu'il seroit surpris par le Marquis, qui ne manqueroit pas de s'en saisir, et de les donner à sa Marianne, ce qui les feroit crever tous deux en vingt-quatre heures, pourvu seulement qu'ils les touchassent à nud ou les sentissent. Il donna donc ces gants bien empaquetez à la Marquise, qui les porta sur le champ au Comte, et lui donna ordre de les lui envoyer le lendemain comme il avoit été résolu entre Exilli et elle, l'avertissant de ne point les défaire, parce qu'ils étoient empoisonnez, et après cela elle s'en retourna chez elle.

Dès le soir au souper la Tragedie commença, comme elle avoit été concertée : le Marquis mit son paquet de poudre dans un plat qui étoit destiné pour sa femme, et la Marquise s'en étant aperçûë, se plaignit toute la nuit de violents maux d'estomac dont elle ne ressentoit rien. Cependant il s'informoit à tous momens de l'état où elle se trouvoit, et s'éjouïssoit en secret avec Marianne toutes les fois qu'on lui venoit dire qu'elle étoit toûjours plus mal. Mais la chance tourna étrangement le lendemain sur les douze ou treize heures... On vint avertir le Marquis qu'uu valet du Comte Veneti demandoit à parler à Madame, et vouloit lui rendre une lettre avec un petit paquet. A cette nouvelle il sortit avec precipitation dans la crainte que le valet ne fût entré dans la chambre de sa femme auparavant qu'il eût pu se saisir de ce qu'il portoit. Il le trouva encore dans le vestibule qui attendoit qu'on eût averti la Dame, et la fureur lui montant aussi-tôt à la tête, il lui arracha son paquet et sa lettre

avec de grosses menaces contre son Maître et contre lui ; dont ce pauvre garçon fut tellement effrayé, qu'il se sauva le plus vîte qu'il put, sans se soucier du reste. Le Marquis ne se mit point en peine non plus de faire courir après lui, mais croyant bien avoir fait quelque butin cousiderable, et que sa lettre lui apprendroit plusieurs choses nouvelles, il courut dans la chambre de Marianne pour lui faire part de sa découverte. D'abord ils ouvrirent la lettre, où ils ne trouverent que ces trois ou quatre lignes.

Billet du Comte Veneti a Dona Marguarita.

« Avouons, ma chere Marquise, que jamais amour
» ne fut plus malheureux que le nôtre, non seulement il
» ne nous est pas permis de nous voir ni de nous écrire,
» mais il nous expose aux plus cruelles persecutions;
» car enfin je crois que vous me faites assez de justice
» pour être persuadée que je ressens tous les maux que
» votre Epoux vous fait souffrir, plus que vous-même.
» Que ne donnerois-je point pour vous les épargner!
» Hélas! s'il ne falloit que mon sang, ou mon repos par-
» ticulier, je ne balancerois pas un moment. Esperons,
» ma chêre Marquise, que le Ciel se laissera enfin tou-
» cher à nos soupirs, il est trop juste pour permettre
» que la plus aimable personne du monde souffre toû-
» jours. Voici une demi-douzaine de paires de gants,
» dont on me fit present hier au soir, comme de quelque
» chose de precieux : je vous les envoye aujourd'hui,
» agréez-les, ma belle Princesse, d'aussi bon cœur que
» je vous les presente. Je ne sais s'ils pourront parvenir
» jusques à vous; car vous êtes environnée de trop
» d'observateurs. Dites m'en des nouvelles au plus tôt, je

» vous supplie. Je meurs d'envie d'en apprendre. Adieu,
» ma Reine,

» Le Comte Veneti. »

Après avoir lu cette lettre qui ne leur apprit rien qu'ils ne sussent bien auparavant, ils defirent le paquet pour voir ces gants si rares, et dont on faisoit tant d'état, ils n'y trouverent pourtant rien de fort extraordinaire, à la reserve d'un parfum plus fort que tous ceux dont on a accoutumé de se servir. Mais un quart d'heure après ils se sentirent l'un et l'autre la tête si pesante et le cerveau si étourdi qu'ils furent obligez de se coucher. Cet accident ne les surprit pourtant pas beaucoup ; parce qu'effectivement c'est l'effet naturel de toutes les odeurs fortes, mais insensiblement leur étourdissement croissant, ils perdirent l'usage de la raison, et tomberent dans un assoupissement si grand qu'ils ne pouvoient ni voir ni entendre personne. De l'assoupissement ils tomberent la nuit en lethargie ; alors on fit venir des Médecins en quantité, mais quelque soin qu'on prît, il fut impossible de les en retirer, et le jour suivant ils moururent tous deux, Marianne au matin sur les six heures, et le Marquis vers les dix-huit heures au soir. La Marquise étant ainsi restée victorieuse de ses ennemis qu'elle voyoit tristement étendus en sa présence, goûtoit le plaisir que donne une entiére vengeance : cependant elle faisoit son personnage de nouvelle veuve avec toute l'ostentation imaginable, elle pleuroit, s'arrachoit les cheveux, troubloit tout le voisinage de ses cris, et donnoit enfin toutes les marques d'une véritable douleur. Hélas ! mon cher ami, disoit-elle, tu m'as donc quittée pour jamais, la mort nous separe inhumainement au plus beau de nos jours ; elle me ravit ce que j'aimois, et ce qu'il y a

de plus accablant pour moi, elle me le ravit dans le tems qu'une espéce de mauvaise intelligence sembloit avoir en quelque façon alteré l'union de nos cœurs. Seroit-il bien possible que mon cher Epoux eût emporté dans le tombeau quelque pensée injurieuse à la tendresse que j'ai toujours euë pour lui? Ha, si cela est, je ne veux point lui survivre, je veux mourir et lui prouver par ce sacrifice volontaire, que mon cœur étoit incapable d'autre foiblesse que de celle de l'aimer avec trop de delicatesse. Elle demeuroit ensuite dans le silence comme si elle eût été plongée dans une profonde méditation, puis revenant tout d'un coup à elle; Oui, cher Epoux, disoit-elle, je veux te suivre, aussi bien puis que tu n'es plus, la vie ne me pourroit être desormais qu'ennuyeuse. Grand Dieu, pardonnez, s'il vous plaît, les resolutions d'un cœur fidéle, vous aviez uni ma destinée avec celle d'un Epoux que j'aimois plus que ma vie, suis-je condamnable parce que je la quitte pour le rejoindre? Non, Seigneur, vous connoissez la pureté de mes intentions, et cela suffit. Elle se levoit ensuite, et d'un pas mal assuré rodoit dans la chambre, comme pour y chercher quelque couteau ou quelque fer dont elle pût se servir pour le dessein qu'elle feignoit d'avoir. Elle se saisit même la premiére fois d'une assez grande paire de ciseaux dont elle sembloit vouloir se donner dans le sein. Ses femmes de chambre s'en étant aperçu coururent au plus vîte, et arrivêrent assez à tems pour lui arrêter le bras. Depuis ce moment elles ne la laisserent point seule; mais comme son desespoir apparent croissoit de moment en moment, elles se trouvoient assez embarrassées à en empêcher les funestes effets, ce qui les obligea d'envoyer prier le Cardinal Patron de venir pour consoler sa niéce. Le bon Prelat vint aussi-tôt, et dès qu'elle le vit, elle

ſut se jetter à ses pieds avec des transports que je ne saurois exprimer, et lui embrassant les genoux : Monseigneur et mon Pere Reverend, lui dit-elle, je me confesse à Dieu et à vous de tous mes péchez passez, donnez moi l'absolution pour l'amour de Dieu, et me permettez de mourir, car la vie m'est insupportable. Le Cardinal extrémement surpris la releva, et la conduisant dans un fauteuil, qui étoit joignant le lit de parade, où l'on avoit mis le corps de son mari mort, il la fit asseoir malgré elle, et commença à lui remontrer qu'elle péchoit extrémement contre Dieu, en se laissant aller à un desespoir de cette nature. Que c'étoit le Demon qui lui inspiroit ces criminelles pensées, se servant de sa douleur pour la faire tomber dans l'abîme ; mais qu'elle devoit bien prendre garde à rejetter ces malheureuses tentations bien loin de son esprit. Considerez, ma chére niéce, disoit le Prelat abusé, l'horreur et la cruauté des tourmens où elles vous precipiteroient dans un moment. Votre affliction est grande et vous fait beaucoup souffrir, je le vois bien ; ce n'est pourtant rien en comparaison des peines éternelles que les Damnez endurent là bas, et vous ne devez pas douter que le moment de votre mort ne fût celui de votre damnation, si vous étiez assez abandonnée de Dieu pour vous defaire vous-même. A ces raisonnemens généraux il en ajouta beaucoup d'autres particuliers, et la prêcha si efficacement pendant deux heures, qu'elle parut enfin resoluë à supporter le pesant fardeau de la vie, puis que Dieu le vouloit ainsi. Toutefois comme il craignoit que le desespoir ne se remparât de nouveau de son esprit, il envoya chercher le Reverend Pere La Chaize, de la piété de qui il avoit toûjours la meilleure opinion du monde, et le pria de demeurer quelque tems auprès de sa niéce

pour lui donner les secours spirituels dont elle avoit besoin dans le triste état où elle étoit. J'ai bien eu de la peine, lui dit-il, à ôter de son esprit le dessein desesperé qu'elle avoit formé de mourir, prenez garde, je vous prie de lui en bien faire connoître tout le crime et la noirceur, et tâchez au reste de la consoler du mieux qu'il vous sera possible. Cependant la Dame au cœur faux, se tournoit dans son fauteuil tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, gemissoit, sanglotoit, et faisoit quelquefois des cris qu'on entendoit de la ruë ; d'ailleurs son visage pâle et baigné de larmes, ses yeux battus et égarez, et sa coëffure en desordre, representoient si bien une femme dans la douleur la plus vive, qu'il y fut trompé tout comme les autres. Je laisse à juger quel fut son étonnement, lui qui savoit positivement que le Marquis n'étoit mort que par son ordre. Il demeura d'abord immobile et muët comme une statuë, ne sachant de quels termes se servir pour consoler une femme du trépas d'un mari qu'elle avoit elle-même fait mourir. Enfin à force de rêver il s'alla imaginer, qu'un remords de conscience et un extrême repentir de son crime, étoit venu mal à propos la saisir au collet, ce qui lui causant une fort grande frayeur pour lui-même, il conseilla au Cardinal de faire sortir sa niéce de cette chambre, lui representant qu'un spectacle aussi triste que celui d'un mari mort, reveilloit sa douleur à un point qu'il seroit bien difficile de l'apaiser tandis qu'elle l'auroit devant ses yeux. Le Cardinal lui répondit que cela étoit vrai ; mais qu'il y avoit inutilement fait ses efforts, et qu'il faudroit tâcher à gagner cela sur elle peu à peu, laissant au reste à sa discretion d'agir auprès de l'affligée comme il jugeroit à propos : après quoi il sortit pour s'en aller à une Congregation où il étoit necessairement obligé d'as-

sister. Si le Pere avoit osé, il auroit volontiers supplié le Cardinal de le dispenser de demeurer auprès de la Dame ; car il ne doutoit plus que le regret de son empoisonnement ne lui bourrelât terriblement la conscience : et de quel front, lui qui étoit complice, pouvoit-il s'y prendre pour la consoler? Etant donc resté seul auprès d'elle interdit et confus, il fut quelque tems sans ouvrir la bouche, pendant quoi la Marquise le consideroit sans faire semblant de rien, et rioit sous cape de son embarras. Enfin la confusion de passer une si longue visite dans un silence, que la Dame auroit pu interpreter mal, venant au secours de sa timidité, il s'enhardit jusques à dire : en vérité, Madame, l'état où je vous vois, m'étonne autant qu'il m'afflige, j'avois toûjours remarqué en vous un courage, et une force d'esprit que je croyois à l'épreuve des plus terribles accidens, et cependant vous vous laissez abattre et terrasser à la douleur dans l'occasion où vous devriez le moins en avoir ; car enfin, Madame, il me semble que la mort d'un mari qui avoit resolu la vôtre, n'est pas un si grand sujet de larmes, peu d'autres femmes en votre place s'en affligeroient, et vous vous en desesperez. Croyez-moi, Madame, qui est mort, est mort ; mais pour vous songez à vivre, toutes vos douleurs et vos cris ne le feront pas revenir. Pourquoi belle et jeune comme vous êtes, voudriez-vous vous enterrer toute vivante? Helas ! l'heure fatale ne viendra que trop tôt sans que vous couriez au devant. Que vous êtes bon et facile à persuader, mon cher Pere, répondit la Marquise en cessant de feindre, et reprenant son air gai. Quoi, vous croyez serieusement que j'aye envie de mourir, parce que j'en fais la mine en presence de ceux dont je puis me méfier? il faut que vous ayez bien peu de penetration. Quel sujet ai-je donc de haïr

la vie? voila mon tyran dans la biére, mon ennemi est mort, je demeure maîtresse d'un bien assez considerable, et qui plus est de ma liberté. Je me suis vengée enfin, et pourvu que mes domestiques ne soient pas plus fins que vous, je puis esperer de jouïr long-tems de ma vengeance. A votre avis sont-ce là de grands sujets de desespoir? Quant à moi je ne trouve point qu'il y ait là de quoi se pendre; si j'avois voulu mourir, je n'aurois eu qu'à laisser faire mon traître, il n'auroit pas manqué de m'expedier bien-tôt, mais franchement je n'en ai point d'envie, et si vous me voyez obstinée à demeurer dans cette chambre, ce n'est que pour avoir le plaisir de repaître mes yeux de la victime que je me suis immolée à moi-même. A ce discours le Pere La Chaize plus étonné qu'auparavant, ne savoit s'il veilloit ou s'il dormoit. Il avoua à la Marquise, qu'en fait de dissimulation, une femme en pourroit montrer à toute la terre, et la pria de l'avertir une autre fois par quelque signe, quand elle voudroit feindre ; car, dit-il, j'y serois trompé tout comme à celle-ci. Ma foi, mon Pere, repliqua la Marquise, je croyois les Jesuites plus penetrans qu'ils ne sont. Quoi! il ne faut que pleurer, gemir et appeller la mort pour leur en faire accroire, et qui ne fera point cela quand il voudra? Par S. Ignace, Madame, dit le Jesuite, je ne suis point plus aisé à duper qu'un autre; mais je n'ai point de penetration à l'épreuve de vos déguisemens, et je le donnerois à toute la terre; la veuve de Petrone n'en savoit pas plus que vous. C'est ce que j'ignore, dit la Marquise; mais je sais bien que jusques à present son histoire l'a emporté de beaucoup sur la mienne. Il est vrai qu'il ne tient pas à moi; car je ne saurois achever l'aventure toute seule, il faudroit que j'eusse comme elle quelque soldat jeune et entreprenant.

Hé bien, Madame, dit le Pere, à qui la bonne humeur étoit revenuë, supposons que je suis le soldat. Faites donc comme il fit, dit la Marquise, ou laissez venir quelque autre qui fera son personnage. Il n'est pas besoin de cela, dit le Pere; quoi qu'homme de robe, vous savez bien, Madame, que je ne m'acquitte pas mal d'une expedition amoureuse, et je ne pense pas avoir perdu beaucoup de ma vigueur depuis hier : en disant cela, il s'approcha de la belle, qui le reçut à bras ouverts, il la touche, il la met aussi bien que lui tout en feu; mais l'incommode fauteuil s'opposant à l'accomplissement de leurs desirs, elle se coucha sans façon sur le lit ou étoit le corps du Marquis; et là, comme dit M. de La Fontaine :

...... Elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort, qu'elle avoit tant cheri.

Le Pere trouva tant de plaisir et de goût dans cette bisarre maniére de faire un cocu, qu'il retourna trois fois à l'assaut en une heure; mais se sentant épuisé de forces et non pas de courage, il fut contraint de prendre congé de la Dame. Cependant comme elle avoit resolu de rencherir sur cette fameuse veuve, qui lui avoit donné l'exemple, elle envoya chercher d'abord Exilli comme ami et Medecin de son mari. Exilli vint, et ne tarda pas à être informé de ce qu'elle vouloit de lui. Dès qu'il fut entré, elle lui sauta au col, le remerciant du service qu'il lui avoit rendu, et lui reïterant les offres qu'elle lui avoit faites de tout ce qui dépendoit d'elle, et lui fit enfin tant de caresses, que malgré le triste objet dont ses yeux étoient frappez, il ne put s'empêcher de faire comme le Pere La Chaize. Celui-ci parti, le Comte Veneti vint à

son tour, et passa le reste de la nuit à consoler la desolée Marquise de la même maniére que les deux autres avoient fait, « et le tout au nez du mort. » Enfin le jour venu le Comte se retira, et l'on disposa toutes choses pour l'enterrement du Marquis. Il fut des plus magnifiques, et quand on vint prendre le corps, la Dame fit encore la desesperée plus que jamais ; si bien que ni dans ce tems-là, ni depuis elle ne fut soupçonnée de personne. Dispensez-moi, Lecteur, de vous décrire le reste de ses amours, ce seroit le sujet d'un autre volume : il suffira de vous dire que le Pere La Chaize fut toûjours un des mieux dans son cœur, ou du moins dans son lit pendant tout le tems qu'il demeura à Rome. Il s'en fallut même fort peu que par le moyen de son Oncle elle ne lui fit avoir l'Evêché de Pesaro, qui étoit vacant par la mort de Monsignor Giacomo Petrucci. Celui qui donna le premier branle à cette affaire, et peut-être aussi celui qui la fit échouer fut le Duc de Crequi alors Ambassadeur de France. Monsieur le Marquis de M. B. C. R. fils du Duc de N. S. L. s'étoit battu en duël avec le Chevalier de R. Q. T. Quelques legéres blessures de part et d'autre avoient terminé la querelle ; cependant comme elle avoit fait assez d'éclat, ils furent contraints de se sauver tous deux dans les pays étrangers, et le Roi ordonna qu'on instruisit le procès dans toute la rigueur de la justice. Le malheur voulut que les preuves se presentassent en si grand nombre et avec tant de certitude que les Juges ne purent se défendre de condamner les accusez. Voila la famille du Marquis de M. B. C. R. dans la derniére consternation ; car il étoit fils unique et le dernier de ce nom. La douleur des parens du Chevalier de R. Q. T. n'étoit guéres moindre. Que firent les uns et les autres, ils se joignirent et furent ensemble se

jetter aux pieds du Roi pour lui demander la grace de ces deux Seigneurs, lui remontrant leur jeunesse, les services des Peres. et l'extinction d'un nom assez illustre en France, mais inutilement : le Roi dit que le jour de son Sacre il avoit juré de ne donner jamais grace pour les duëls volontaires, que depuis ce temps-là il avoit renouvellé son serment tous les ans, et qu'ainsi il ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient sans se rendre coupable d'un horrible parjure, ajoutant que dans un pareil cas il ne feroit pas grace à son propre frere. La réponse du Roi ferma entiérement la bouche à ces Messieurs ; toutefois se flattant, que s'ils pouvoient engager le Pape à dispenser à cet égard le Roi de son serment, il ne refuseroit plus de donner grace, ils écrîvirent à Monsieur le Duc de Crequi, pour le prier d'en parler à Sa Sainteté ; mais comme cet Ambassadeur n'étoit pas trop bien dans ses papiers à cause de l'insulte de la Garde Corse, et de tout ce qui en étoit avenu, il crut qu'il seroit plus à propos de s'adresser au Cardinal Patron qui avoit presque tout pouvoir. Il le fit donc, et parce qu'il n'ignoroit pas le credit du Pere La Chaize auprès de Son Eminence, il le pria fortement de s'employer auprès de lui. Monsieur de Crequi ne s'étoit point trompé dans son jugement, le Pere importuna tant le Cardinal, et le Cardinal pressa de telle maniére Sa Sainteté, qu'elle accorda non seulement la dispense qu'on desiroit ; mais un Bref par lequel elle demandoit en quelque façon la grace des deux criminels. Il est vrai que la politique avoit peut-être autant de part dans la dispense de Sa Sainteté que la charité ; car le Pere La Chaize n'avoit pas manqué de representer au Cardinal que ce seroit toûjours un acte de jurisdiction Ecclesiastique sur la Couronne de France qui pourroit servir de quelque chose un jour, et qui même

contrebalanceroit en quelque façon, ou du moins diminueroit beaucoup dans les siécles à venir la honte de la Pyramide, en faisant voir que, quoi que Sa Sainteté eût bien voulu faire, cependant elle avoit eu droit d'exercer et avoit en effet exercé sur la conscience du Roi la puissance de lier et de délier qu'elle avoit reçue de S. Pierre. Ce furent apparemment ces raisons qui firent agir le Pape. Quoi qu'il en soit, le Roi le crut ainsi, et comme il n'est pas d'humeur à donner aucun avantage sur lui, il rejetta la dispense Apostolique, en disant que lors qu'il avoit juré de ne point donner de graces aux duellistes, il avoit pretendu se lier les mains si étroitement, qu'aucune puissance spirituelle sur la terre ne fût en droit de les lui délier. Et lors qu'il apprit par le Nonce du Pape que son Ambassadeur s'étoit mêlé de cette affaire, il entra contre lui dans un tel chagrin, que peu s'en fallut qu'il ne le rappellât. Neanmoins il se contenta de lui marquer son mécontentement dans une lettre qu'il lui fit écrire dès le jour même.

Tout autre que M. de Crequi auroit du moins abandonné le Pere La Chaize; car c'est la methode ordinaire des grands Seigneurs de s'en prendre à ceux qu'ils ont employez, quand leurs affaires ne réussissent pas à leur gré. Mais comme il étoit extrémement généreux, la reprimande du Roi n'empêcha point qu'il ne marquât toûjours au Pere beaucoup de reconnoissance et d'amitié, et l'Evêché de Pesaro étant venu à vaquer, il offrit tout son credit pour le lui faire obtenir. Le Pere qui d'ailleurs pouvoit compter sur Dona Marguarita accepta son offre avec joye, et courant chez sa Dame pour lui faire part de cette bonne nouvelle, l'engagea à faire tous ses efforts auprés du Cardinal. Le Duc de Crequi de son côté s'acquitta de sa parole en homme d'honneur, et l'af-

faire fut enfin poussée si avant, qu'on ne doutoit plus du succès ; mais la fortune qui destinoit ce Pere à quelque chose de plus avantageux qu'un méchant Evêché de trois ou quatre mille livres de rente, rompit toutes les mesures qu'on avoit prises, et rendit inutiles le credit de Dona Marguarita, le pouvoir de son Oncle, et les brigues de l'Ambassadeur. Le Pape s'excusa sur ce qu'ayant peu de tems auparavant refusé la même dignité au Pere d'Avila Assistant General d'Espagne, il ne pourroit l'accorder au Pere La Chaize, sans donner lieu à des soupçons d'une aversion personnelle dont il n'étoit point capable. Mais, comme je l'ai dit, beaucoup de gens crurent que les sollicitations du Duc de Crequi, plus que toute autre raison, empêcherent l'effet des favorables dispositions dans lesquelles Sa Sainteté avoit paru être pour le Pere. Tant il est vrai que le plus assuré moyen de n'obtenir aucune grace est de les faire demander par des gens qui ne sont pas de la faveur, quelques grands Seigneurs qu'il puissent être. C'est ce que j'ai remarqué dans toutes les Cours où je me suis trouvé. J'en pourrois citer mille exemples, s'il étoit nécessaire ; mais comme ce seroit m'écarter de mon sujet, je me contenterai d'un seul qui est assez extraordinaire. Il y a quatorze ou quinze ans que le Czar de Moscovie envoyoit au Roi des Ambassadeurs qui ne parloient que leur langue, et qui n'avoient point amené d'interprète, soit qu'ils esperassent d'en trouver sur les lieux, ou plus vraisemblablement, parce qu'ils étoient bien-aises d'épargner l'argent qu'il leur en auroit couté pour les entretenir, s'imaginant que le Roi leur en donneroit. Cependant ils furent assez embarrassez à leur arrivée, personne ne les entendoit, et ils n'entendoient personne. Leur audience fut même retardée de plus de six semaines faute d'interprète, parce

que des deux que le Roi entretient pour cette langue, l'un étoit mort, et l'autre avoit perdu l'esprit. Il fallut donc attendre que l'on en eût trouvé ; mais cela n'etoit pas facile, la langue Moscovite étant peut-être la moins connuë de toute l'Europe. Il n'y avoit alors à Paris qu'un Professeur ès langues nommé Zierowsky, qui l'entendît bien. Il étoit Polonois de nation, et avoit demeuré quinze ans à Moscou ; depuis il étoit venu s'établir à Paris, où il avoit étudié la langue Françoise avec toute l'application imaginable; de sorte qu'il en avoit acquis une parfaite intelligence. Cet homme ayant donc su le besoin que l'on avoit d'un interprète fut trouver Mr. le Prince de Condé dont il étoit connu, et le pria de le presenter au Roi. Le Prince le fit avec plaisir ; mais comme tout ce qui venoit de sa part étoit suspect, ou du moins desagreable, on ne voulut point le recevoir, et l'on aima mieux se servir d'une femme d'un Maître d'Ecole, qui n'ayant appris la langue Moscovite qu'en Turquie où elle étoit (1) esclave, ne s'exprimoit qu'à moitié. Il est vrai qu'après cela on en fit venir trois, deux de Hollande et un de Rouen ; mais il s'en falloit encore beaucoup que tous trois ensemble en sussent autant que le seul Zierowsky. Revenons au Pere La Chaize.

Peu de tems après qu'il eut manqué si malheureusement la Dignité Episcopale de laquelle il avoit une envie extraordinaire, l'Assistant General Barbin mourut, et voyant qu'il n'y avoit pas grand'chose à faire pour sa fortune à Rome, il se resolut de revenir en France ; mais avant que de l'y ramener, je ne saurois m'empêcher d'apprendre au Lecteur un petit malheur qui lui arriva avant de partir; car quoi que la chose en elle-même ne

(1) En Turquie le langage des femmes esclaves est un mauvais Moscovite.

soit pas d'une grande importance, l'aventure en est assez singuliére, outre qu'elle ne contribua pas peu à lui faire prendre sa resolution. Il avoit eu commission du Pere Recteur de leur Maison à Civita Vecchia de lui acheter un Ciboire d'argent des plus beaux et des plus curieusement travaillez qui se pussent trouver dans Rome ; et comme il n'étoit pas grand connoisseur en orfévrerie, il crut qu'il feroit prudemment de mener avec lui un nommé Gualini avec lequel il avoit fait une amitié particuliére depuis quelques mois, et qui disoit entendre le dessein, et connoître la beauté d'un ouvrage en perfection. Or ce Gualini étoit un des plus subtils voleurs qui ait jamais été agregé à la Faculté de Filouterie. Il savoit toutes les ruses et les industries des Bohemiens, tous les artifices des Mercelots, des Blêches, des Cargnards, des Bribantins, des Biscayens, et autres canailles qui sont accoûtumez de courir çà et là par le monde. Il entendoit le Picaro, toutes les locutions de la maraudaille, et dans un besoin il en auroit fait un Dictionnaire : enfin il excelloit dans le métier, et, pour tout dire en un mot, c'étoit un second La Vallée. Jugez si le pauvre Pere étant tombé en de si bonnes mains pouvoit échapper sans y laisser de sa plume Je ne saurois y penser sans rire, et sans le plaindre en même tems ; car il semble que sa bourse eût quelque vertu occulte qui attirât les voleurs de la même maniére que l'aimant attire le fer. Il y a de certaines gens à qui ce malheur est particuliérement attaché. Gualini ayant donc trouvé le secret de s'insinuer depuis quelques mois dans l'amitié du Pere, sous le titre de Courtier en Joaillerie, resolut de profiter de l'occasion pour attraper un calice aux dépens de sa Reverence.

Il l'avoit déja accompagné, comme nous avons dit,

chez deux ou trois orfévres, où il lui en avoit fait voir plusieurs de differente façon et de differente beauté, sans permettre pourtant qu'il convint de prix; lui faisant toûjours esperer qu'il en auroit meilleur marché s'il ne se precipitoit pas tant de conclure; mais en effet pour avoir le moyen et le loisir de faire le tour qu'il avoit projetté, et voici de quelle maniére il s'y prit.

En revenant de chez l'orfévre, où ils avoient long-tems disputé du prix, il changea peu à peu de discours, et prenant un air extrêmement triste, il dit au Pere, qu'il avoit une grace à lui demander. Vous pouvez disposer de moi, dit aussi-tôt le Pere La Chaize, qu'y a-t-il donc pour votre service? Mon Reverend Pere, répondit Gualini, j'ai un frere unique qui depuis quelques jours a perdu sa femme qu'il aimoit plus que sa vie, il en a pris un tel chagrin, et s'est tellement laissé surprendre à la douleur qu'il en a presque perdu l'esprit. Il nous dit qu'il voit son ombre toutes les nuits auprès de son lit, qu'il l'entend se plaindre, et qu'elle lui reproche de survivre à sa mort. Cette folie, quelque fâcheuse qu'elle soit, seroit neanmoins supportable, et l'on pourroit esperer que le tems, qui est le Médecin de tous les maux, calmant sa douleur, rameneroit en même tems la raison dans son esprit; mais comme il est malheureusement fort enclin à l'avarice, cette sordide passion trouvant déja son esprit en desordre, est venuë achever de le troubler à un point, qu'il n'y a plus moyen de vivre avec lui. Il s'est imaginé que chacun lui doit de l'argent, et dans cette pensée il ne sauroit parler à personne à qui il n'en demande avec autant d'assurance que s'il étoit vrai, et même fort souvent avec emportement : ce qui a pensé lui causer deux ou trois méchantes affaires; car tout le monde ne peut pas savoir le malheur qui lui est

arrivé. Enfin, mon Pere, je crains qu'il n'y ait là-dedans quelque ouvrage du Démon, et qu'après qu'il lui aura long-tems embrouillé l'esprit de mille chiméres, il n'en chasse tout-à-fait le peu de raison qui lui reste. En vérité, répondit le Pere, il est à plaindre, et vous autant que lui ; car quand on a des parens dans ce triste état, on ne peut qu'on n'en souffre beaucoup. Il faut le reprendre doucement autant qu'il est possible; ces sortes de maladies ne veulent point être irritées, ce seroit le moyen de tout gâter ; si vous m'en croyez, vous ne lui disputerez jamais rien de tout ce qu'il vous dira. Convenez de tout, et quand il vous demandera de l'argent, tâchez seulement de le contenter par de belles promesses, c'est la meilleure methode dont vous puissiez vous servir. Je n'en use pas autrement avec lui, repartit Gualini, je réponds toûjours oui à tout ce qu'il veut : mais je ne vois point que sa folie diminuë pour cela, ce qui me fait apprehender, comme je vous ai dit, que le Diable n'y ait quelque part; et dans cette crainte je voudrois vous supplier, mon Reverend Pere, de vous donner la peine de l'examiner pendant une heure, et si vous trouvez qu'il n'y ait qu'une simple alienation d'esprit, de lui donner vos charitables remontrances, et de tâcher par ce moyen à dissiper ces nuages épais qui aveuglent sa raison. Nous lui avons bien donné quelques médecines pour chasser ces noires vapeurs, et cette melancholie bilieuse ; mais il faut que cela vienne de plus loin ; car toute notre peine a été perduë : toutefois nous esperons que vous le remettrez en bon chemin, et que vous éclaircirez son esprit. Amenez-le en toute sureté, répondit le Pere, je ferai tous mes efforts pour le remettre en son devoir, et je me flatte que j'y réussirai. Cela ne provient, sans doute, que d'une alteration, et de secheresse de cer-

veau, qui s'est faite par la force d'une excessive douleur.

L'affaire ainsi preparée, Gualini se retira bien content, d'avoir tendu si heureusement ses filets pour prendre la perdrix sans chien couchant. Le lendemain matin dès qu'il fut jour, il prit avec lui un autre tireur de laine, l'un de ses plus intimes camarades, qu'il fit habiller en Prêtre, et tous deux de compagnie s'en allerent chez un des orfévres dans la boutique de qui il avoit marchandé le jour precedent un Calice de la valeur de cent écus. Il le redemanda et le fit voir au Prêtre comme pour prendre son avis; celui-ci dit qu'il le trouvoit fórt à son gré, et que si le Pere La Chaize en vouloit acheter un, il ne pouvoit mieux choisir, et sur cela Gualini feignant de le croire, marchande de nouveau le Calice, et enfin tombe d'accord pour cent écus. Le marché fait, le Prêtre supposé prit le Calice sous son manteau, et Gualini dit au Marchand de venir querir son argent à la Maison de Jesus, où demeuroit le Reverend Pere pour qui il étoit. L'orfévre qui savoit qu'effectivement Gualini avoit amené le jour precedent un Jesuite pour le marchander, ne se doutoit nullement du piége qu'on lui dressoit, et il avoit déja pris son manteau pour s'en venir avec eux recevoir son argent; mais comme il étoit prêt de partir, deux autres honnêtes hommes entrerent en sa boutique, et demanderent un collier de perles, et quelques bagues de prix pour une nôce qui se devoit faire de là en quinze jours. Ceci retarda un peu l'orfévre, et fut cause qu'il envoya en sa place un de ses gens, qui étoit assez âgé, il lui donna charge de recevoir les cent écus, et de regarder si l'argent seroit de bonne mise et l'or de poids. Admirez, je vous prie, la subtilité de ce voleur. Ce n'étoit rien que d'avoir acheté le Calice; il falloit empêcher

l'orfévre de venir au Couvent, car le Pere La Chaize l'auroit aussi-tôt reconnu et en même tems la ſourberie, pour cela il aposte deux autres fripons qui viennent l'arrêter justement dans le moment qu'il est prêt de sortir, sur le pretexte de lui acheter de la marchandise pour beaucoup d'argent, et l'obligent par ce moyen à n'envoyer qu'un garçon qui n'avoit point été vu du Pere; parce qu'il travailloit dans le derrière de la maison.

Cet homme qui avoit déja été plusieurs fois en pareilles commissions, se promettoit bien de s'en revenir chargé d'argent; mais il n'eut pas besoin de crocheteur pour le soulager du ſardeau. Il étoit environ les cinq heures, c'est-à-dire à la Françoise les dix heures du matin quand ils arriverent à la Maison de Jesus. Gualini sonna d'abord la clochette, et demanda le Pere La Chaize, le Portier qui le connoissoit fort bien, lui répondit qu'il étoit à l'Eglise au confessionnal. Il est vrai, répondit Gualini, c'est ici son heure, et je n'y songeois pas; mais il n'y restera pas longtems; ainsi nous pourrons entendre la Messe en attendant. Cela étant ainsi, dit le Prêtre, je n'ai donc qu'à laisser ici le Calice, le Frere Portier aura bien la bonté de le garder un moment. C'est bien dit, repliqua Gualini, vous n'avez qu'à le lui remettre entre les mains. Le Prêtre le fit donc, en lui disant entre haut et bas, toutefois d'une maniére qu'il ne se pût douter de rien, et que l'orfévre ne l'entendît point, qu'il le reviendroit prendre pour celebrer dès qu'il auroit pu parler au Pere La Chaize. Gualini ayant ainsi fait donner le Calice au Portier des Jesuites, conduisit son homme dans l'Eglise auprès du confessionnal, où il savoit que le Pere La Chaize avoit accoûtumé de confesser; mais ne l'y trouvant point, il vint à la Sacristie où il étoit avec un Gentilhomme qui

l'étoit venu voir, et se preparoit pour aller dire la Messe. Gualini prenant son tems se presenta avec le Prêtre supposé, et l'orfévre, et lui vint dire tout bas à l'oreille que c'étoit son frere duquel il lui avoit parlé le jour precedent. Sur quoi le Jesuite ne se doutant nullement de la fourberie qui étoit cachée dessous, et qui même par la presence du Prêtre étoit confirmé en sa premiére opinion, se retourna vers lo'rfévre, et lui dit, mon ami, je vous prie d'attendre que j'aye dit la Messe, aprês le saint Sacrifice je parlerai à vous. L'orfévre qui n'avoit pas envie de perdre tant de tems, lui répondit que s'il avoit la bonté de lui donner son argent tout à l'heure, il lui seroit fort obligé, parce qu'il avoit affaire à la boutique. Ce discours ne surprit point du tout le Pere, parce qu'il étoit prevenu que la manie de ce pauvre homme étoit de demander toujours de l'argent : de sorte qu'il lui repartit simplement, vous voyez bien que cela ne se peut pas; car je dois aller tout presentement à l'Autel, ayez un peu de patience, et je vous promets que je vous donnerai toute sorte de contentement. Une réponse si positive, ne laissant plus douter à l'Orfévre qu'il ne reçût bien-tôt son argent, il se resolut d'attendre et prit sa place dans le Chœur, où Gualini et le Prêtre assistérent jusques à l'Offertoire, mais comme il étoit tems d'achever leur rôle, Gualini vint dire tout bas à l'orfévre, qu'ils alloient commander le dejeuner au Doge de Venise qui étoit le plus fameux cabaret du quartier, lui faisant entendre que sur le marché il y avoit une pistole de bon pour déjeûner. L'orfévre qui ne manquoit pas de bon appetit, approuva fort ce dessein, ne se pouvant plus persuader qu'il y eût aucune fraude dans leur procedé, puis qu'il avoit la parole du Pere La Chaize lui-même qui lui avoit promis toute sorte de contentement, et que

le Calice avoit été remis en sa presence entre les mains du Portier. Cependant Gualini et son compagnon s'étant doucement esquivez, celui qui s'étoit revêtu de l'habit de Prêtre, vint trouver le Portier et lui demande le Calice qu'il lui avoit entre les mains, feignant de vouloir aller celebrer dans une Chapelle, selon la coutume, la devotion particuliére de chaque personne les portant à faire dire la Messe, l'une à l'Autel d'un tel Saint, et l'autre à l'Autel d'un autre. Ainsi le Portier persuadé qu'il vouloit aller celebrer, lui donne ce qu'il demande, et aussi-tôt Gualini et lui commencerent à chercher leurs jambes, et à enfiler la guerite d'une telle diligence, qu'il y auroit eu du plaisir de les voir arpenter les ruës; car je vous puis assurer qu'ils n'avoient point la goutte aux jambes. Laissons les courir; car aussi bien il nous seroit fort difficile de les rattraper, et voyons plutôt ce qui se passera entre le Pere et l'orfévre.

Sa Reverence qui n'avoit garde de soupçonner encore rien de la filouterie insigne, ayant parachevé le Sacrifice, fut quelque tems dans la Sacristie à dire ses priéres, et enfin voyant l'orfévre, il l'appelle. Celui-ci leve les oreilles droites comme un liévre, et cherche déja son sac pour mettre l'argent qu'il doit recevoir, il le suit jusques dans le Chapître où le Pere abusé l'ayant tiré à quartier commence à lui tenir ce discours.

Y a-t-il long-tems, mon ami, que votre femme est morte, et que cette maladie vous tient ? car enfin encore faut-il savoir le principe et la cause du mal pour y pouvoir apporter le remède. Quelle femme? dit l'orfévre, je ne suis point marié, et ce n'est point là le sujet qui m'amene en ce lieu. Je sais bien que vous n'êtes pas marié, dit le Pere, car il n'est pas vraisemblable que vous eussiez si tot oublié votre premiére femme pour

qui vous aviez un amour si tendre. Quand deux Epoux s'aiment véritablement, il ne passent pas volontiers aux secondes nôces : mais il seroit bon de savoir en quel tems et comment elle est morte. Mon Reverend Pere, dit l'orfévre, je crois que vous me prenez pour un autre, je n'ai point de femme et ne suis point marié, je viens ici seulement pour avoir l'argent qui m'est dû. Mon ami, répondit le Pere, je sais très-bien que vous demandez de l'argent, mais encore n'y a-t-il point de danger de tâcher à vous remettre en bon chemin ? y a-t-il long-tems que vous n'avez été à confesse ? Depuis que vous vous sentez travaillé de ce mal, avez-vous purgé votre conscience des crimes et offenses que vous pourriez avoir faits ? Quelquefois Dieu nous envoye des afflictions pour nos pechez et nous punit pour nos offenses et démerites : excusez-moi, si je m'enquiers si avant de vos affaires ; car ce n'est que pour votre bien. A ces demandes et remontrances pieuses, le Pere en ajouta plusieurs autres qui ne l'étoient pas moins ; car comme nous l'avons suffisamment dit ailleurs, quoi que la devotion soit extrêmement éloignée de son cœur, neanmoins il possede parfaitement l'art de la peindre dans ses yeux, dans son port, et dans ses discours, toutes les fois qu'il le croit necessaire ou utile pour sa reputation ou l'avancement de ses affaires : mais pour le coup *Mocator mocatus est*... le moqueur fut moqué.

L'orfévre qui commençoit fort à se lasser d'un discours tout-à-fait hors de propos, se leva brusquement du lieu où il étoit assis, et témoignant son mécontentement, autant par son action que par le ton de sa voix : Permettez moi, dit-il, mon Pere, que ce mot m'échappe, il faut que l'un ou l'autre de nous deux soit privé de sens et de jugement. Je n'ai que faire de votre coq-à-l'âne,

je demande les cent écus que vous me devez, ou bien ma marchandise : on n'en est pas quitte pour se moquer ainsi des gens. Tout beau, tout beau, mon ami, dit le Pere La Chaize, qui croyoit toûjours que la seule folie le faisoit parler de dettes et d'argent, je tâcherai de vous rendre content; mais ce que je vous dis, est pour votre bien, ainsi vous ne devez point vous mettre en colére. Permettez donc que nous apportions à votre ame la medecine dont elle a besoin : après cela nous songerons aussi à remedier à cette secheresse de cerveau qui vous cause tant de peines. Vraiment, interrompit encore un coup l'orfévre, vous me la donnez belle, est-ce donc là la monnoye dont vous pretendez me payer ? Détrompez-vous, mon Pere, je ne suis ni fou ni étourdi, et tout à l'heure vous me donnerez les cent écus qui sont portez par le marché, ou vous me rendrez mon Calice, et si vous ne le faites pas, mon Maître saura bien trouver les moyens de vous le faire payer, il y a bonne Justice en ce païs, Dieu merci. A ces mots de Calice et de marché conclu pour cent écus, le Pere commença de soupçonner quelque miquemac en cette affaire, d'autant plus qu'il ne remarquoit rien ni dans les yeux ni dans les actions de l'orfévre qui dût le faire juger insensé. De quel Calice me parlez-vous ? dit-il alors en changeant de note, m'avez-vous donné un Calice ? Je demande, repartit l'orfévre, l'argent du Calice que vous vintes hier marchander chez mon Maître, et que vous avez aujourd'hui envoyé prendre pour le prix de cent écus par deux honnêtes hommes, l'un desquels étoit hier avec vous quand vous vintes à la boutique. Ce sont les mêmes à qui vous avez parlé auparavant la Messe, et s'il est besoin de les faire comparoitre, cela ne sera pas difficile; car ils sont ici tout auprès au Doge de Venise, où

ils ſont preparer le déjeûner. Mais ſaut-il tant de preuves dans une chose sans conteste ? j'ai remis le Calice entre les mains de votre Portier, ou ſaites le moi rendre, ou me le payez. Tout ce raisonnement fit connoître au Pere que l'orſévre n'avoit nullement le cerveau desseché ni embarrassé, et que sans doute Gualini lui avoit joué d'un tour, toutefois pour ne point faire d'éclat mal à propos, il fit appeller incessamment le Portier auquel il demanda en presence de l'orſévre, s'il avoit reçu un Calice. Oui, mon Reverend Pere, répondit le Portier, il est venu un Prêtre accompagné de cet honnête homme et d'un autre qui m'a donné un Calice à garder, mais une demi-heure après il est venu le reprendre pour celebrer, et je le lui ai rendu. Il n'en fallut pas davantage pour éclaircir entiérement le mystére. Il connut qu'il étoit filouté une seconde fois, mais comme il auroit été bien-aise de se disculper du payement, il dit à l'orſévre, qu'il étoit bien vrai qu'il avoit marchandé le jour precedent un Calice, mais qu'il n'étoit point demeuré d'accord du prix, ni n'avoit point donné depuis ordre de le prendre : ainsi, mon ami, continua-t-il, vous pouvez vous pourvoir vers ceux à qui vous l'avez donné ; car pour moi, je ne sais rien de tout cela, et si je vous ai parlé, c'est que cet homme qui étoit avec vous me vint trouver hier, et me fit entendre qu'il avoit un frere troublé d'esprit et de jugement, et que je ferois une bonne œuvre si je voulois l'examiner, et faire mes efforts pour le ramener à la raison.

Il m'avoit même dit que la mort de la femme de ce prétendu frere étoit la cause de son alteration, et que de nuit il lui sembloit la voir auprès de lui, c'est ce qui m'a obligé de vous parler de la sorte ; car d'ailleurs je ne me serois pas avisé de vous tenir un pareil entretien. Mais je connois à present que cet homme est un voleur qui

s'est servi de notre simplicité à tous deux pour vous attraper ce Calice. J'en suis fâché, ajouta-t-il, mon ami, c'est un malheur sans doute ; mais quoi, voulez-vous vous desesperer? Il faut prendre patience. Comment, patience, interrompit l'orfévre, vous pretendez donc me payer de cela, non, par Saint Jean, continua-t-il, il me faut cent beaux écus et vous n'en payerez pas un sou moins, je me moque des filous, et de la filouterie, vous avez marchandé le Calice vous-même en presence de bons témoins; en presence de témoins vous l'avez envoyé chercher, et en presence de témoins vous avez promis de me donner contentement quand je vous ai demandé de l'argent avant la Messe, encore un coup, vous me payerez, ou j'y perdrai mon latin. Le Pere qui ne s'accommodoit pas de cela, car il n'est rien moins que libéral, l'envoya se promener, et passant même aux injures, lui dit qu'apparemment il etoit lui-même d'accord avec les voleurs pour lui attraper cet argent sur le vain pretexte de la vente d'un Calice, qu'il n'avoit point vu. L'orfévre indigné de cet outrage, prend tous ceux qui étoient dans l'Eglise à témoin de ce que le Pere, après avoir reçu sa marchandise, au lieu de la payer, l'accusoit de volerie. Là-dessus le Pere s'irritant, traita l'orfévre encore plus mal, et l'appella plusieurs fois filou, coupeur de bourse, ce qui faisoit perdre toute moderation à l'orfévre, il lui rendit son change en pareille monnoye, il le nomma Imposteur, Maquereau, Bougea... et enfin Excrement de saint Ignace. Le pauvre homme n'eut pas plutôt lâché la parole impie et sacrilège, qu'il se vit assailli par une douzaine de Freres coupechou qui jusques alors s'étoient contentez de demeurer spectateurs et auditeurs dans la querelle ; mais quand ils entendirent cette horrible prophanation du sanctissime

nom du Patriarche, ils se jetterent sur lui saisis d'une sainte et religieuse fureur, le terrasserent et le chargerent d'une si épouvantable grêle de coups de poing, que l'un n'attendoit pas l'autre. Cependant le Pere La Chaize les animoit de la voix et des yeux, et voulant aussi avoir quelque part dans cette pieuse et zèlée expedition, les releva de faction lorsqu'ils furent lassez. Le pauvre Diable qui n'en pouvoit presque plus, fit en vain quelques inutiles efforts pour se défendre contre lui, et il en fut de nouveau bourré et battu jusques à ce que les forces manquant au Pere, il fut aussi contraint de s'aller reposer. Alors le malheureux orfévre jugeant bien, que s'il demeuroit plus long-tems dans ce lieu, il n'en sortiroit peut-être pas en vie, voulut profiter de ce moment de répit pour se sauver, il se leva donc et courut tant qu'il put vers la porte; mais comme l'Eglise est fort longue, il ne put si bien faire qu'il ne fût encore atteint par cette fratraille animée qui le reconduisit jusques dans la ruë à grands coups de bâtons de croix, de chandeliers, d'encensoirs, et enfin de tout ce qui se rencontra sous leur main. Ce combat fut sanglant, et mériteroit certainement une description plus étenduë, car il ne manqua ni de chaleur ni d'obstination dans l'attaque, ni de vigueur dans la défense : il n'y eut coup qui ne portât, et qui ne laissât après lui quelque marque; de maniére que lors que le pauvre orfévre sortit, il sembloit proprement un *Ecce homo*. Il falloit bien qu'il fût dans un pitoyable état, car le peuple qui se trouvoit là, en fut touché jusques à oublier pendant quelques momens le respect et la veneration qu'ils ont pour les Robes Ecclesiastiques, et si la Fratraille ne s'étoit retirée, elle couroit grand risque à son tour de passer mal son tems. Quelque considerable que fût cette action, le Lecteur me pardonnera pourtant

si je ne lui fais point un plus ample détail, j'ai fait vœu de dire toutes choses en peu de paroles.

Cependant l'orfévre maltraité au point que je viens de le dire, s'en alla, ou se fit porter chez son Maître à qui il conta toute l'affaire depuis le commencement jusques à la fin, ce qui le mit dans une rage inconcevable contre les Jésuites, tant pour le mauvais traitement fait à son garçon, qu'à cause des cent écus qu'il ne vouloit pas perdre. Il ne fut pourtant pas assez fou pour en aller chercher autant. Il y a bonne Justice en Ville, dit-il, et Messieurs les Jesuites, tout Jesuites qu'ils sont, ne sauroient se dispenser d'y comparoître. Cela dit, il part, et s'en va tout droit à la Chambre Apostolique porter ses plaintes qui furent reçües ; ordre aussi-tôt aux Jesuites de se presenter en la personne de leur Recteur, permission au complaignant de faire informer, grand nombre de témoins interrogez, tant y a que le Pere La Chaize se trouva tout heureux de financer non seulement les cent écus du Calice, mais encore cinquante autres pour les medicamens du garçon orfévre. Et le pis qu'il y eut en cette affaire, est que tout le monde commença de le regarder comme un homme violent, injuste, et en quelque façon indigne du caractére qu'il portoit, ce qui acheva de le faire resoudre à quitter Rome pour venir en France.

Il partit donc non sans avoir pris congé de Dona Marguarita qui parut inconsolable, elle pleura, lui reprocha son peu de tendresse pour elle, et le voyant entiérement resolu le pria de lui écrire du moins regulierement toutes les semaines. Le Lecteur jugera peut-être sur ce que nous avons dit precedemment de la Marquise que tout ceci n'étoit que feinte, puisqu'elle avoit actuellement deux autres amans, à savoir le Comte et Exilli : effectivement

toute sa maniére d'agir donne assez sujet de le croire ainsi : cependant il est constant qu'elle regretta le Pere La Chaize sincérement, et du meilleur de son cœur. C'etoit un homme qui s'étant mis, je ne sais comment, sur le pied de devot et d'homme d'affaires, pouvoit entrer par tout sans consequence, et sans qu'on s'avisât même de le soupçonner de rien. D'ailleurs il avoit des talens merveilleux pour se faire aimer long-tems des femmes, sur tout de celles qui sont de l'humeur de la Marquise, dont la grande maxime étoit, que deux mediocres n'en valent pas un bon. Nous devons croire, qu'elle fit de bonne foi tout ce qu'elle put pour le retenir, maïs, comme dit le Proverbe, la pierre en étoit jettée, il n'y avoit plus de remède, et ainsi elle fut obligée de se resoudre à le voir partir.

Dès que le Pere La Chaize fut de retour à Paris, il fut voir l'Evêque de Bayeux qui le presenta à Monsieur le Cardinal Mazarin comme un homme propre aux grandes choses, soit dans les resolutions du Cabinet, soit dans la negociation de ce qui pourroit y avoir été resolu. Le Cardinal qui se connoissoit merveilleusement bien en Politiques, connut bien-tôt que l'Evêque ne s'étoit pas trompé dans son jugement, et en conçut même une si grande opinion, qu'il le tint long-tems comme son Conseiller privé, et le mit ensuite dans le Conseil de conscience du Roi, ce qui dès ce tems-là lui donna de grandes vûës et de grandes esperances. Jusques alors l'amour avoit presque entiérement occupé son esprit et ses soins; mais dès qu'il se vit sur le chemin de la fortune, il commença à ressentir en lui-même de secrets mouvemens d'ambition, et une avidité pour les honneurs et les richesses qu'il n'avoit point encore connuës. Si l'on me demande la raison de ce changement si subit et si extraor-

dinaire, je répondrai que *objecta movent potentiam*, l'objet émeut la puissance. Tout le tems que ce Pere s'étoit trouvé parmi les Dames, et le peu de resistance qu'il y avoit toûjours rencontré, lui proposant des plaisirs faciles à obtenir, il s'y étoit abandonné tout entier. Aujourd'hui que le voici introduit dans la plus superbe Cour du monde, intrigué dans les affaires, et admis dans le secret du Conseil, est-il surprenant qu'il se laisse flatter aux chatouillantes douceurs, d'être estimé, honoré, et recherché de tout le monde ? Non sans doute, rien n'est plus naturel, et tel austére Stoïcien employoit jadis toute sa science à prouver dans le fond d'un desert, que les plaisirs et la douleur, les honneurs et le mépris étoient également indifferens au Sage, qui auroit soutenu tout le contraire, si quelque grand Roi l'appellant à la Cour lui avoit fait considerer de près les agrémens d'une fortune éclatante, et les charmes et les attraits d'une ou de plusieurs jeunes beautez, et par quelques distinctions glorieuses pour son mérite lui en avoit fait esperer la possession. Tout homme est homme, il en faut demeurer d'accord, et cela étant ainsi, il ne faut jamais exiger de lui qu'il se dépouille des passions qui sont aussi essentiellement attachées à son humanité, que le mode à l'être et l'accident à la substance. Tout ce qu'on peut lui demander avec justice est de les rectifier par les lumiéres de la raison, or c'est ce que le Pere dont nous écrivons l'histoire, a toûjours ignoré, et qui plus est, ce qu'il n'a jamais désiré de savoir. Ci-devant l'amour étoit le Dieu suprême auquel il sacrifioit ; aujourd'hui il lui associe celui de l'ambition, et lui donne même le rang dans son cœur ; l'envie, l'avarice, la vengeance, et la fraude y entrent ensuite de tous côtez, et comme autant de tyrans y dominent tout à tour. Mais à quoi bon tant moraliser ?

Le lecteur n'est-il pas assez sage pour faire ses refle-xions lui-même ? Revenons donc au sujet.

Quoi que l'ambition fût devenuë, comme nous l'avons dit, sa passion dominante, depuis qu'il avoit tâté des honneurs, et qu'il se trouvoit en poste d'en esperer encore de plus grands, cela n'empêchoit pas pourtant qu'il ne continuât d'être sensible à l'amour, et qu'il ne s'y donnât avec le plus grand plaisir du monde toutes les fois qu'il pouvoit, sans faire tort à sa fortune.

La premiére pensée qu'il eut à son retour, fut de re-nouër commerce avec la Duchesse de Vantadour, il alla donc la voir, et en fut assez bien reçu ; mais comme il n'avoit pas été fort soigneux de l'entretenir par lettres pendant sa longue absence, il ne savoit de quelle ma-niére s'y prendre pour la faire souvenir du passé, et l'engager de nouveau à le favoriser.

Il employa la moitié de sa visite à s'informer des nouvelles de la Cour, à lui en dire de celle de Rome, et à lui conter toutes les honnêtetez du Cardinal à son égard, et il disoit tout cela d'un air si embarrassé que la Duchesse en avoit pitié. Le Pere s'en aperçut lui-même, et sa propre timidité lui faisant honte, il s'enhardit jus-ques à lui parler des regrets et des peines que son absence lui avoit causés pendant son sejour en Italie, après quoi il lui jura en baissant les yeux, et en rougis-sant, qu'il se sentoit toûjours pour elle la même passion et la même tendresse qu'il lui avoit témoignée avant son voyage d'Italie, et qu'il la conserveroit jusques à la mort. Il leva ensuite les yeux en tremblant pour lire sur son visage quel effet auroit produit sa declaration, et il n'y vit rien de fâcheux, au contraire il remarqua dans ses yeux une douce langueur qui le rassura presque entié-rement : mais non pas jusques au point de lui donner la

hardiesse d'entreprendre rien de réel. Il étoit trop persuadé que toutes choses se devoient faire par ordre : de sorte que la Duchesse qui n'avoit pas envie de recommencer avec lui un cours de ceremonies qui ne servoient à rien, et qu'elle avoit déja passé une fois, fut contrainte de faire elle-même les avances; elle quitta sa place et vint s'asseoir tout auprès de lui, et lui prenant la main, pour un homme aussi amoureux que vous me le voulez persuader par vos protestations, dit-elle, vous me paroissez bien froid : il y a une heure que vous êtes auprès de moi d'une tranquillité à faire perdre patience aux gens. Pour moi j'avouë que je n'y puis plus tenir. Vous seroit-il point arrivé quelque sinistre accident dans votre voyage, qui vous rendît desormais inhabile au service des Dames? Vous a-t-on retranché quelque partie de vous-même? Dites-moi confidemment les choses, je n'en serai point fâchée, parlez hardiment. Le Pere se sentant vivement touché de ce reproche, lui répondit qu'elle lui faisoit tort, qu'il ne lui manquoit rien, et que graces à Dieu il disoit la Messe tous les jours. Ma foi, mon cher Pere, interrompit la Duchesse, si vous ne me donnez jamais d'autre preuve de votre virilité, vous me permettrez d'en douter; car franchement je ne suis pas plus credule que St. Thomas. Une explication si claire ne laissant plus dans l'esprit du Pere aucun sujet de crainte, il s'en dépouilla entiérement. Hé bien, Madame, repliqua-t-il, laissez-vous conduire seulement, on vous levera si bien vos doutes, qu'il ne vous en restera pas la moindre ombre : en disant cela, il se jetta au cou de la Dame, l'embrassa tendrement, et après lui avoir donné mille baisers amoureux, lui fit effectivement sentir qu'il n'étoit pas devenu leger d'un seul grain depuis le tems qu'il ne l'avoit vûë. Ils entrerent ensuite dans une conversation

très-familiére, et très-intime. Le Pere lui demanda quels attachemens elle avoit eus pendant son absence, s'ils lui avoient donné bien du plaisir, si le Duc ne s'en étoit jamais aperçu, si son amitié avec Madame de Brinvilliers continuoit toûjours, et enfin il s'informa particuliérement de la maniére dont elle passoit la vie. A tout cela la Duchesse répondit aussi franchement et d'aussi bonne foi qu'il pouvoit le desirer, si bien que dès ce jour-là même il fut remis dans ses precedents emplois de confident et d'amant tout ensemble. Il apprit donc que depuis son depart le Chevalier de Fosseuse et le Marquis de Marivaux s'étant attachez auprès d'elle presqu'en même tems, elle les avoit vus pendant plus d'une année avec beaucoup de plaisir, mais qu'enfin un fâcheux éclaircissement les ayant brouillez, ils s'étoient retirez tous deux, et avoient fait place au Marquis de Courtomer, au Comte de Flamanville, au Comte d'Oepede, au Conseiller Villeneuve et au Chevalier de Grammont, qui l'avoient tous aimée successivement, et dont elle lui fit une histoire. Pour à present, poursuivit-elle, je ne vois plus que Veneuil, je ne sais si vous le connoissez, il est le frere du President Hardier que vous avez vu souvent chez Monsieur Scaron. C'est un grand garçon bien fait, agreable de visage, il est savant, sans pedanterie, et il a l'esprit du monde le plus agréable en compagnie : à la vérité il raille un peu fortement, mais pourvu qu'on soit de ses amis, on n'a rien à craindre de lui de ce côté-là. Je veux que vous fassiez connoissance avec lui, et que vous soyez le confident de notre amour, cela l'empêchera de rien soupçonner de vos visites; car sans cela je craindrois, comme il a l'esprit penetrant, qu'il ne vît un peu plus clair dans nos affaires, qu'il n'est à souhaiter pour vous et pour moi. A l'égard de la Marquise de Brinvil-

liers, c'est toûjours la meilleure femme de la terre, et nous sommes aussi toûjours dans une parfaite intelligence. Il n'y a encore que deux jours que nous parlions de vous, et je vous assure qu'elle souhaitoit fort votre retour.

La Duchesse ayant ainsi achevé le recit de sa vie et de ses affaires, pria le Pere de lui faire une confidence reciproque, ce qu'il fit à la Jesuistique, c'est-à-dire, fort peu sincérement.

Les jours suivans il fut voir la Brinvilliers, Monsieur et Madame Scaron, la Marquise du Quoédor, et tous ses amis, avec qui il renoua bien-tôt société : il fit aussi connoissance avec Monsieur de Veneuil, et passa ainsi trois ou quatre mois fort agréablement, rendant service à l'une et l'autre. et voyant toûjours sa maîtresse sans être suspect ni à l'amant, ni au mari.

Mais une petite disgrace vint troubler le cours de cette tranquillité d'une façon qu'il n'avoit pas prevûë. Le Duc de Vantadour qui n'étoit ni sourd ni aveugle, avoit fort bien remarqué la vie que menoit sa femme depuis plusieurs années, et s'il n'en avoit rien témoigné, ce n'avoit été que parce qu'il savoit bien que tous ces grands bruits ne reviennent à rien qu'à instruire un plus grand nombre de personnes de sa honte. D'ailleurs il n'étoit pas homme à se faire un grand point de délicatesse d'un malheur si ordinaire et si général à la Cour, qu'on peut dire que qui en échappe est bien aimé du Ciel. Cependant comme il reconnut que la Duchesse poussoit la licence si loin, que sa maison couroit risque de devenir un lieu public, il resolut de se venger de sa femme de quelque maniére que ce pût être, pourvu que ce fût sans éclat. Il rêva long tems aux differens moyens dont il pourroit se servir pour réüssir dans son dessein, et tout meurement

examiné, il n'en trouva point de meilleur ni de plus assuré que d'aller gagner la verole en quelque endroit et de l'apporter à la Duchesse. Il me reviendra trois avantages considerables de ceci, le premier que je la punirai de la peine la plus sensible pour une femme qui conserve encore quelque reste de honte; car enfin elle sera obligée de se declarer elle-même à un Chirurgien, et elle aura beau lui dire que c'est moi qui l'aurai infectée de ce mal, on n'en croira rien : le second que je me vengerai de ses amants à qui elle ne manquera pas de faire ce present; et le troisiéme qu'après cela elle ne trouvera pas un valet qui veuille risquer sa santé avec elle. Ces trois raisons et quelques autres encore lui parurent d'un si grand poids qu'il ne balança pas un seul moment davantage. Il s'en alla chez Louïson d'Arquin, et lui dit qu'il vouloit la verole à quelque prix que ce fut. Cette fille fort surprise d'un compliment si nouveau, lui répondit qu'il allât donc la chercher où il voudroit, et que pour elle, elle ne l'avoit point. Que tu l'ayes, ou que tu ne l'ayes pas, répondit le Duc, il faut que tu me la donnes, car tout resolument je la veux avoir. Envoye-moi chercher au plus vîte quelqu'une de tes sœurs qui en ait une bonne provision. La Darquin qui ne penetroit pas dans les desseins du Duc, prit long-tems tout ce qu'il disoit en raillerie, et voyant enfin qu'il parloit tout de bon : ma foi, Monsieur le Duc, lui dit-elle, je crois que vous êtes fou ou enragé; qui Diable vous a mis dans l'esprit de vouloir avoir la verole ? tous les autres la craignent comme la peste, et vous tout au rebours la desirez avec autant de passion que si elle devoit vous apporter des biens inestimables. Cette ridicule dispute dura plus d'une grosse heure, et ne finit que par l'aveu naturel que le Duc fit à la Darquin des raisons qui l'engageoient dans

un dessein extraordinaire. Tu sauras, lui dit-il, puis qu'enfin il faut te dire tout, que ma femme a entrepris depuis quelques années de faire voir à toute la terre que le Cagotisme et le Putanisme ne sont pas incompatibles. Elle s'est declarée la Bret..... banale de toute la Cour, et pour tout dire en un mot, elle fait de ma maison et à ma barbe un lieu à peu près aussi honnête que pourroit être..... celui-ci par exemple. Mr. le Duc, répondit la Darquin, n'offensons personne, s'il vous plaît : on ne tuë ni on ne vole personne chez moi, et je ne pense pas même que jusqu'ici quelqu'un se soit plaint de mes caresses. Mais pour revenir à Madame votre femme, dites-moi, je vous prie en conscience, quel sujet vous avez de vous plaindre d'elle. Elle cherche les plaisirs de la vie; n'en faites-vous pas de même de votre côté ? Elle se sert de votre Hôtel pour donner ses rendez-vous à ses amans, cela n'est-il pas plus honnête que si elle étoit obligée de courir aux premiers ordres de ceux qui voudroient se divertir avec elle ? Enfin elle s'est rangée dans la bande joyeuse des femmes de plaisir et d'amour, hé bien, Monsieur, que trouvez-vous à redire à cela ? Notre Republique n'est pas si méprisable que vous pourriez penser; car premiérement quant à la grandeur, je soutiens qu'il n'y en a jamais eu de plus nombreuse : quant à l'antiquité, elle fut depuis le commencement du Monde : quant à la puissance, elle a souvent dominé sur les Empires et les Royaumes, et gouverne encore aujourd'hui en plus d'un endroit; et enfin quant à la qualité et la noblesse des personnes qui la composent, sachez, Monsieur, que nous pourrions y compter plus de mille Reines et Imperatrices, sans parler des autres simples Dames. Au reste nous rendons service au Public par tout où nous sommes, nous faisons du bien à tout le

monde, et du mal à fort peu de gens; et si l'on peut nous reprocher quelque chose, ce n'est que d'aimer notre prochain avec trop d'ardeur. Croyez-moi donc, Monsieur le Duc, laissez vivre Madame votre femme à sa fantaisie ; ce n'est pas la seule Duchesse de ce tems ni de cette Cour, qui se soit mise sous les etendarts de Venus, vous n'ignorez pas que la plus grande partie des autres en ont fait tout autant. Hé, par la mor..... interrompit impatiemment le Duc, je ne pretends pas l'en retirer : qu'elle tienne Academie si elle veut, je ne m'y oppose point; mais puis qu'elle se mêle du métier, je veux absolument qu'elle en ait toutes les façons : il lui manque celle de la verole je la lui donnerai, afin qu'elle soit desormais Putain dans toutes les formes comme je suis Cocu. La Darquin qui s'étoit d'abord imaginée que le Duc de Vantadour méditoit quelque dessein bien plus tragique, voyant que toute sa fureur contre sa femme se terminoit à lui vouloir faire goûter de tous les fruits de Venus, ne s'opposa plus à rien, et riant même avec lui de cette petite piéce, lui envoya chercher deux ou trois Cousines du Roi Henri IV, qui avoient une si abondante provision de la marchandise qu'il demandoit, qu'elles en auroient pu fournir sans peine à toute une armée. Le Duc les examina, et les ayant trouvées toutes telles qu'il les desiroit, se mit à les feliciter sur l'heureux succez de leurs travaux amoureux, et tout en goguenardant tantôt avec l'une tantôt avec l'autre, il prit une si bonne portion de fine verole accompagnée de quelques autres galanteries, que dès le lendemain il en reconnut deux ou trois legers symptômes, et quelques jours après il en fut entiérement convaincu. Sa joye fut alors aussi grande que la douleur des autres l'est en pareille occasion, et bien loin de songer à remedier de bonne heure à son mal, il le

laissa inveterer exprès pendant quelques mois, c'est-à-dire, jusques à ce qu'il fût assez meur pour le pouvoir communiquer à coup sûr à sa femme. Comme il ne couchoit jamais avec elle, il falloit trouver les moyens d'en faire venir adroitement l'occasion sans lui donner aucun soupçon. Pour cela il fut deux ou trois fois à sa toilette, sans lui témoigner aucune envie de rien ; mais un deshabillé fort galant et tout neuf, dans lequel il la trouva un matin, lui donna sujet de parler d'affaire. Elle l'avoit fait faire exprès pour un premier tête à tête amoureux qu'elle devoit avoir le soir même avec Monsieur de la Roche, et l'avoit mis le matin pour l'essayer. La vérité est que ce jour-là elle étoit fort aimable, ainsi le Duc n'eut pas de peine à feindre une émotion amoureuse. Parbleu, lui dit-il, Madame, je vous trouve aujourd'hui la plus charmante du monde, voila des bras, une gorge, une fraîcheur, et un air enfin que je ne vous avois point remarqué depuis long-tems. J'en suis touché ma foi, et si vous voulez, il ne tiendra qu'à vous que nous ne fassions de secondes nôces. La Duchesse qui ne s'attendoit point à cela, lui répondit qu'elle s'étonnoit de le voir dans une humeur si galante à son égard, et qu'il falloit qu'il eût mangé quelque chose de bien extraordinaire. Point du tout, Madame, repliqua-t-il, c'est tout au contraire, parce que je n'ai tâté de rien depuis long-tems. Il n'est point mal à propos qu'un mari se tienne un peu separé de sa femme, il n'en reconnoît que mieux le prix et la beauté. Par exemple, dit-il, si je n'avois jamais fait lit à part, tout cela me seroit devenu si commun que je n'y trouverois aucun charme, au lieu qu'à present la seule vûë m'enchante : en même tems il s'étoit approché d'elle, et la caressoit. La Duchesse qui regardoit cela comme une aubaine, le laissoit faire, et disoit en elle-même

comme certaine ſemme, dont parle Monsieur de la Fontaine :

Qu'a mon mari, dit-elle, et quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons ceci, puis que Dieu nous l'envoye,
Nous n'aurons pas toûjours tel passe-tems.

Cependant son pretendu bonheur fut encore beaucoup plus grand qu'elle ne l'avoit cru ; car l'amour et les empressemens du Duc durerent près de quinze jours. Mais au bout de ce tems-là elle s'aperçut de certains fâcheux accidens qui lui firent éprouver dans la suite, que les plus doux ébats de la vie sont souvent la source des maux les plus insupportables. Comme elle n'avoit encore aucune experience sur ce chapitre, elle ne connut rien d'abord dans sa maladie : elle sentoit bien certaines inquiétudes extraordinaires qui la rendoient chagrine contre sa volonté, et lui causoient une perpetuelle insomnie; des douleurs de rhumatisme lui couroient par tout le corps, de l'épaule au bras, du bras à la cuisse, et de la cuisse à la jambe, et fort souvent elle se trouvoit incommodée de certaines vilaines tumeurs qui ne venant jamais à maturité, lui causoient toûjours quelque accez de fiévre ; mais elle ne pouvoit deviner la cause de tout cela, et elle vécut dans l'ignorance jusques à ce qu'elle fut instruite de toute l'étenduë de son malheur par le Comte de Monchevreuil, Monsieur de la Roche, le Duc de Nemours, le Pere La Chaize, et le Duc de Vantadour lui-même, qui vint à son tour se plaindre de ce qu'elle lui avoit donné la verole. Jamais surprise ni desespoir ne fut pareil à celui de la pauvre Duchesse, lors qu'elle se vit assaillie et accablée de reproches par ses Amans, qui l'accusoient tous de les avoir empestez

du plus sale de tous les maux. Dans le fond, qu'auroit-elle pu alleguer pour sa défense? Le Duc qui ne gardoit presque plus de mesure, étoit le premier à crier contre elle, et toutefois elle n'en pouvoit accuser un autre sans publier elle-même ce qu'elle avoit tant d'intérêt de tenir caché; d'ailleurs comme elle ne savoit effectivement à qui s'en prendre, elle craignoit de se faire de mauvaises affaires, et de s'attirer quelque dangereux ennemi sur les bras en taxant quelqu'un qui se seroit senti innocent. Le meilleur parti à prendre pour elle, si pourtant il y en avoit quelqu'un de bon, étoit donc de souffrir patiemment tout ce que la rage et la fureur peuvent inspirer à des gens qui ont tous les sujets imaginables de se plaindre, et de tâcher à les adoucir par des priéres, des larmes, et des protestations de toutes sortes. Ce fut aussi la maniére dont elle en usa; mais elle ne lui servit pas de grand'chose; car ses amans irritez au dernier point, l'abandonnerent après lui avoir dit les derniéres duretez. Le Duc de Nemours particuliérement, qui avoit un véritable commerce de tendresse avec Madame de Châtillon, enrageoit de se trouver hors d'état de jouïr de son amour, et la traita comme la derniére des femmes, jusques à la menacer de lui couper le nez comme à une Garce publique, ce qu'elle fut obligée d'avaler doucement sans oser seulement souffler.

Cependant son mal s'augmentoit journellement, sa bouche se remplit d'ulcéres, ses dents devinrent noires et tremblantes, et en un mot toute sa personne tomba dans un état si pitoyable, qu'à peine se pouvoit-elle reconnoître elle-même. Il fallut donc se resoudre à passer, comme on dit, par dessous la ligne; mais ce ne fut pas sans peine, et sans avoir éprouvé auparavant bien des sortes de receptes dont elle avoit eu autrefois la precau-

tion de remplir ses memoires secrets. Enfin elle envoya chercher Bois-Roux à qui elle dit d'un ton de voix d'une femme au desespoir, qu'elle remettoit entre ses mains sa santé, son honneur, et sa vie. Bois-Roux lui répondit après l'avoir examinée de la tête aux pieds avec toute la circonspection imaginable, qu'il n'y avoit encore rien de gâté, et qu'il s'engageoit de la tirer d'affaire en moins de cinquante jours, pourvu qu'elle se laissât conduire, ce que dans l'état où elle étoit elle n'avoit garde de refuser.

A l'égard du Pere La Chaize, comme il ne se portoit pas mieux que la Duchesse, il fut obligé de recourir aux mêmes remèdes. Toute son inquiétude étoit de trouver un pretexte plausible pour s'absenter du Couvent sans donner à connoître tout le désordre de sa santé; car il n'est pas permis dans aucune Société Religieuse que ce soit, de demeurer deux mois hors de la maison sans permission expresse; mais la Marquise de Brinvilliers, qui étoit toûjours sa bonne amie, le tira de cet embarras. Elle avoit rompu depuis quelques mois avec la Duchesse sur un certain démêlé qu'il seroit înutile de rapporter ici; et comme le Pere en étoit informé, il n'avoit point fait difficulté de lui faire ses plaintes et sa confidence dans les termes les plus propres à exprimer son mécontentement et son dépit. La Brinvilliers qui étoit ravie d'entendre mal parler de la Duchesse, entra fort dans le chagrin du Jesuite, et declama de son mieux contr'elle; après quoi lui rendant confidence pour confidence, elle lui apprit que la Comtesse d'Olonne étoit actuellement chez elle pour une pareille disgrace, et lui offrit de le traiter en même tems, s'il vouloit venir en sa maison. Le Pere qui ne pouvoit rien desirer de mieux, accepta son offre avec joye, et lui en fit bien des remercimens.

Ils prirent ensuite des mesures pour obtenir du Provincial le congé qui étoit nécessaire pour cela, et afin qu'il ne pût honnêtement le refuser, la Marquise feignit d'être fort malade elle-même, et s'étant retirée à la Campagne, envoya demander le Pere La Chaize pour la venir consoler. Le Provincial qui la connoissoit beaucoup, ne manqua pas de le lui envoyer dès le lendemain, et lui écrivit en même tems une lettre très-obligeante sur sa maladie.

Quoi que la Comtesse d'Olonne fût, comme nous l'avons déja expliqué, dans la même maison et dans les mêmes traitemens que le Pere La Chaize, ils ne se voyoient pourtant point. La Dame ignoroit même entiérement qu'elle eût si près d'elle un compagnon de voyage, et cela dura presque un mois de cette maniére, tant la Brinvilliers avoit su adroitement disposer toutes choses, mais le hazard rendit ses precautions inutiles. Lors que le Pere La Chaize arriva, Madame d'Olonne étoit dans un appartement d'été sur le derriére du logis, dans une chambre éloignée du bruit, et de tout l'embarras de la maison.

La Brinvilliers ayant fait reflexion que pour en sortir il falloit nécessairement passer devant les portes des appartemens, ce qui pourroit causer quelque rencontre imprevûë entre les deux malades, lors que la Comtesse se porteroit mieux; parce qu'il n'y auroit pas d'apparence à lui faire toûjours garder la chambre, elle jugea qu'il seroit plus à propos de la faire venir sur le devant, et de releguer le Jesuite dans la chambre où elle étoit, avec défense d'en sortir qu'il ne fût tout-à-fait en santé. La chose ayant donc été ainsi executée, la Comtesse eut toutes les avenuës libres pour la promenade, et le Pere sembloit être entiérement hors du danger d'être décou-

vert; mais que peut la prudence humaine contre la destinée? Il étoit écrit que cette belle personne seroit une des bonnes fortunes du Pere, et voici comment l'affaire réussit.

Dans le démenagement precipité de la Comtesse elle avoit oublié de prendre un portrait qu'elle avoit mis sur le manteau de la cheminée, et dont la peinture representoit le Prince de Marsillac son ancien amant. Quelqu'un s'imaginera peut-être en lisant ceci, qu'elle avoit pour lui une tendresse et une fidélité de roman : cependant il se tromperoit : c'est pourquoi il est bon de l'avertir, que cette Dame qui n'estimoit ses amans que selon la pesanteur de leur bourse, ne prisoit aussi leur portrait qu'à proportion des diamans dont il étoit enrichi; or comme celui du Prince valoit du moins trois cens Louïs, elle auroit été au desespoir de le perdre; elle ne voulut pourtant point le demander, dans la crainte que quelque valet, au lieu de le lui rendre, ne l'allât chercher, ou n'en fît son profit. Mais dès qu'elle fut en état de marcher, elle fut elle-même dans la chambre pour le prendre où elle l'avoit laissé. Par hazard la porte n'étoit point fermée au verrou, si bien qu'elle n'eut qu'à lever le loquet pour l'ouvrir. Je laisse à penser au Lecteur la figure où elle trouva le pauvre Pere La Chaize, il étoit tristement étendu sur un méchant grabat, la tête appuyée sur le bras d'une chaize, avec un bassin au dessous qui étoit à demi rempli du sang et de la pourriture qui découloit de sa bouche. D'un côté elle vit un pot dont l'usage lui étoit familier, où il y avoit de l'onguent fait avec du mercure, de l'autre une grande bouteille pleine de decoction, et tout auprès de lui une écuelle avec du miel rosat démêlé pour lui servir de gargarisme ; enfin elle reconnut parfaitement tous les apprêts dont elle

avoit été regalée les cinq ou six semaines derniéres. Une autre en sa place se seroit retirée dans le moment pleine de confusion ; mais pour elle, qui bien loin de se faire un chagrin de ces sortes d'aventures, y trouvoit un divertissement tout particulier, elle entra sans façon, ou, si l'on veut, sans pudeur, et regardant le Pere entre les deux yeux, elle le reconnut aussi-tôt. Ha ! par ma foi, dit-elle, cela est plaisant, un Jesuite reduit au mercure. Hé, mon Reverend, continua-t-elle en riant tant qu'elle pouvoit, dites-moi, je vous prie, où vous avez pêché cette marchandise. Je vois que ceux qui vous l'ont venduë, ne vous ont pas trompé, ils vous en ont donné pour votre argent. Le Pere qui n'ignoroit point du tout pour quel sujet la Comtesse étoit dans ce lieu, ne se déconcerta nullement, et la regarda d'un visage pour le moins aussi assuré que le sien : parbleu, dit-il, Madame, on m'en a donné de si fine, et en si bonne quantité, que je pourrois vous en offrir, sans crainte qu'il ne m'en restât encore assez, si je ne savois bien que vous en avez votre provision. D'ailleurs la mienne n'est peut-être pas du prix de la vôtre ; cependant si elle vous accommode, vous n'avez qu'à parler, elle est fort à votre service. La Comtesse voyant qu'il savoit plus de ses affaires qu'elle ne pensoit, fut un peu surprise ; mais comme elle étoit en humeur de rire, et de faire la folle, au lieu d'y faire reflexion, elle lui dit deux ou trois sottises des plus ridicules et des plus plaisantes. Sa belle humeur ne dura pourtant guéres, car étant allé chercher son portrait, et ne l'ayant plus trouvé où elle l'avoit laissé, elle fit un bruit extraordinaire dans la maison, disant qu'on le lui avoit derobé, et qu'elle vouloit le ravoir. La Brinvilliers qui connoissoit la Comtesse pour n'être point femme à se plaindre d'une perte

imaginaire, fit venir tous ses valets, les querella, les menaça, et ne sembloit pas moins irritée qu'elle, de sorte que tout le ménage étoit en desordre, et chaque domestique en frayeur pour un portrait dont il n'avoit peut-être jamais entendu parler; car c'étoit le Pere La Chaize qui l'avoit pris, non pas dans le dessein de le garder, mais de s'en servir adroitement pour se procurer les faveurs de la Comtesse, lors que sa santé seroit entiérement retablie. Il ne lui fut pas possible de gagner tems jusques là, le vacarme épouvantable de deux femmes qui faisoient les Diablesses tout le long du jour, le contraignit de le rendre plutôt qu'il n'avoit resolu; néanmoins pour ne pas perdre entiérement l'occasion favorable de declarer son amour, il le renvoya dans une lettre de laquelle voici le contenu.

Lettre du Pere La Chaize a la Comtesse d'Olonne :

« En vérité, Madame, Monsieur le Prince de Marsillac » est bien heureux ! quoi pour avoir perdu son portrait, » vous voulez mettre le feu dans la maison, et ne menacez pas de moins que de la mort ceux qui l'ont de» tourné. Hé! mon Dieu, que seroit-ce donc si on s'en » étoit pris à l'original, vous tueriez tout le monde. » Faites tout ce qu'il vous plaira, Madame, mais je ne » saurois m'empêcher de vous avouer que je ne lui veux » point de bien ; que c'est moi qui avois pris son portrait » dans le dessein de ne vous le rendre jamais, et, qui » plus est, que si j'avois esperé en le retenant de la chasser » de votre cœur, tout votre bruit et vos terribles menaces » ne vous l'eussent pas fait retrouver, quand il en auroit » dû coûter la vie à dix valets ; mais comme je vois bien » que cela ne serviroit qu'à rendre votre passion encore

» plus forte, j'aime mieux vous le renvoyer; peut-être » que la violence que je me fais en cette occasion vous » touchera plus en ma faveur que tout ce que je vous » aurois pu dire d'ailleurs. Quel bonheur pour moi si cela » étoit! Croiriez-vous, Madame, que je suis assez fou » pour n'en point desesperer, que je m'en flatte même, » et que j'ai déja mis cinq cens Louïs d'or a part pour » donner à la personne qui m'en apportera la nouvelle. »

La Comtesse qui ne s'étoit jamais senti de vertu à l'épreuve d'une modique somme, n'eut garde de resister à cinq cens Louïs offerts d'une maniére si nouvelle et si agréable. Elle ne balança ni ne retarda pas un seul moment la réponse qu'elle devoit lui faire, la voici de mot à mot.

Réponse de la Comtesse d'Olonne au Pere La Chaize :

« Il me souvient d'avoir dit à Paget qu'il étoit l'homme » de France qui écrivoit le mieux; mais il n'y entend » rien au prix de vous. Je vous fais donc reparation, mon » cher Pere, et vous assure que si j'avois eu le bien de » vous connoître en ce tems-là, je n'aurois pas parlé de » cette maniére. Votre lettre est la plus galante et la » mieux tournée que j'aye jamais vûe, la fin sur tout » en est admirable, et je n'ai pu m'empêcher de la lire » dix fois. *Croiriez-vous, Madame, que je suis assez fou* » *pour n'en point desespererer? que je m'en flatte meme,* » *et que j'ai déja mis cinq cens Louïs d'or à part pour don-* » *ner à la personne qui m'en apportera la nouvelle.* Cela » est si joli que tout l'esprit du monde ne suffiroit pas » pour le payer, et je vois bien qu'il m'en coûtera quelque » chose de plus essentiel. Je ne vous dis rien touchant

» le portrait dont vous me parlez, sinon que je vous en » rendrai la peinture quand il vous plaira pour un écu. » Jugez par là des raisons qui m'ont portée à faire du » bruit. Pour ce qui est de la nouvelle que vous attendez » avec tant d'empressement, je ne veux point que vous » l'appreniez par d'autre que par moi.

» La Comtesse d'Olonne. »

Cette lettre écrite, elle l'envoya au Pere La Chaize par Quinette sa femme de chambre, qui reçut de lui dix pistoles pour le port, et il la lut avec des transports de joye si grands qu'il en oublioit son mal et ses remédes. Cependant Quinette ayant jetté les yeux sur tous les meubles de cet hôpital et particuliérement sur le visage defiguré du Jesuite, en fut si degoutée, qu'elle eut bien de la peine à se retenir de vomir. Mon Dieu, Madame, dit-elle à sa Maîtresse, quand elle fut de retour, que cet homme est peu propre à inspirer de tendres sentimens ! il est sec comme un morceau de bois, et d'une mal-propreté qui fait mal au cœur. Tu te moques, Quinette, répondit la Comtesse, va, va, quand il se portera bien, il sera plus joli que tu ne penses, je l'ai vu plusieurs fois chez la Duchesse de Vantadour, et je t'assure qu'il n'avoit rien de desagréable. D'ailleurs je suis persuadée qu'il a des ressources naturelles ; car enfin cette femme n'est point du tout d'humeur à se contenter de paroles, ni de mines, il faut du solide, et si le Pere n'avoit pas eu en lui quelque chose de fort considerable, elle ne l'auroit pas gardé si long-tems. Mais quand tout cela ne seroit pas, il ne m'en coutera rien pour l'éprouver, au contraire j'y gagne cinq cens Louïs, et comme disoit Paget, c'est ce qui ne se trouve pas tous les jours. Qui-

nette en demeura d'accord, et la conversation finit par l'arrivée de la Brinvilliers, qui venoit témoigner à Madame d'Olonne la joye qu'elle avoit de ce qu'elle avoit retrouvé son portrait.

Le lendemain dès le matin la Comtesse fut rendre visite à son malade qui commençoit déja à se mieux porter; mais non pas assez bien pour qu'elle en dût ni attendre ni souhaiter aucunes caresses. Hé bien, Madame, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, m'apportez-vous ces charmantes nouvelles, que vous m'avez fait esperer par votre lettre? Je suis depuis ce moment-là dans une impatience que je ne saurois vous exprimer, et du succès de laquelle depend tout le bonheur de ma vie. Ouy, mon Pere, lui dit-elle, je vous les apporte tout entiéres, songez seulement à vous guérir, et laissez-moi le soin du reste. Ils entrerent ensuite dans un détail fort particulier, dont ils furent contens tous deux autant que l'état où le Pere se trouvoit, pouvoit le leur permettre. Il fit confidence à la Dame de toute son intrigue avec la Duchesse de Vantadour, et lui apprit comment elle avoit partagé les fruits de son amour au Duc de Nemours, au Comte de Montchevreuil, à Monsieur de la Roche et à lui, et comment les uns et les autres l'avoient abandonnée après lui avoir dit mille choses fâcheuses : pour moi, continua-t-il, je me suis contenté de me retirer avec mon gain; mais si l'on m'y rattrape, je consens de perdre ce qui n'a été qu'un peu endommagé. La Comtesse sourit, et en revanche de sa franchise, lui conta aussi par quelle fatale aventure elle étoit tombée dans le même malheur que lui. Elle lui dit donc que le Duc de Candale l'homme de la Cour le mieux fait, et en même tems le plus débauché, s'étant malheureusement attaché auprès d'elle pendant un assez long tems elle n'avoit pu se défendre de

l'écouter, et de se rendre à ses instances, et que c'étoit lui qui l'avoit ainsi infectée. Quant au Prince de Marsillac elle l'assura qu'elle ne le souffroit que pour son argent, et à cause du grand credit qu'il avoit à la Cour, où elle avoit besoin de ses services.

Ces deux amans invalides passoient ainsi le jour de leur convalescence à se faire des confidences reciproques, et à se promettre un amour beaucoup plus durable que tous ceux dont ils faisoient l'histoire. Ils resolurent aussi d'en faire part à leur commune amie la Marquise de Brinvilliers, ne jugeant pas à propos de lui cacher un commerce qui devoit commencer chez elle, et à quoi elle avoit donné lieu. La Comtesse la fit donc appeller, et lui en fit elle-même l'aveu sincére, dont la Brinvilliers la loua fort, et la confirma dans son choix par tout ce qu'elle put dire d'avantageux en faveur du Pere La Chaize; si bien que ces trois personnes s'unirent ensemble de l'amitié la plus étroite. Cependant la santé du Jesuite se retablissant de jour en jour, et la nature humaine agissant en lui avec plus de vigueur que jamais, il faisoit tous ses efforts pour obtenir de Madame d'Olonne, ce qu'elle lui avoit promis d'une maniére à ne s'en pouvoir dedire. La Dame qui apprehendoit avec raison quelque fâcheuse rechute pour l'un et pour l'autre, resistoit toujours, de maniére qu'ils furent contraints pour s'accorder de prendre la Brinvilliers pour arbitre, et elle leur fixa un certain jour devant lequel, par défense de Médecin, il ne leur fut pas permis de s'approcher de plus près que la portée de la main.

Ce terme expiré, le Pere fut dès le point du jour dans la chambre de la Comtesse, qui n'avoit pas moins d'impatience que lui de recommencer un jeu.

Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'ennuye.

Comme on étoit alors au cœur de l'été, la Dame avoit jetté les couvertures au pied du lit, et ne s'étoit reservée qu'un coin de linceul qui ne la couvroit pas à demi. Sa gorge et son sein entiérement decouverts laissoient voir à nud deux tetons d'une blancheur et d'une forme à charmer le Dieu de l'Amour même. Son bras droit negligemment étendu au dessus de sa tête, étaloit une peau delicate et fine, avec un embonpoint merveilleux, et outre tout cela il paroissoit une certaine cuisse qui sembloit se derober de dessous le drap, si belle, qu'il auroit fallu être une roche pour n'être pas ému en la voyant : aussi le Pere La Chaize le fut-il à un tel point, qu'à peine eut-il la hardiesse de s'approcher. Vous me paroissez tout interdit, lui dit la Comtesse, n'êtes-vous donc vaillant que de paroles ? Je le suis encore plus d'effet, Madame, répondit le Pere; mais, Madame, ne trouvez pas étrange, si la vûë de tant de charmes m'a jetté d'abord en quelque embarras, une beauté médiocre n'auroit pas fait cet effect, et j'ose vous assurer que cela ne m'étoit point encore arrivé. En disant cela, il se jette sur le lit, colle premiérement sa bouche sur celle de la Dame, et jettant presque en même tems le linceul bien loin, il lui leva la chemise; en sorte qu'il découvrit entiérement nud un des plus beaux corps de l'Europe. A dire vrai, c'étoit encore toute autre chose que la Duchesse de Vantadour, ni que Dona Marguarita. C'étoit une taille fine et dégagée, une blancheur à éblouïr, une peau douce au delà de tout ce qu'on peut penser, enfin un tout qui pouvoit passer pour une merveille de beauté. A cette vûë le pauvre Jesuite devint si éperdu et si transporté, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit il la baisoit de tous les côtez sans prononcer une seule parole, regardoit, touchoit, et enfin plutôt par instinct de nature, que par

aucune volonté delibérée, fit ce que tous les hommes ſont quand ils en sont là.

Son premier ſeu s'étant donc un peu évaporé, il devint plus sage, l'esprit lui revint, et pendant cinq ou six heures qu'il passa avec la Comtesse, il lui donna de si bonnes marques de son savoir faire, qu'elle n'en fut guéres moins contente que des cinq cens Louïs d'or qu'il avoit eu la générosité de lui payer plus de quinze jours à l'avance.

La Comtesse d'Olonne avoit le visage rond, le teint admirable, les yeux brillans et fins, la bouche .petite et bien taillée, le nez bien fait, tous les traits delicats, ses cheveux étoient d'un chatain clair, et ses sourcils de même. Pour la gorge, le sein, et le corps nous venons d'en dire assez pour qu'il ne soit pas necessaire d'en rien expliquer davantage. Elle avoit l'esprit charmant en conversation par la vivacité, et par ses agréables saillies ; elle étoit outre cela d'un assez bon naturel, et assez bien faisant, mais au reste étourdie, et inégale tout ce qu'on peut l'être. Elle aimoit les plaisirs jusques à la débauche, et il y avoit toujours de l'emportement dans ses divertissemens. A l'égard de l'amour, si elle n'étoit pas capable d'une véritable tendresse, en recompense elle aimoit ses amans avec attachement par l'endroit qui les fait aimer à beaucoup d'autres femmes, et toutes les fois qu'elle en a trouvé quelqu'un à son gré de ce côté-là, on n'a pas remarqué qu'elle ait été la premiére à rompre avec lui.

On jugera facilement sur ce portrait, que le Pere La Chaize fut long-tems un de ses plus intimes favoris, et l'on ne se trompera point. Il en vit venir et retourner plusieurs qui ne manquoient ni de jeunesse, ni d'amour, ni d'agrément, et qui sembloient ne pouvoir accuser que

l'inconstance de la Comtesse, de leur malheur; mais quant à lui, il sut la fixer d'une telle maniére, qu'elle n'a presque jamais eu d'inégalité pour lui ; enfin tandis qu'il voulut s'en tenir à elle, il eut le plaisir de triompher dans le secret de la ruelle de tous ses rivaux. Il est vrai qu'il falloit être d'une humeur aussi commode que la sienne pour cela. Car bien loin de remarquer aucune jalousie des faveurs qu'elle leur accordoit, la confidence et le détail particulier qu'elle lui en faisoit dans le moment le plus tendre de leurs caresses, reveilloit ses desirs et augmentoit ses plaisirs à un point qu'il ne vouloit jamais avoir d'autre conversation ; et comme la Dame ne s'en sentoit pas moins chatouillée que lui, elle ne se faisoit point solliciter pour lui circonstancier et lui exprimer dans les termes les plus énergiques les endroits de son histoire les plus satiriques.

Le seul Prince de Marsillac que le Chevalier de Grammont avoit nommé le Samson exterminateur des amans de la Comtesse, parce qu'il s'entretenoit dans ses bonnes graces depuis près de douze ans, sembloit tenir bon contre le Jesuite, et disputer le rang de favori auprès de la Belle ; mais dans le fond il n'en avoit que les apparences, et si la pension de quinze mille livres qu'il lui payoit toûjours, avoit discontinué, il auroit bien-tôt été confondu parmi la multitude. Le bon Pere qui le savoit bien, en rioit dans le fond de son cœur, et fit une fois une chanson contre lui sur la pensée du Chevalier de Grammont. La voici. Par les Philistins il faut savoir qu'il entendoit tous les amans de la Comtesse, le reste s'explique assez de lui même.

Quand Marsillac au monde vint,
Pour détruire les Philistins,

Machoire d'Ane il apporta.
Alleluïa,
Alleluïa, Alleluïa,
Alleluïa.

La Comtesse rit de tout son cœur de cette plaisante pensée, et l'en aima encore mieux : elle ne manqua même aucune occasion de lui donner des preuves de la preference qu'elle lui accordoit dans son cœur, le hazard leur en fournit bien-tôt une des plus singuliéres, et qui fut d'autant plus agreable pour le Pere, qu'elle étoit entiérement imprevûë.

Elle avoit fait faire pour la commodité de ses ébats amoureux une trappe à trebuchet dans la ruëlle de son lit qui répondoit dans une chambre au dessous, dont ses amans nocturnes avoient la clef, car elle en avoit pour le jour et pour la nuit, et l'on n'étoit admis entre les draps que par une grace toute particuliére. Le Prince de Marsillac étoit donc de ce nombre, et même il avoit le privilège de venir comme Patron toutes les fois qu'il lui plaisoit. Pour quinze mille livres on fait bien des choses. Quant au Pere La Chaize, comme on agissoit avec lui à cœur ouvert, on ne lui donnoit de ces sortes de rendez-vous, que quand la place étoit vacante. Or il arriva qu'un jour le Prince de Marsillac ayant dit à la Comtesse qu'il iroit le soir même à Fontainebleau où étoit la Cour, elle en fit avertir le Reverend Pere, qui se disposa pour aller chez la Comtesse dans l'esperance d'y passer une agréable nuit : mais le Prince ayant changé de sentiment le prevint d'un moment. La Comtesse qui s'étoit aussi preparée à recevoir le galant Jesuite, l'attendoit avec impatience, et prêtoit l'oreille au moindre bruit. Sur les onze heures elle entendit quelqu'un entrer en bas, et ne doutant point que ce ne fût lui, elle se réjouïssoit déja ; mais elle fut

bien fâchée quand elle vit sortir le Prince de Marsillac de la trappe : toutefois cachant son chagrin du mieux qu'il lui fut possible, elle fit semblant d'être agreablement surprise, et lui donna même deux ou trois baisers pour lui cacher les mouvemens de son visage.

Comme ils en étoient-là, et que le Prince commençoit encore à se deshabiller pour se mettre au lit, le Pere La Chaize arriva aussi, et ne sachant point que le Prince de Marsillac fût en haut, il grimpe sur un cabinet de la Chine, qui servoit ordinairement de montoir, et tire tout doucement le verrou qui arrêtoit la trappe et la rendoit ferme et stable. Le Prince de Marsillac, qui étoit malheureusement dessus, le fit trebucher par sa pesanteur si precipitamment, qu'il ne put s'empêcher de trebucher aussi, et de tomber cul par dessus tête dans la chambre de dessous au grand detriment de ses bras et de ses jambes qui faillirent à être entiérement brisez de cette chûte. La Comtesse voyant le Prince abîmer tout d'un coup en terre avec un si grand bruit, fit un cri, et se signa trois ou quatre fois, ne sachant si c'étoit le Diable qui l'avoit emporté ; mais elle fut rassurée dans le même moment par le Pere La Chaize qui parut à son tour sur l'hemisphére, et qui lui conta comment l'affaire s'étoit passée, après avoir premiérement remis la trappe, et avoir assuré le verrou d'une maniére que le Prince ne le put mouvoir, quelque effort qu'il fit. En effet, il essaya bien deux ou trois fois de le défaire ; mais en vain, et tandis qu'il s'y occupoit inutilement, le Jesuite par un caprice d'Amant, baisoit sa maîtresse sur la même trappe, avec si peu de menagement que pour peu qu'il se fût douté de la chose, il auroit distinctement entendu leurs mouvemens et leurs soupirs amoureux. Ce tour d'infidelité plaisoit si fort à la Dame, qu'elle auroit volontiers passé

la nuit sur des carreaux dans le même endroit, si le grand froid qu'il faisoit ne l'eût obligée de se remettre au lit, où le Pere lui tint compagnie pendant deux heures. Au bout de ce tems-là Madame d'Olonne jugeant que le pauvre Prince qui étoit sans juste-au-corps avoit assez trembloté, congedia le Pere, et le fit conduire par Quinette dans une autre chambre, où on lui dressa un lit, parce qu'il n'y avoit pas moyen de le faire sortir de la maison à l'heure qu'il étoit sans éveiller le Portier, qui se seroit sans doute scandalisé de voir sortir un Jesuite à une heure si indûë.

Dès que le Pere fut hors de la chambre, elle ouvrit la trappe au Prince, qui étoit quasi transi de froid; il monta, et se mettant au lit tout en jurant et menaçant, il voulut commencer une kyrielle de reproches, supposant, comme il étoit effectivement vrai, que la Comtesse lui avoit joué un tour de son métier; mais Quinette, qui avoit le mot du guet, arrivant sur cette entrefaite, lui remit entiérement l'esprit en repos, en lui disant que la Comtesse de Fiesque et Madame de Cronwal ne faisoient que sortir de la chambre, où elles étoient un moment après sa chute. Le Prince qui ne se payoit pas trop de cette défaite, voulut savoir ce qu'elles étoient venu faire si tard, et on le satisfit si bien sur toutes choses, qu'il n'en douta plus du tout. Alors la Comtesse voyant qu'il étoit entiérement persuadé, et qu'il ne manquoit plus à la chose pour la rendre indubitable qu'une petite ceremonie, fit fort la fâchée, et le repoussant avec indignation se retira sur le petit bord du lit, où elle se retrancha et tint bon quelque tems contre ses caresses les plus pressantes : mais enfin le terrain n'étant pas propre pour une longue defense, et le Prince ayant approché le petard, la porte fut enfoncée. et la place prise d'assaut, après

quoi il fallut bien se soumettre au vainqueur, et lui en laisser la souveraine disposition. Tels étoient les ordinaires amusemens de la Comtesse d'Olonne, qui connoissant la briéveté de cette vie, mettoit à profit les precieux momens d'un tems qui s'envole, et qui ne revient jamais.

Cependant le Cardinal averti par un de ses affidez, que depuis assez long-tems le Pere La Chaize avoit commerce avec cette Dame, le tira un jour à part dans son cabinet, et lui dit en riant ce qu'il avoit appris de sa conduite. Le Pere changea deux ou trois fois de couleur, et voulut nier ce fait comme une calomnie inventée par ses ennemis à dessein de le perdre dans l'esprit de Son Eminence. Point du tout, répondit le Cardinal, cela ne vous fera aucun tort auprès de moi; je sais que tout homme est homme, et bien loin de vouloir vous faire ici des reprehensions comme vous vous l'êtes imaginé, je prétends vous engager dans un autre commerce, qui ne vous donnera sans doute pas moins de plaisir, et vous procurera en même tems le moyen de rendre au Roi et à l'Etat un service. Ce discours surprit et embarassa extrêmement le Pere; car comme il ne connoissoit pas l'interieur du Cardinal, il risquoit également en avouant et en n'avouant pas. Cinquante pensées lui passerent en un moment par l'esprit, et le jetterent dans un fort grand trouble; de quoi le Cardinal s'étant aperçu : hé bien, mon Pere, lui dit-il, que repondez-vous? Helas! Monseigneur, dit en tremblant le Jesuite intimidé, je répondrai, je confesserai, et je ferai tout ce qu'il plaira à Votre Eminence; je ne saurois croire qu'un si grand homme veuille se servir d'une surprise pour me tirer de la bouche un aveu qui n'importe qu'à moi seul. Vous avez raison, repartit le Cardinal, d'en juger ainsi,

et vous avez très-prudemment fait de ne point vous obstiner à me nier ce que je sais aussi bien que vous. Je ne m'amuserai point à vous en faire le détail ; mais qu'il vous suffise que je n'ignore guéres de circonstances de vos amours avec la Comtesse d'Olonne non plus qu'avec la Duchesse de Vantadour, non pas même le fâcheux *memento* qu'elle vous avoit laissé, et qui vous a peut-être engagé à la quitter. Cette particularité fit connoître au Pere, que le Ministre étoit pleinement informé de tout ; car il avoit pris un si grand soin de la cacher, qu'il ne croyoit pas que personne au monde, à la reserve de la Brinvilliers, et de la Comtesse d'Olonne en eût connoissance. Il prit donc le parti de ne rien celer au Cardinal; et passant légérement sur le passé, qu'il tourna adroitement en raillerie, il offrit de faire tout ce qu'on souhaiteroit de lui avec de grandes protestations de fidelité et d'application, ajoutant qu'il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit rendre au Roi ou à Son Eminence quelques services qui lui fussent agréables.

Sur cela le Cardinal lui dit qu'il vouloit penetrer dans le Conseil du Prince de Condé par le moyen de Madame de Châtillon sa parente et sa maîtresse, et que pour y réussir il ne savoit point de meilleur moyen que de lui envoyer un amant qui sût donner des bornes assez étroites à son amour, pour l'assujetir à tout ce qu'il devoit au Roi. J'y avois bien mis l'Abbé Fouquet, continua-t-il ; mais je crains que ce jeune homme ne se soit laissé gagner par des caresses ; car je n'ai reçu de lui aucuns avis qui en vaillent la peine, et je sais pourtant de bonne part qu'elle brasse de terribles choses avec le Prince. Vous voyez la confiance que j'ai en vous, ne vous en rendez pas indigne, et songez qu'il y va de

votre fortune, et du service de votre Roi. Il l'avertit ensuite de ne venir plus ouvertement chez lui, de feindre même quelque sensible mécontentement, et de parler en toutes occasions avec éloge de Monsieur le Prince de Condé, sur tout en presence de l'Abbé Fouquet, dont il devoit se défier plus que de qui que ce fût, et qu'il devoit tâcher aussi de rendre suspect à Madame de Châtillon, en lui faisant remarquer qu'il étoit créature de la Reine et du Ministre, ce qu'il appuyeroit de son mieux par toutes sortes de caresses, et d'amitiez qu'il feroit publiquement à l'Abbé; afin que cela étant rapporté au Prince et à la Dame, ils ne traitassent plus confidemment avec lui. A toutes ces instructions il en ajouta encore beaucoup d'autres; et sur ce que le Pere lui opposa la difficulté qu'il trouveroit immanquablement à se faire aimer de Madame de Châtillon, premiérement parce qu'elle ne manquoit pas de grands Seigneurs qui recherchoient ses bonnes graces, et d'ailleurs, parce que naturellment elle avoit de l'aversion pour leur Compagnie, le Cardinal lui répondit en deux mots, que dans le siécle present tout homme qui avoit de l'argent étoit grand Seigneur, et que si la Dame n'aimoit pas les Jesuites, en recompense elle aimoit le jeu à un tel point, que pour y fournir elle feroit toutes choses. Il n'est pas besoin de vous faire davantage votre leçon, continua-t-il, faites seulement en sorte de vous introduire chez elle, et menagez adroitement le tems et les occasions. Pour de l'argent il ne vous en manquera point, vous pouvez faire fond sur une somme de trois mille pistoles qu'il faudra lui offrir à propos pour obtenir ses premiéres faveurs, et sur vingt mille francs tous les ans payables par quartier.

Si le Pere s'étoit trouvé un peu embarrassé au commencement de la proposition du Cardinal, parce qu'il ne

voyoit presque point de jour à venir à bout de ce qu'on exigeroit de lui, il n'y trouva plus de difficulté dès qu'on lui parla de tant de milliers de pistoles. Il savoit mieux que personne ce que l'argent peut, et comme il s'en étoit déja servi avec succez en mainte et mainte affaire amoureuse, il ne doutoit point que celle-ci ne lui réüssit au gré de ceux qui l'employoient, et au sien particulier, puis qu'on lui donnoit une somme capable de tenter une personne autant desinteressée que Madame de Châtillon étoit possedée du Demon de l'argent. Elle passoit du moins pour cela, et la vérité est, qu'elle donnoit lieu de le croire ainsi. Tout le monde étoit imbu de son histoire avec le Prêtre Cambiac à qui elle s'étoit abandonnée en recompense de ce qu'il avoit tant importuné pour elle auprès de la Princesse de Condé la Douairiére, qu'elle lui avoit laissé en mourant pour cent mille écus de pierreries, et la jouïssance, sa vie durant, de la Seigneurie de Marlon, qui valoit bien deux mille livres de rente. On savoit encore que le Duc de Nemours, et le Marquis d'Hoquincourt, quoi que le plus brutal de tous les hommes, l'avoient entretenuë long-tems avant que le Prince de Condé fût devenu amoureux d'elle. On avoit même remarqué depuis, la facilité que l'Abbé Fouquet avoit trouvée à s'en faire aimer, et quand elle se seroit tuée pour dissuader les gens de tout cela, elle n'y auroit jamais réussi, tant il est important de ne donner point de mauvaises impressions de soi par des fausses démarches. Quoi qu'il en soit, le Pere La Chaize prevenu par le bruit public, et peut-être aussi par quelque connoissance particuliére de l'humeur de la Dame, entreprit de la mettre au nombre de ses conquêtes, et ne l'entreprit pas en vain.

Madame de Châtillon étoit d'une taille assez grande,

et assez dégagée, ses cheveux étoient du dernier noir, et son teint fort blanc, à la reserve de ce qui devoit être rouge. Il est vrai qu'on l'accusoit de ne l'avoir si bien coloré que par artifice; ses yeux étoient les plus beaux du monde, soit pour leur vivacité, soit pour leur tendresse ; sa bouche n'en cédoit guéres à ses yeux, elle étoit petite, vermeille, bien taillée, et renfermoit deux rangées de dents admirables. Jamais personne n'a eu le rire si charmant, il inspiroit la joye et l'amour au cœur de tous ceux qui la voyoient dans sa belle humeur. Voila quelles étoient les bonnes qualitez dont Madame de Châtillon pouvoit se vanter avec raison, mais en recompense elle en avoit d'autres qui la rendoient sinon méprisable, du moins indifferente à beaucoup de gens. Elle avoit le front petit, et le visage long, l'air embarrassé, la gorge noire et maigre, les mains longues et seches, les bras de même, et quant à son esprit, si d'abord il y paroissoit de la douceur, elle ne consistoit qu'en apparence; car dans le fond du cœur elle étoit sanguinaire, infidelle, et sans amitié. Son mauvais naturel et son peu de pudeur parurent bien visiblement le jour de la mort de Monsieur de Châtillon, qui fut tué à l'attaque de Bouchemat où il commandoit sous le Prince de Condé; car sans attendre au lendemain, elle se fit consoler par le Duc de Nemours qu'elle envoya chercher exprès, et dont la Bourdeaux sa fille de chambre fut si touchée, qu'elle pensa la quitter ce jour-là même. Avec tout cela, comme elle étoit extrêmemement maîtresse de son exterieur, elle feignit pendant plusieurs jours un desespoir qui ne sauroit être comparé qu'à celui de Dona Marguarita dont nous avons parlé dans ce Livre, et qui trompa tout Paris. Au reste, dit Bussi, pour de l'argent et des honneurs elle se seroit deshonorée, et auroit sacrifié pere, mere, et amant. Ce

ſut aussi principalement sur cette humeur que le Pere La Chaize bâtit son dessein ; d'abord il ne lui parloit que de sa qualité, et des honneurs que le Roi devoit à son mérite et à sa naissance, mêlant toûjours dans ses conversations quelque chagrin contre la Cour, parce qu'elle n'accordoit pas à cette Dame toute la distinction et les avantages qu'elle croyoit mériter, et toutes les fois qu'il trouvoit l'occasion de lui dire quelque mot de galanterie, il ne la laissoit pas échapper,d'ailleurs il faisoit parler ses yeux et ses soupirs avec adresse, de maniére qu'en moins d'un mois de tems elle fut parfaitement instruite de ce qu'il vouloit qu'elle sçût.

Il est vrai qu'elle ne fit pas tout l'état de sa passion, qu'il auroit pu desirer ; elle en fit même quelques railleries avec l'abbé Fouquet ; mais quoi qu'il en fût averti, il ne s'en étonna pourtant point, et continuant toûjours sa pointe comme si de rien n'avoit été, il attendit que le moment favorable se presentât. Un Bal celébre le fit venir ; ce fut le Roi qui le donna à Madame, sa belle-sœur, et comme on soupçonna en ce tems-là le Roi d'en être un peu amoureux, toutes les Dames se faisoient une nécessité d'y paroître avec la derniére magnificence. Il n'y avoit que la pauvre Madame de Châtillon, qui ayant les plus belles pierreries de la Cour et en plus grand nombre, se trouvoit néanmoins dans l'impossibilité de s'y produire, parce qu'elle les avoit engagées quelques jours auparavant pour vingt-cinq mille livres qu'elle avoit jouées et perduës, et que son crédit étoit devenu si foible à Paris, qu'elle n'auroit pas trouvé cent pistoles à emprunter chez un Banquier sur son obligation. Madame de Châtillon ne trouvant donc point de reméde à son malheur, se résolut de faire la malade, et se coucha aussi triste et aussi chagrine que

jamais femme l'ait été. Le Pere La Chaize qui l'étoit allé voir, n'eut pas de peine à s'en apercevoir, et jugeant bien que le manque d'argent avoit bonne part au sujet de sa profonde melancholie, il la pressa quasi jusqu'à l'indiscretion de lui faire confidence de ce qui lui faisoit de la peine. Enfin il fit si bien qu'il tira de sa bouche l'aveu tant desiré, après quoi il prit congé d'elle precipitamment, en l'assurant neanmoins qu'il alloit travailler à lui rendre service; en effet il fut tout de ce pas chez un Tresorier qui avoit ordre de lui compter trente mille livres, lors qu'il les demanderoit, et les ayant fait emporter dans une chambre qu'il tenoit à louage dans la ruë Saint-Martin, il écrivit ce billet à Madame de Châtillon.

BILLET DU PERE LA CHAIZE A MADAME DE CHATILLON :

« Il y a long-tems que je vous aime, Madame, et
» comme les passions qu'une parfaite beauté inspire ne
» sauroient être médiocres, la mienne est venue à un tel
» point que je n'en suis plus le maître. Jugez de sa force
» par les merveilles qu'elle produit. Elle m'a fait trouver
» trente mille francs à vous offrir dès ce soir même,
» pour retîrer vos pierreries, et toute glorieuse de vous
» avoir pu rendre un service agreable, elle m'inspire
» l'audace de vous prier de la traiter favorablement. Elle
» se promet, Madame, que si vous aviez cette bonté,
» rien ne lui seroit desormais impossible, quand il s'agi-
» roit de faire quelque chose pour vous; c'est ce qu'elle
» me fait dire. A quoi j'ajoute simplement qu'il est vrai,
» Madame, que je ne suis ni Duc ni Prince; mais il n'y a
» point de Roi qui puisse vous aimer autant que je
» fais. »

Madame de Châtillon ayant reçu ce billet, n'eut pas besoin de beaucoup de reflexions pour prendre sa resolution. Elle changea tout d'abord de sentimens à l'égard du Pere La Chaize, qu'elle n'avoit jusques alors regardé que comme un chetif Moine de qui l'amour ne pouvoit servir que de passe-tems, et revenant de son erreur. elle connut qu'il étoit bon à quelque autre chose qu'à rire. En un mot elle le considera, et lui donna dans son cœur toute la distinction qu'une offre de cette consequence méritoit, et de crainte qu'il ne la soupçonnât un moment d'ingratitude, elle lui fit sur le champ cette réponse :

« Je vous avoue bien, mon Pere, que j'avois soup-
» çonné quelque chose de vos sentimens pour moi;
» mais il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que vous
» m'aimassiez autant que vous faites; et comme je ne
» suis point du tout femme à m'accommoder d'un amour
» médiocre, c'est ce qui m'a empêché de répondre plustôt
» au vôtre. Pardonnez, je vous supplie, à la delicatesse
» d'un cœur, qui aimant toûjours avec une extrême ten-
» dresse, veut être aimé de même, et qui pour n'être
» point trompé dans son choix, agit toûjours avec dé-
» fiance. Je me flatte, mon cher, que vous ne me con-
» damnerez point; car enfin les pleurs, les soupirs, et
» les empressemens sont des marques si peu certaines
» du parfait amour, qu'il n'y a point de perfide qui ne
» puisse contrefaire en cela le plus véritable amant : une
» femme ne sauroit donc se conduire en cette rencontre
» avec trop de circonspection, ni exiger de trop grandes
» preuves de passion et d'un entier attachement en ceux
» qui la recherchent. Celle que vous me donnez aujour-
» d'hui est si convaincante et si rare, que je serois la

» plus déraisonnable de toutes les femmes si je ne m'y
» rendois pas. Croyez-moi, mon cher Pere, qu'elle a
» fait en mon cœur tout l'effet que vous pouviez desirer.
» J'en suis charmée, et si elle me laisse quelque cha-
» grin, ce n'est que celui de me voir contrainte par une
» fatale conjoncture à accepter l'argent que vous m'offrez ;
» mais si je ne puis vous témoigner par là que ma géné-
» rosité ne cede point à la vôtre, je prétends au moins
» vous marquer ma reconnoissance d'une maniére qui
» ne vous sera pas moins sensible. Venez donc ce soir,
» et preparez votre amour à tout ce qu'il peut desirer de
» plus doux. Je ne donne point de bornes à ses espe-
» rances. »

On ne peut guéres s'expliquer plus clairement; mais la Dame avoit si grand peur que l'argent lui échappât qu'elle ne voulut lui laisser aucun doute dans l'esprit. Le peu d'heures qui s'écoulerent depuis qu'elle eut envoyé sa Lettre jusques au moment que le Pere lui fit demander de la voir, lui parurent autant de siécles; elle avoit toûjours les oreilles au vent, et les yeux sur la pendule, et dans l'impatience extraordinaire qu'elle avoit de lui voir parcourir son arc, elle fut deux ou trois fois écouter le balancier, croyant qu'elle se fût arrêtée. Enfin il vint sur les neuf heures dans un carrosse chargé de dix grands sacs de mille écus chacun, qu'il fit porter par dix Valets, à peu près dans le même ordre qui se pratique en Turquie, lors qu'on donne les presens au Grand Visir. Ces gens étant entrez dans la chambre de Madame de Châtillon, poserent leur sac en sa presence, et lui en érigerent un magnifique Trophée, dont le riche poids chargeoit le plancher jusques à le faire plier considerablement. Jamais rien n'a été si superbe que cette

montagne d'argent le parut aux yeux de la Dame, elle regardoit cet amas prodigieux avec admiration, et faisant ensuite la comparaison du prix de ce qu'elle recevoit aux faveurs qu'elle devoit accorder, elle se disposoit à en faire si bonne mesure, et à les assaisonner de tant de ragouts, que le Pere n'auroit pas lieu d'être mécontent.

Mais si la Dame avoit été charmée du magnifique present du Jesuite, le Jesuite ne le fut pas moins de l'extraordinaire beauté de la Dame. Elle étoit couchée sur un lit d'Ange de satin jaune, enrichi de franges et de broderies d'argent, ce qui relevoit merveilleusement bien la noirceur de ses cheveux, de ses yeux, et de ses sourcils. Sa coëffure étoit negligée, mais tout-à-fait propre, et garnie de rubans couleur de feu, et feuille-morte; sa robe de chambre étoit d'une toile de coton extrêmement fine, et sa jupe de la même étoffe étoit toute couverte de point d'Espagne godronné, aussi bien que sa camisole. Pour sa gorge et ses bras, comme la nature ne les lui avoit pas donnez fort beaux, elle avoit eu soin de ne les point trop exposer en vûë : mais quoi que la plus grande partie de ses beautez fussent couvertes, neanmoins tout son équipage d'amour étoit si bien entendu, qu'elle ne laissoit pas d'en être fort charmante. Aussi le Pere en fut-il ému tout d'abord presqu'autant qu'il l'avoit été la premiére fois que la Comtesse d'Olonne lui avoit accordé la faveur precieuse, à la reserve qu'il n'en perdit point du tout le jugement. Il s'approcha d'elle avec autant d'assurance, que s'il n'y avoit eu rien de nouveau pour lui dans cette rencontre. Vous voyez, Madame, lui dit.il, que je tiens positivement ce que j'ai promis; puis-je me flatter que vous en ferez de même à mon égard? Quoi, mon cher Pere,

répondit la Dame d'un ton de voix plein de tendresse, après ce que votre amour fait pour moi, suis-je en droit de lui rien refuser? En disant cela, elle lui tendit la main en le regardant amoureusement, et le fit asseoir sur son lit; mais il ne demeura guéres dans cette situation; son ardeur qui n'étoit rien moins que timide, lui fit bien-tôt changer de posture, il dit peu de choses; mais il en fit beaucoup, et ce qu'il fit, valoit incomparablement mieux que tout ce qu'il auroit pu dire. Quoi qu'il en soit, sa muëtte conversation plut si fort à Madame de Châtillon, qu'elle ne pouvoit se lasser de rendre grace à la fortune qui lui faisoit en même tems deux presens qu'on ne sauroit trop estimer; savoir trente mille francs au besoin, et un amant qui paroissoit infatigable. D'un autre côté le Reverend Pere qui jouïssoit d'une belle Dame aux dépens du Roi, et qui ne lui faisoit pas une caresse dont il ne pût attendre la récompense comme d'un service à l'Etat, s'en donnoit à cœur joye et ne s'épargnoit aucun plaisir. Enfin l'un et l'autre de ces amans peu sincéres étoient les plus contens du monde.

Si la pauvre Dame avoit su ce qu'on lui preparoit, elle auroit chassé le Jesuite bien loin de chez elle, et n'auroit pris son argent que pour se moquer de lui en jouant au plus fin. Mais comme elle n'avoit pas le don de penetrer dans l'interieur des gens, elle se laissa prendre à ses mines, et jugeant toûjours de son amour par son present, ne fit aucune difficulté de s'ouvrir dans la suite avec lui, jusques à ne rien entreprendre sans son avis. Elle ne put même se défendre à son instigation de soupçonner fortement l'Abbé Fouquet d'infidélité à son égard, et dans cette pensée elle le bannit sinon de sa maison au moins de sa confiance; de sorte que ce pauvre garçon, qui pour l'avoir trop aimée, s'étoit mis dans les mau-

vaises graces du Cardinal, et avoit renoncé à toutes les esperances de sa fortune, eut le depit de se voir supplanter par un traître, et perdit presque en un même tems et les faveurs de la Cour et celles de sa Maîtresse.

Cependant la suite du tems desabusa Madame de Châtillon, et l'obligea d'avoir encore recours à lui, lors qu'elle se fut aperçûë de la trahison que le Pere lui avoit faite.

Cette Dame qui, selon que nous l'avons expliqué ailleurs, étoit parente de Monsieur le Prince de Condé, et qui d'ailleurs avoit reçu de la Princesse Douairiére une gratification de cent mille écus, étoit unie à ses intérêts non-seulement par les liens du sang et de la reconnoissance; mais encore par ceux de l'amour, qui sont infiniment plus forts. Le Lecteur aura peut-être de la peine à concilier ceci avec ce que nous avons dit du Duc de Nemours, du Maréchal d'Hoquincourt, du Prêtre Cambiac, du Pere La Chaize, de l'Abbé Fouquet, etc., mais il doit savoir qu'elle n'étoit pas de ces femmes dont le cœur étroit peut à peine loger un amant à la fois, le sien en auroit pu contenir une douzaine fort à l'aise; et de fait, elle s'étoit déja proposée, outre ceux que nous venons de nommer, et plusieurs autres, d'y recevoir le Roi d'Angleterre qui faisoit alors son sejour à Paris; si ce Prince, qui n'aimoit pas la compagnie, sur tout en amour, ne se fût retiré dès qu'il eut appris qu'il y avoit tant de monde. Pour ce qui est du Prince de Condé, quoi qu'il ne cedât ni en générosité, ni en grandeur d'ame au Roi d'Angleterre, il ne la quitta pas ainsi, soit qu'il n'en eût pas la force, ou, plus vraisemblablement, qu'il ignorât ses commerces; car il n'y auroit eu guéres d'apparence qu'il eût voulu entrer pour son tiers avec le Maréchal d'Hocquincourt et l'Abbé Fouquet dans l'en-

tretien d'une ſemme qui s'étoit donnée, et se donnoit à plusieurs autres. Mais l'amour aveugle souvent les plus éclairez. Enfin le Prince l'aima fort long-tems, et lui donna même la propriété de la Seigneurie de Marlon, dont elle n'avoit que l'usufruit, outre une pension de dix mille livres qu'il lui faisoit tous les ans de son propre bien, et une autre de quatre mille écus qu'il lui faisoit accorder par les Espagnols.

Après tant de bienfaits passez et presens, sans compter ceux qu'elle pouvoit attendre du Prince à l'avenir, il ne faut pas s'étonner si elle s'engagea entiérement dans son parti contre le Cardinal, beaucoup d'autres plus desinteressez qu'elle, n'en auroient pas fait moins; mais ils auroient peut-être été plus circonspects à parler, et n'auroient pas eu l'imprudence de confier les plus secrétes entreprises de l'union à un homme qui n'y étoit point mêlé et de qui on ne pouvoit attendre aucun service. Quoi qu'il en soit, ce fut par là que l'affaire échoua. Car le Jesuite ayant appris la conspiration qui avoit été faite entre le Prince et le Maréchal d'Hocquincourt, de faire tuer le Cardinal, par un nommé Ricconnet qui étoit le galant d'une de ses filles de chambre, il fut aussi-tôt en avertir le Ministre, qui profitant de l'avis, fit prendre Ricconnet, et le fit mener aux prisons Royales, où il confessa tout, et fut ensuite condamné à être rompu tout vif. Il avoit aussi envoyé chercher Madame de Châtillon dans son Hôtel sur les deux heures après minuit, en bonne intention de lui faire faire son procez comme à l'autre, ou du moins de vendre sa liberté bien chere au Prince; mais heureusement elle étoit allée à Marlon. Et comme un bonheur vient rarement seul, il se trouva que l'Abbé Fouquet passoit justement vis-à-vis de la maison, quand les Archers y entrerent. Il se douta bien de

ce qu'ils cherchoient, et quoi qu'il n'eût pas sujet d'être content de la Dame, puis qu'elle l'avoit chassé si mal à propos. néanmoins il n'écouta que l'amour dans cette occasion ; et partant sur le champ, il fut la querir à Marlon, et l'amena dans son carrosse à Paris, où il la tint cachée en chambre garnie, chez un appellé de Vaux dans la ruë de Poitou, où elle demeura jusques à ce que le Maréchal d'Hocquincourt ayant fait son traité avec le Cardinal pour la somme de deux cens mille écus, il fut dit encore qu'on ne feroit aucune recherche contre elle touchant tout ce qui s'étoit passé, et qu'elle n'en seroit pas moins bien venuë à la Cour. Le Maréchal ayant ainsi abandonné le parti du Prince de Condé, et les Espagnols ne soutenant pas ses intérêts aussi fortement qu'ils l'auroient pu faire, il fut contraint de traiter aussi à toutes les conditions qu'on voulut exiger de lui.

Le Cardinal ayant donc reconnu dans cette intrigue l'adresse du Pere La Chaize l'employa depuis en plusieurs autres affaires de la même nature, dont il se tira toûjours en habile homme, et en homme d'esprit ; de sorte que ce Ministre prevenu de sa grande capacité, le fit recevoir dès son vivant dans le Conseil de Conscience, nonobstant le dereglement de ses mœurs. dont il étoit assez instruit, mais sur lequel il ne faisoit aucune attention, persuadé que la piété sincere et la veritable vertu étoient les qualitez les moins requises dans un Conseiller de Conscience, et dans un Confesseur. Il y a bien de l'apparence même, qu'il les croyoit entiérement incompatibles avec la bonne Politique, puis qu'au prejudice de tant de gens savans et pieux, dont la Ville de Paris ne manquoit pas, il choisit et designa pour cet emploi important un homme, qui n'ayant que son but en vûë, croyoit que toutes sortes de moyens sont égale-

ment bons, lors qu'ils concourent également à la réussite. Quand on en est venu à ce point-là, et qu'on a l'esprit souple et imaginant, il n'est pas mal-aisé de venir à bout de ce qu'on se propose, ni même de s'y maintenir : particuliérement à la Cour, où toutes choses se rapportent à un seul centre qui est l'intérêt. C'est aussi par cette voye que le Pere La Chaize a toûjours suivie, sans jamais s'en écarter, qu'il est enfin arrivé au plus haut degré de faveur qu'il pouvoit esperer sous un tel Roi que celui-ci, et dans lequel il se maintiendra sans doute jusques à la mort de l'un ou de l'autre.

FIN.